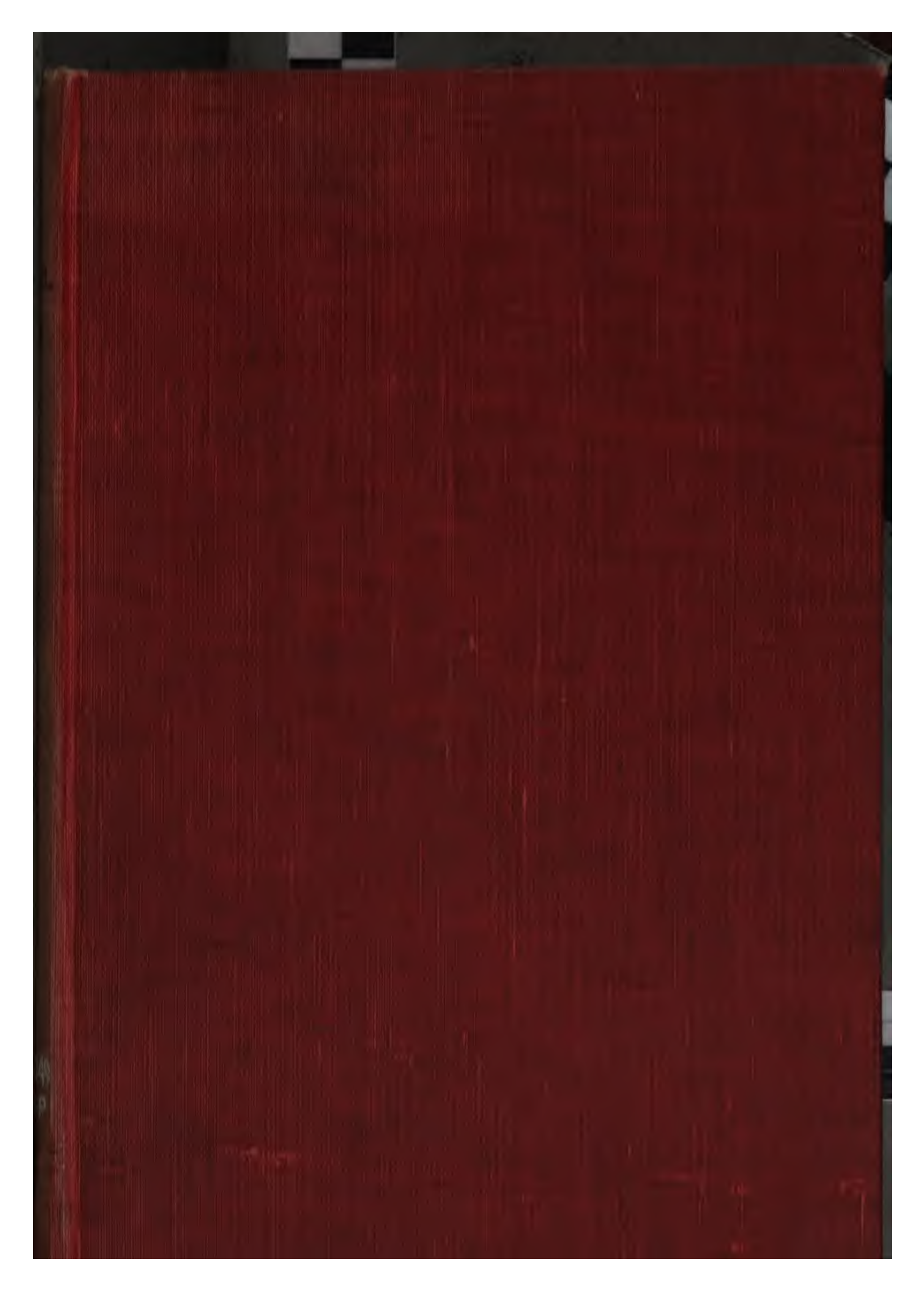


DOSSIERS DU PROCÈS

DE

CHARLOTTE DE CORDAY

DEVANT LE TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE

EXTRAITS DES ARCHIVES IMPÉRIALES

ET PUBLIÉS

PAR CH. VATEL

Avocat

AVEC PORTRAIT ET FAC-SIMILE

PARIS

POULET-MALASSIS
RUE RICHELIEU, N° 97

CHARAVAY
RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 16

VERSAILLES
CHARLES DUFAURE
Rue de la Paroisse, n° [illegible]

CAEN
LEGOST-CLÉRISSE
Rue Ecuyère, n° 36

1861



PREMIER DOSSIER

N° 293.

—

DÉPARTEMENT DE LA POLICE DE PARIS.

AFFAIRE DE L'ASSASSINAT DU CITOŸEN MARAT

CONTRE

MARIE ANNE CHARLOTTE CORDEY.

Apporté le 15 *juillet* 1793.

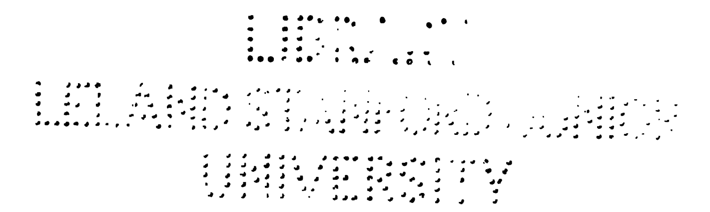
ASSASSINAT.

CONCIERGERIE.

Hotel de Suède,
rüe de l'Université,
chez le citoyen Martin,
en face de l'Hostel Villeroy (*).

32 *Pièces.*

(*) Les titres et les annotations ci-dessus sont de la main de Fouquier-Tinville.



PREMIER DOSSIER

(n.° 82, 7.e carton).

DÉPARTEMENT DE LA POLICE.

INFORMATION PRÉLIMINAIRE.

N.° 1.

PROCÈS-VERBAL DE FLAGRANT DÉLIT.

Constatation du décès de Marat. — 1.er Interrogatoire de Charlotte de Corday. — Perquisition sur sa personne. — Mise en arrestation.

L'AN DEUXIÈME de la République Française, le samedy treize Juillet, sept heures trois quarts de relevée.

Nous Jacques-Philibert Guellard, Commissaire de Police de la Section du Théâtre-François, dite de Marseille, instruit par la clameur publique qu'il y avoit un grand rassemblement dans la rüe des Cordeliers, et que ce qui donnoit lieu à ce rassemblement étoit le Bruit de l'assassinat commis en la personne du Citoyen Marat, Député à la Convention nationale; nous sommes sur-le-champ transporté à la maison du dit Citoyen Marat, susditte rüe des Cordeliers, n.° 30, où étant monté au premier étage et entré dans une pièce servant d'antichambre éclairée d'une croisée ayant vüe sur la cour, nous y avons trouvé différens citoyens armés et une citoyenne dont on tenoit les deux mains, et accusée d'avoir porté un coup de Couteau au Citoyen Marat dans

l'instant qu'il étoit au bain, dont on nous a dit que le Citoyen Marat étoit expiré.

Et à l'instant nous étant transporté dans une petite pièce à gauche ayant vüe sur la cour, nous avons apperçu dans une pièce adjacente et où étoit une Baignoire, une grande quantité de sang sur le carreau, et que l'eau de la Baignoire étoit toute teinte de sang, qu'avoit perdu ledit Citoyen Marat.

Etant ensuite entré dans une autre pièce servant de chambre à coucher et ayant vüe sur la rüe par deux croisées à grands verres de Boëme, à gauche de la porte où est un lit, nous y avons trouvé étendu le cadavre du dit Citoyen Marat, assassiné par un coup de couteau, et auprès du dit cadavre avons aussy trouvé et par devant nous est comparu le citoyen Philippe Jean Pelletan, Chirurgien consultant des armées de la République et membre du Conseil de Santé, demeurant rue de Tourraine, faubourg Saint-Germain.

Lequel nous a dit et fait remarquer que le coup de Couteau porté au dit Marat a pénétré sous la clavicule du côté droit, entre la première et la seconde vraie côte et cela si profondément que l'index a facilement pu pénétrer de toute sa longueur à travers le poulmon blessé, et que d'après la position des organes, il est probable que le tronc des carotides a été ouvert, ce qu'indique encore la perte du sang qui a causé la mort, et qui sortoit à flots de la playe au rapport des assistants, et a le dit citoyen Pelletan signé au présent, à l'effet de constater la véracité de son rapport.

PELLETAN.

Et de suite, nous Commissaire, après avoir donné acte au dit Pelletan de ses comparution, dire, rapport et déclaration, avons examiné le cadavre et avons reconnu autant qu'il étoit en nous, la vérité du dit rapport, qui nous

avoit été fait, et ayant jetté les yeux à côté du cadavre, nous avons trouvé un couteau à manche en Bois d'Ébène dont la lame toute fraîche émoulue nous a paru être teinte de sang, et avoir été l'instrument avec lequel ledit Marat avoit été assassiné dans son Bain.

Etant de suite repassé dans la première pièce servant d'antichambre, où nous avions d'abord trouvé la femme prévenue d'avoir commis cet assassinat, l'ayant fait passer dans une pièce servant de salon, et percée de deux croisées ayant jour sur la ditte rüe des Cordeliers, nous l'avons interrogée de la manière et ainsy qu'il suit, en présence des citoyens Marino et Louvet, Administrateurs au Département de Police à la Mairie, survenus à l'instant au bruit de cet assassinat.

Avant de procéder à cet interrogatoire, de l'avis des dits Citoyens Administrateurs, avons pensé qu'il étoit à propos de faire part de cet horrible attentat aux Comités de Salut Public et de Sûreté Générale de la Convention, ainsy qu'au Conseil de la Commune, ce que nous avons fait à l'instant.

Premièrement à elle demandé ses noms, surnoms, âge, qualité, pays et demeure ?

A répondu se nommer Marie-Anne-Charlotte Corday, cy-devant D'Armant, native de la paroisse Saint-Saturnin-des-Lignerits, Diocèze de Sées, âgée de vingt-cinq ans moins quinze jours, vivant de ses revenus et demeurant ordinairement à Caën, lieu de sa résidence, et présentement logée à Paris, rue des Vieux-Augustins, Hôtel de la Providence.

A elle demandé depuis quel temps elle est à Paris, et quel a été l'objet de son voyage dans cette ville ?

A répondu y être arrivée jeudy dernier avec un passeport quelle avoit obtenu à Caën, dont elle est partie le mardy d'avant et être venüe dans cette ville sans aucun dessein.

A elle demandé s'il n'est pas vrai que, heure présente,

elle s'est introduite chez le Citoyen Marat, qui était alors au Bain, et s'il n'est pas également vrai qu'elle a assassiné Marat avec le couteau que nous lui représentons à l'instant ?

A répondu que *oui*, et qu'elle reconnoit le couteau.

Interpellée de nous déclarer ce qui l'avoit déterminée à commettre cet assassinat ?

A répondu qu'ayant vû la guerre civile sur le point de s'allumer dans toute la France et persuadée que Marat étoit le principal auteur de ce désastre, elle avoit préféré à faire le sacrifice de sa vie pour sauver son pays.

A elle observé qu'il ne paroit pas naturel qu'elle ait conçu ce dessein exécrable de son propre mouvement, et interpellée de nous déclarer les personnes qu'elle fréquente le plus ordinairement dans la ville de Caën ?

A répondu qu'elle n'a communiqué son projet à âme qui vive, qu'il y a quelque temps qu'elle avoit le passe-port qui lui avoit servi pour venir à Paris, qu'en partant mardy dernier de Caën et en quittant une vieille parente chez laquelle elle demeure (la citoyenne Coutelier de Bretteville, veuve, âgée de soixante et quelques années), elle Répondante a seulement dit qu'elle alloit voir son père, que très peu de personnes fréquentoient la maison de cette parente, et qu'aucune n'a jamais rien su de son dessein.

A Elle observé que suivant la réponse antécédante il y a tout lieu de croire qu'elle n'a quitté la ville de Caën que pour venir commettre cet assassinat dans la personne du Citoyen Marat ?

A répondu ***qu'il est vray qu'elle avoit ce dessein***, et qu'elle n'aurait pas quitté Caën si elle n'eût envie de l'effectuer.

Sommée de nous déclarer où elle s'est procurée le couteau dont elle s'est servie pour commettre ce meurtre, de nous dire qu'elles sont les personnes qu'elle a vües à Paris, et

enfin de nous rendre compte de ce qu'elle a fait à Paris, depuis le jeudy qu'elle y est arrivée?

A répondu : avoir acheté le couteau dont elle s'est servie pour assassiner Marat, le matin à huit heures ***au Palais-Royal, et l'avoir payé quarante sols;*** qu'elle ne connoit personne à Paris, où elle n'est jamais venue, qu'arrivée jeudy vers le midy, elle s'est couchée, n'est sortie de son appartement que le vendredy matin, pour se promener vers la Place des Victoires et dans le Palais-Royal; que l'après-midy elle n'est point sortie, qu'elle s'est mise à écrire différents papiers que nous trouverons sur elle ; qu'elle est sortie ce matin, a été au Palais-Royal vers les sept heures et demie huit heures, y a achepté le couteau dont nous avons parlé cy-dessus, a pris une voiture Place des Victoires, pour se faire conduire chez le Citoyen Marat, auquel elle n'a pu parvenir ; qu'alors retournée chez elle, elle a pris le parti de lui écrire par la petite poste, et sous un faux prétexte de lui demander une audience. — Qu'elle ***Répondante***, sur les sept heures et demie du soir avoit pris une voiture pour se présenter chez le Citoyen Marat y recevoir la réponse à sa lettre, que dans la crainte d'éprouver un refus, elle s'étoit précautionnée d'une autre lettre, qui est dans son portefeuille, et qu'elle se proposoit de faire tenir au Citoyen Marat, mais qu'elle n'en a point fait usage, ayant été reçüe à cette heure, et enfin que son PROJET N'ÉTOIT POINT UN PROJET ORDINAIRE.

A Elle demandé comment elle est parvenue cette seconde fois auprès du Citoyen Marat, et dans quel temps elle a commis le crime envers sa personne?

A répondu que des femmes lui avoient ouvert la porte, qu'on avoit refusé de la faire pénétrer auprès de Marat, mais que ce dernier ayant entendu la Répondante insister, il avoit lui-même demandé qu'on l'introduisit auprès de son Bain, qu'il avoit fait plusieurs questions à la Répondante sur les

Députés de présent à Caën, sur leurs noms et ceux des Officiers Municipaux ; que la répondante les luy avoit nommés, et que *Marat ayant dit* qu'ils ne tarderoient pas à être *guillotinés, c'est alors qu'elle Répondante a tiré le couteau qu'elle portoit dans son sein, dont elle a aussitôt frappé le dit Marat dans son Bain.*

A Elle observé, après avoir consommé le crime, si elle n'a pas cherché à s'évader par la fenêtre ?

A répondu, que non, qu'elle n'a eu aucun dessein de s'évader par la fenêtre, mais qu'elle se fût en alée par la porte si on ne s'y fut opposé.

Nous avons fait fouiller la Répondante, et dans ses poches se sont trouvés les objets cy-après, savoir :

1.° En vingt-cinq écus de six livres, cinquante écus ;

2.° Un dez d'argent ;

3.° Cent quarante livres en un assignat de cent livres, et quatre autres assignats de dix livres chacun ;

4.° Une lettre à l'adresse de Marat, ainsy qu'elle nous l'avoit déclarée plus haut ;

5.° Un passe-port au signalement de la Répondante, délivré par la municipalité de Caën, le 8 avril et visé le 23 dudit mois ;

6.° Une montre d'or faite par Dubosq, de Caën ;

7.° Une clef de malle et un peloton de fil blanc, tous objets non suspects, *mais dans la gorge de la Répondante s'est trouvée une gâine en façon de chagrin et servant au couteau avec lequel la Répondante a assasiné Marat,* et en sa présence nous avons présenté le couteau qui nous a paru y aller, de plus dans la gorge s'est aussy trouvés deux papiers attachés ensemble, avec une Epingle, dont ayant fait lecture, nous avons reconnu que l'un étoit son Extrait Baptistaire, et l'autre une diatribe, en forme d'Adresse aux François, dont il a été fait lecture en présence des Citoyens Maure, Legendre, Chabot et Drouet, membres du Comité de Sûreté

générale de la Convention, alors intervenus par un arrêté dudit Comité.

Demandé à la Répondante qu'il y a lieu de croire qu'elle nous en impose en disant que personne n'étoit instruit de son dessein, vû la quantité de numéraire dont elle est múnie, et qu'il est difficile de se procurer, surtout pour une fille de son âge ?

A répondu que ce numéraire est une partie de celui qu'elle possédoit, et qu'elle a pris ces cinquante écus à fin de suppléer au peu d'assignats qu'elle avoit, ne voulant rien demander à ses parents.

Interrogée si la répondante est fille ?

A répondu que oui.

Interrogée si, ce matin, elle ne s'est point présentée à Sainte-Pélagie ou autre prison de cette ville ?

A répondu que non, qu'elle ignore même où sont les Prisons.

Lecture faite à la répondante dudit interrogatoire, et de ses réponses a dit ses réponses contenir vérité, y persister, et a signé.

CORDAY.

MAURE *aîné*, LEGENDRE, *François* CHABOT, DROUET, MARINO, LOUVET.

Ce fait, nous Commissaire sur la demande à nous faite par les Citoyens Administrateurs de Police dénommés cy-dessus, de la personne de la ditte Marie-Anne-Charlotte Corday, avons ordonné qu'elle seroit remise à leur garde pour être par eux ordonné ce qu'il appartiendra.

A l'égard des objets cy-dessus énoncés, nous nous en sommes chargés pour les faire remettre à qui il sera ordonné.

GUELLARD.

N.° 2.

PROCÈS-VERBAL DE PERQUISITION

dans le domicile de Charlotte de Corday.

SECTION DU MAIL.

Le samedy treize juillet mil sept cent quatre-vingt-treize, l'an deuxième de la République, une et indivisible, dix heures et demie du soir, à la réquisition des citoyens Cavanagh et Fiot, tous deux officiers de paix, en exécution d'une ordonnance de l'Administration de Police, en date de ce jour, signée Le Chenard et Baudrais, tous deux Administrateurs au même département, notre dite Ordonnance demeurée ci-jointe :

Nous Esprit-Louis Rousset, commissaire de la Section du Mail, assisté de notre secrétaire-greffier, nous sommes transportés rue des Vieux-Augustins, numéro dix-neuf, hôtel de la Providence, tenu en garnie par la *citoyenne Grollier*, où étant nous avons trouvé le citoyen Louis Bruneau, tailleur de ladite maison, et représentant la citoyenne Grollier, en son absence, auquel nous avons demandé de nous conduire dans la chambre de la nommée, Marie-Anne-Charlotte Corday, ce qu'il a fait à l'instant, en nous conduisant au premier étage, au devant d'une porte n.° 7, dont il nous a fait l'ouverture avec la clef qu'il a pris au clou de l'anti-chambre ; de suite sommes tous entrés dans laditte chambre, ayant vue sur la rue, dans laquelle nous avons trouvé une commode et un secrétaire, dont tous les tiroirs étaient ouverts et perquisition la plus exacte ayant été par nous été faite, tant dans lesdits commode, secrétaire, armoire pratiquée à

gauche de la cheminée, dans le lit, et enfin dans tous les lieux dépendants dudit logement, nous n'avons trouvé aucun papiers, si ce n'est trois morceaux de petits papiers, deux desquels nous avons signés et paraphés, et le troisième étant trop petit, en avons fait la description ainsi qu'il suit :

Citoyen Duperret, rue St.-Thomas-du-Louvre, n.° 45.

Lesquels trois morceaux nous avons retenu pour avec expédition des présentes, être transmis au Département de Police.

Nous avons pareillement trouvé dans ladite commode un déshabillé de bazin rayé, sans marque, un jupon de soye rose, un autre de coton blanc, tous deux sans marques. Deux chemises de femme marquées des lettres C. D ; deux paires de bas de coton, dont une blanche et l'autre grise, non marquée ; un petit peignoir sans manche, de toile blanche, marqué de deux G. en sens contraire ; quatre mouchoirs blancs dont un marqué C. D ; *deux bonnets de linon ;* deux fichus de linon ; un fichu de gaze verd, un fichu de soye à bande rouge, et un paquet de rubans de différentes couleurs, et quelques morceaux de chiffons ne méritant pas description.

Et attendu que lesdits effets sont les seuls étant dans la ladite chambre, les avons plié dans une serviette ouvrée, marquée de la lettre B. que nous avons aussi trouvé dans ladite chambre, et sur lequel paquet nous avons apposé notre cachet de Commissaire en deux endroits, pour être aussy transmis au Département de Police.

De suite le citoyen Bruneau nous a dit que ladite Corday est entrée audit hôtel le douze du courant, ainsi qu'il en a justifié par la présentation du registre sur lequel elle a dit être native et arriver de Caën ; *que depuis son arrivée audit hôtel, un particulier de la taille d'environ cinq pieds quatre pouces, vêtu d'un habit jeaunâtre, paraissant âgé d'environ quarante ans passé, est venu la voir deux fois.*

De tout quoy avons fait et dressé le présent procès-verbal, duquel expédition a été à l'instant remise audit citoyen Cavanagh, et Fiot, ensemble lesdits papiers et paquets mentionnés au présent, ainsi qu'ils le reconnoissent et nous en déchargent, le tout pour être par eux transmis au Département de la Police.

Et avons clos le présent, qui a été signé de tous les susnommés, après lecture faite.

Ainsi signé en cet endroit de la minute des présentes.

Signé CAVANAGH, FIOT, BRUNEAU, avec ROUSSET, commissaire de police de ladite section, et AUFAUVRE, secrétaire-greffier.

Pour copie conforme être transmis à l'Administration de Police à la Mairie.

AUFAUVRE, secrétaire-greffier.

N.° 3.

LISTE D'ADRESSES

Trouvée dans la chambre occupée par Charlotte de Corday et écrite de sa main (1).

Citoïen Duperret, rue Saint-Thomas-du-Louvre, n.° 45.

M. Odille, rue du Gaillon, n.° 30; le citoïen Guillot, portier.

M. Darnouville, rue Saint-Antoine, n.° 2.

Mme Grollier, hôtel de la Providence, rue des Vieux-Augustins, n.° 19, près la rue de la Victoire.

(1) Cette pièce est en deux fragments.

N.° 4.

PROCÈS-VERBAL DE RECHERCHES.

L'an mil sept cent quatre-vingt-treize, deuxième de la République Françoise, le quatorze juillet, quatre heures de relevée.

Nous, Jean-Antoine Delorme, Commissaire de police de la Section de 1792.

Vu l'ordre des citoyens Figuet et Michel, administrateurs du Département de Police, en date du quatorze juillet, à nous transmis par les citoyens Cavanagh et Mercerot, officiers de paix, avons fait comparoître le citoyen Guillot, portier du sieur Odille, rue Gaillon, numéro trente (1).

Interpellé de nous déclarer ce qui pouvoit être à sa connoissance directe ou indirecte relatif à la conspiration et assassinat commis par Marie-Anne-Charlotte Corday, sur le citoyen Marat; a dit qu'il n'avoit aucune connoissance, directe ou indirecte, de correspondance, affiliation ni projet qui puissent y avoir aucun rapport.

A lui demandé quelles sont les personnes logées dans ladite maison.

A dit la citoyenne veuve Derothe, vivant de ses revenus; la citoyenne veuve Musselier, vivant également de son bien, le surplus de ladite maison étant occupé par des bureaux pour l'habillement des troupes.

A lui demandé par qui sont tenus ces bureaux, et qui en sont les chefs.

A dit ne connoître qu'un seul des chefs, nommé Piquet, qui vient quelquefois dans lesdits bureaux, mais ne loge

(2) C'est le nom de la première personne inscrite après Du Perret sur la liste trouvée chez Charlotte.

point dans ladite maison, et qu'il demeure rue Neuve-des-Petits-Champs, près la rue Saint-Roch, qu'aucuns des employés ne lui est connu de nom, et ne loge dans ladite maison.

A lui demandé de se rappeler si personne autre n'y loge?

A dit qu'il y avoit encore un nommé Dieuzede, garçon de bureau, et sa femme qui sont égallement logé depuis environ deux ans; et un nommé Frangeole, vivant de ses revenus, et sur son attestation, que personne autre n'y étoit logé à l'exception d'un particulier garçon en ménage depuis trois ou quatre jours seulement, et dont il ne se rappelle pas le nom.

A lui demandé s'il s'appelle Odille?

A dit que non, et qu'il n'y avoit personne de ce nom dans ladite maison.

Lecture à lui faite de son interrogatoire et de ses réponses, a dit icelles contenir vérité, y a persisté, et a signé avec les citoyens Cavanagh, Mercerot, officiers de paix.

Le citoyen Raffi, Commissaire civil de notre Section, et nous ainsi signé :

Pour expédition : Cavanagh, Mercerot, Raffi et Delorme.

Pour expédition certifiée conforme à la minute :
Delorme.

N.° 5.

SÉANCE DE LA SECTION......

(Le nom de la Section n'est pas mentionné.)

Ce jour, treize juillet mil sept cent quatre-vingt-treize, l'an deuxième de la République Françoise une et indivisible, neuf heures un quart du soir, un citoyen est entré dans le vestibule de l'Assemblée générale, et là il a dit à haute voix que le Citoyen Marat venoit d'être assassiné dans son bain par une femme. Il a été arrêté et conduit au Comité ; ce particulier interrogé a dit se nommer Toussaint Collet, âgé de quarante-cinq ans, né à Vassy en Champagne, compagnon corroïeur, demeurant rue Montmartre, numéro 121, Section de 1792.

Interrogé d'où il a sçu le facheux assassinat du Citoyen Marat ?

A répondû, en passant devant sa maison près Saint-Cosme où il a vu beaucoup de citoyens amassés et où on distribuoit cette nouvelle.

Interrogé s'il avoit été chargé par quelqu'un de distribuer cette nouvelle?

A répondû : personne.

Lecture faite du présent a signé avec nous.

Toussaint Collet.

A cet instant l'Assemblée générale nous aïant demandé un rapport sur le dénommé cy-dessus, nous avons supercédé l'interrogatoire et l'avons repris.

Interrogé ledit Collet s'il connoît quelqu'un de la maison du Citoyen Marat ?

A dit que non, qu'il ne savoit pas même où il demeuroit,

s'il n'avoit pas vu l'attroupement dont il nous a parlé, a réitéré qu'on lui a dit que c'étoit une femme qui étoit entré chez lui pendant qu'il étoit dans son bain.

A lui demandé quel a été le motif qui l'a décidé à venir apprendre cette nouvelle à l'Assemblée générale ?

A répondu que c'étoit la peine que la mort de Marat lui occasionnoit.

A lui demandé si il n'y a été engagé par personne ?

A dit que non.

Ce fait avons arrêté que ledit citoyen Toussaint Collet sera mené sous la conduite des citoyens Guiot et Creusette, volontaires de la Force armée à la Mairie de cette Section, au Comité de l'Administration de Police, non-seulement pour que les membres prennent dans leur sagesse les renseignements qu'ils jugeront convenable, mais particulièrement parce que plusieurs membres, et le Président de l'Assemblée générale a dit à ladite Assemblée qu'il croïoit que c'étoit un piége que l'on lui tendoit ou à la Section, et que le particulier pouvoit être un émissaire.

Dont et de quoy avons dressé le présent procès-verbal, les jour et an que dessus.

Lecture faite audit Collet de l'interrogatoire des autres parts, a dit icelles contenir vérité et a signé.

Collet, Regnaudet, Rouzière, président,
Macquet, Denis, commissaire.

Nous Administrateurs de Police, considérant que ce n'est point un délit que d'avoir annoncé la mort trop vrayt d'un Représentant du Peuple.

Disons que le citoyen Collet n'étant pas muny de carte de sûreté, sera conduit à sa Section pour être reconnu.

Signé Baudrais.

N.° 6.

LETTRE DE FOUQUIER-TINVILLE.

Paris, ce quatorzième juillet 1793, l'an II.° de la République.

Citoyens,

L'horrible attentat commis hier dans la personne du Brave et courageux républicain Marat, en même temps qu'il doit porter l'indignation dans le cœur de tous les vrais républicains, Exige un exemple aussy sévère que prompt; le Glaive de la Loy doit Frapper sans aucun retard l'auteur et complices d'un pareil attentat.

Aussi, si vous pouviez me faire passer le procès-verbal et les pièces relatives à cette malheureuse affaire dans la matinée : dès demain l'accusée sera jugée.

Je ne vous fais aucune observation sur la compétence du tribunal, car s'agissant de l'assassinat d'un membre de la Convention, la connaissance en appartient exclusivement au tribunal révolutionnaire.

Salut et fraternité,

FOUQUIER-TINVILLE.

Les citoyens administrateurs du département de police de Paris.

N.° 7.

LETTRE DU MINISTRE DE LA JUSTICE.

Paris, 14 juillet 1793, l'an II.° de la République.

Citoyen Maire,

Le citoyen Fouquier-Tinville, accusateur public près le tribunal criminel extraordinaire, va venir conférer avec moi

sur les moyens les plus propres à donner toute l'activité et la solemnité nécessaires aux poursuites de l'assassinat commis hier sur la personne d'un Représentant du Peuple.

Je vous prie, citoyen Maire, de vouloir bien m'envoyer par le porteur la procédure déjà commencée, j'en aurois besoin pour cette conférence, à laquelle il ne seroit pas indifférent que vous puissiez assister.

Le Ministre de la Justice,

GOHIER.

N.° 8.

LETTRE DE CHABOT A FOUQUET-TINVILLE.

Citoyen,

Je n'ai pas l'adresse que la citoyenne Corday avoit écrite dans la vue de pervertir l'esprit public, je n'ai qu'une des lettres qu'elle avoit écrites à Marat, mais j'ai son extrait baptistaire, le couteau et la guêne (*sic*) ainsi que l'extrait du procès-verbal; mais le tout est dans le bureau de la Convention, et je vous l'enverrai par un huissier, sitôt qu'on ouvrira.

Je suis tout à vous,

François CHABOT.

Pour le citoyen Fouquier-Tinville, Accusateur public à Paris.

N.° 9.

DÉCRET DE LA CONVENTION NATIONALE

(Du 14 juillet 1793, l'an second de la République française).

La Convention nationale décrète que le Tribunal Révolutionnaire instruira tout de suite contre l'assassin de Marat et ses Complices.

Visé par l'Inspecteur :

Signé J.-E. Monnel.

Collationné à l'original par nous Président et secrétaires de la Convention Nationale à Paris les jours et an que dessus.

Jeanbon Saint-André, Président.

Billaud-Varennes, Levasseur et R.-T. Lindet, Secrétaires.

Au nom de la République, le Conseil Exécutif provisoire Mande et Ordonne à tous les Corps administratifs et Tribunaux que la présente Loi ils fassent consigner dans leurs Registres, lire, publier et afficher et exécuter dans leurs Départemens et ressorts respectifs.

En foi de quoi nous y avons apposé notre signature et le sceau de la République.

A Paris, le quatorzième jour du mois de juillet mil sept cent quatre-vingt-treize, l'an deuxième de la République française.

Signé Desforges.

Contresigné Gohier.

Et scellée du sceau de la République, certifié conforme à l'original.

Signé Gohier.

La présente loi a été lüe et promulguée en l'audience publique du tribunal, le.... juillet 1793 et consignée dans le registre dudit tribunal le même jour.

Pour copie conforme :

Signé Wolff, Commis-Greffier.

N.° 10.

DÉCLARATION FAITE AUX JACOBINS (1).

A Paris, 15 juillet 1793 (l'an deuxième de la République une et indivisible).

Société des Amis de la liberté et de l'égalité séante aux ci-devant Jacobins Saint-Honoré à Paris.

COMITÉ DE CORRESPONDANCE.

Le citoyen Laurent Bas, commissionnaire, demeurant au coin du pont Saint-Michel et de la rue Saint-Louis, chez le citoyen Berthoud, horloger, travailloit chez le citoyen Marat, représentant du peuple, à plier les numéros des journaux de l'*Ami du Peuple*.

A sept heures et demie du soir, le samedi treize juillet mil sept cent quatre-vingt-treize, l'an deuxième de la République une et indivisible, une personne du sexe descendant d'une voiture de place en déshabillé moucheté, chapeau à haute forme avec cocarde noire et trois cordons noirs et portant un éventail est venue demander à parler au citoyen Marat; la portière lui a répondu qu'il n'étoit pas visible pour le moment, la personne a répliqué qu'elle venoit pour la troisième fois de la journée, qu'il étoit désagréable

(1) Cette déclaration fut reçue par la Société des Jacobins, envoyée par elle à Fouquier-Tinville et jointe par celui-ci au dossier criminel. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans le *Journal des Débats* de la Société des Jacobins, n.° 449, séance du 14 juillet 1793 :

« Le Président présente à la Société le citoyen qui a fait arrêter l'assassin de Marat. — L'Assemblée lui donne des marques de sa gratitude et de sa bienveillance et le Président lui donne le baiser fraternel. — La Société nomme Gaillard et Desfieux pour entendre ce citoyen qui est trop fatigué pour pouvoir faire lui-même le récit de la conduite qu'il a tenue dans cette affaire, et en rendre compte à la Société séance tenante. »

Le compte-rendu de la séance du 15 juillet nous apprend que le Président lut à la Société « les dépositions qu'avait faites la veille aux commissaires chargés de l'entendre, le citoyen qui avoit fait arrêter l'assassin de Marat. » Telle est l'origine de la pièce intéressante qui se trouve au dossier et que nous reproduisons ici.

et abominable de ne pouvoir être introduite. Elle a demande si la lettre qu'elle lui avoit écrite le matin par la petite poste lui avoit été remise, la citoyenne Marat, sœur, a répondu que si la lettre avoit été écrite, elle étoit vraisemblablement parvenue au citoyen son frère; la sœur est allé demandé à son frère s'il falloit laisser entrer la personne ; le citoyen Marat a répondu que oui.

Il étoit dans le bain travaillant et écrivant; la personne introduite s'est assise sur une chaise près la baignoire placée dans une pièce très-petite et n'ayant de place que pour deux personnes; elle a fermé la porte. Il n'y avoit personne dans la pièce attenante ni dans l'autre pièce voisine de l'antichambre ou le citoyen Bas travailloit avec trois citoyennes plieuses.

Sept à huit minutes après l'entrée de la personne dans la pièce du Bain, le citoyen Bas et les trois citoyennes ont entendu le citoyen Marat crier à voix sourde et âcre : A moi, ma chère amie! à moi! (Il appeloit sa sœur.)

Le citoyen Bas et les trois citoyennes se sont levées; les portes des deux chambres intermédiaires étoient ouvertes, la personne étoit dans la chambre attenante au cabinet du Bain, le citoyen Bas a apperçu du sang jaillir de ce cabinet dans cette chambre. Les trois citoyennes sont sorties pour crier à la garde. La citoyenne Marat a couru à son frère, lui a appliqué une de ses mains sur la blessure, mais l'infortuné ne respiroit plus; un grand couteau neuf de table étoit sur la tablette de la baignoire, c'est l'arme avec laquelle l'assassin a privé la Nation d'un de ses Représentants.

Le citoyen Bas voyant venir l'assassin s'est emparé d'une chaise pour l'arrêter. Ce monstre faisant les plus grands efforts est parvenu dans l'antichambre. Le Bas lui a donné, de cette chaise, un coup qui a étendu le monstre par terre. L'assassin s'est relevé aussitôt; il a jeté un coup d'œil prononcé sur la croisée de l'antichambre donnant sur la cour.

Bas se défiant de ses propres forces, a saisi le Monstre par les mamelles, l'a terrassé et l'a frappé. — Bas tenant l'assassin par terre, a vu entrér dans l'antichambre un citoyen à lui inconnu et qu'il a appris depuis être le principal locataire de la maison; ensuite le citoyen Cuisinier, limonadier, place du pont Saint-Michel, qui étoit de garde au poste de la Section du Théâtre-Français dite de Marseille, rue des Cordeliers. Le Bas a crié : A moi, citoyen Cuisinier! au secours! Le citoyen Cuisinier et les autres citoyens du même poste, arrivant successivement, se sont emparés de l'assassin.

Le citoyen Hébert, Substitut du Procureur de la Commune, est survenu, et successivement plusieurs autres citoyens, ayant diverses décorations civiques et que Bas croit être des Commissaires de la Section du Théâtre-Français et de la Municipalité, et encore d'autres citoyens qu'on a dit au citoyen Bas être des membres de la Convention Nationale.

Le procès-verbal de description de l'état des lieux, le procès-verbal de l'état du corps du Représentant du Peuple assassiné a été rédigé et l'assassin conduit vers minuit aux prisons de l'Abbaye.

Signé : Laurent BAS.

Pour copie conforme à l'original :

Signé FERRIÈRE, GAILLARD, secrétaires.

Au bas est écrit :

Au citoyen Accusateur Public du Tribunal Révolutionnaire, séant au Palais de Justice de Paris.

N.° 11.

DÉCLARATION DE LA CITOYENNE D'AUBANTON.

Comité de Sûreté générale et de Surveillance de la Convention Nationale.

(Seize juillet mil sept cent quatre-vingt-treize, l'an deuxième de la République).

S'est présentée au Comité, en vertu d'une invitation, la citoyenne D'Aubanton, demeurant rue des Mathurins ou de Beaurepaire, numéro (44), laquelle a volontairement déclaré que passant vers sept heures ou sept heures un quart dans la rue Hautefeuille, près les Prémontrés, elle a apperçu deux hommes qui se parloient ensemble ; l'un d'eux appercevant la déclarante qui portoit une cocarde dit assez haut pour être entendu : On assassine Marat ; un facteur qui passoit par là dit qu'il venoit à l'instant de remettre une lettre chez lui.

Cet homme qui a tenu ce propos à l'instant même où on assassinoit effectivement Marat, portoit un habit de soie de couleur mêlée tirant sur la canelle ; il portoit des bas de soie blanc, il étoit d'une taille assez grande.

Signé D'Aubanton.

Il seroit essentiel que la déclarante fût confrontée avec les prévenus de complicité, et qu'on pût découvrir quel étoit le facteur qui porta une lettre chez Marat, à sept heures du soir, afin de le confronter également avec les prévenus.

Signé Drouet, membre du Comité.

N.° 12.

DÉCLARATION DU CITOYEN KESSEL.

Je soussigné Michel Kessel, citoyen à Riquevyc, département du Haut-Rhin;

Certifie que le citoyen Le Duc, traiteur aubergiste à Montmorency, m'a déclaré, en présence de la citoyenne Steim, marchande de vin, rue Jean Pain-Mollet, numéro huit,

Que jeudy dernier, vers huit heures du matin, un carosse a arretté chez lui qui portait cinq particuliers, sçavoir trois hommes et deux femmes;

Qu'entre les hommes il connaissait parfaitement l'abbé Fauchet et l'Evêque de Nancy, qu'une des femmes pouvait avoir vingt-quatre à vingt-six ans, que ledit Fauchet lui a expressement deffendu de ne rien dire à personne de leur arrivée, et de la cacher surtout à un Député de la Montagne, logé quelques fois chez lui, que ces gens ont logés chez ledit Leduc, dans une chambre à part jusqu'après midy.

Or comme cette affaire peut donner quelques éclaircissements à la complicité de l'assassin de Marat, j'ai pensé qu'il est de mon devoir de faire et signer la présente déclaration.

A Paris, le 16 juillet, l'an deuxième de la République.

KESSEL,

Logé rue Jean-Pain-Mollet, numéro huit.

Certifié conforme à l'original remis au Comité de sûreté générale.

François CHABOT.

Ce 18 juillet, l'an II.

N.° 13.

LETTRE DE LA CITOYENNE GROLLIER.

La nommée Corday ditte Marie Anne-Charlotte a logé à l'hôtel de la Providence, rue des Vieux-Augustins, depuis le onze juillet, il fréquentoit chez elle un homme de la taille de cinq pieds quatre pouces, cheveux, sourcils, barbe chatains, le front haut, vêtu d'un habit couleur mêlé jaune, visage bourjonné, gros de corps, portant un chapeau à corne, on croit qu'il ne loge pas loin du Louvre et même que c'est rue Saint-Thomas-du-Louvre.

Ce particulier est venu la voir quatre à cinq fois à l'Hôtel-de-la-Providence.

La citoyenne Louise Grollier, maîtresse de l'hôtel a des connaissances d'une conversation qu'elle a eu avec cette femme.

Signé Louise GROLLIER.

Ce particulier a écrit trois lettres pour cette femme qui ont été envoïées à Caën par la poste, le domestique de l'hôtel les a vu sur le lit et les a mis sur une table.

N.° 14.

LETTRE DU CITOYEN MERGER.

Citoyen,

Accusateur publique, je vous préviens que je connois particulièrement le nommée Obere, sois disant courrier de Marseille, grand amie et confident de Barbaroux.

Je croiret très urgent que demain l'on fase apeler an confrontation devant la dite Cordier.

Je remis hiere une dénontiation contre le dit Obere entre les mains du commitez de surete jénéralle au citoyen Leglat manbre du commitez, pour sere vire de pieses au procest.

Merger, rue Saint-André-des-Arts, au coint de la rue des Augustins, numéro soixante-dix-neuf, ou chez le citoyen Marat.

Demain je serée avec les témoins dans la salle.

Vérifié l'adresse dudit Obere, rue du Petit-Lion-Saint-Sauveur, numéro vingt-cinq, courrier de Marseille.

De plus il y a un témoint qui dépose contre lui, pour un complos vous pourrés le fere demandés, c'est le citoyen Simon, rue des Cordellier numéro vingt-huit.

Errata.

Ce témoin déposera sure ce complaut méditez par Barbaroux, et tous ses complice méditez depuis longtamps.

INSTRUCTION

DEVANT LE TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE,

DIRIGÉE CONCURREMMENT PAR :

1.° E. FOUCAULT, *Juge;*

2.° A. ROUSSILLON, *Juge;*

3.° J.-B.-M. MONTANÉ, *Président.*

N.° 15.

AUDITION DE TÉMOINS DEVANT FOUCAULT.

Nous Etienne Foucault, juge au tribunal extraordinaire et révolutionnaire établi par la loi du 10 mars 1791 et en vertu des pouvoirs délégués au tribunal par la loi du 5 avril de la même année, vu la cedulle délivrée par le Président qui ordonne assignation à la requête de l'accusateur public en date du.....

Aux témoins indiqués par ledit accusateur public à l'effet de faire leur déclaration sur les faits contenus contre la nommée Corday, prévenue, et l'assignation donnée en conséquence le.....

A comparaître a ce jour, lieu et heure

En présence de l'accusateur public et assisté de Anne Ducray, commis greffier dudit tribunal,

Avons reçu les déclarations desdits témoins ainsi qu'il suit :

Est comparue la citoyenne Evrard Simonne (1), âgée de

(1) Simonne Evrard, née à Tournus-Saint-André, le 6 février 1764, vivait maritalement avec Marat depuis le commencement de l'année 1792. Elle se faisait passer pour la sœur de Marat, mais elle était en réalité sa concubine, et après la mort de l'Ami du Peuple, elle prit le titre de *veuve Marat.*

On a très souvent et très mal à propos confondu Simonne Evrard avec Albertine Marat. Albertine était une sœur de Marat. Elle demeurait à Genève au moment où son frère fut frappé par Charlotte de Corday. Elle ne vint à Paris qu'après le 13 juillet 1793. Nous établirons ces divers points par des actes authentiques dans l'édition annotée que nous préparons.

vingt-sept ans, demeurant rue des Cordeliers, numéro trente,

Laquelle déclare que le samedy treize du courant sur les midy, une jeune personne qu'elle a sçu depuis se nommer Marie-Anne-Charlotte Corday se présenta à l'antichambre de l'appartement du citoyen Marat, que cette jeune personne déclara avoir des choses très intéressantes et très pressées à communiquer au citoyen Marat, et qu'il falloit absolument qu'elle lui parlât, que la Déclarante lui refusa l'entrée de la chambre où étoit le citoyen Marat, en lui disant qu'il étoit très malade et que sa position ne lui permettoit de voir personne, que cette jeune demoiselle insista encore toujours sur le fondement des secrets importants qu'elle avoit à révéler au citoyen Marat, que malgré ses instances la déclarante refusa toujours l'entrée à cette personne qui s'en alla en lui demandant quand il faudroit qu'elle revînt, si c'étoit dans trois ou quatre jours, ou dans quinze jours.

A quoi la Déposante lui répondit qu'elle ne pouvoit lui dire l'époque ni le jour auquel elle pourroit revenir, que même elle lui ajouta qu'il étoit inutile qu'elle revint parce qu'elle ne lui parleroit pas, attendu qu'on ne sçavoit pas quand ledit Marat seroit rétabli.

Que cette même personne, malgré la réponse de la déposante, revint une seconde fois le même jour, mais que la déposante ne la vit pas cette seconde fois; qu'enfin, laditte Charlotte Corday écrivit une lettre au citoyen Marat, qui lui fut remise le même jour; qu'une demie heure environ après que le citoyen Marat eut lu cette lettre, cette jeune personne se présenta pour la troisième fois environ sur les huit heures, qu'elle s'adressa d'abord à la citoyenne Pain, qui lui réitéra l'impossibilité où elle étoit d'être introduite chez le citoyen Marat, que ce dernier ordonna alors qu'on la fit entrer; que la Déclarante qui étoit alors dans la chambre du citoyen Marat fit entrer laditte Corday et se retira un peu à l'écart dans

laditte chambre, de manière à ne pas entendre la conversation avec le citoyen Marat.

Que laditte Corday causa environ un grand quart d'heure avec le citoyen Marat qui dans le moment étoit dans son bain vêtu simplement d'un peignoir et occupé à écrire ce que lui disoit Charlotte Corday, sur une tablette arrangée à cet effet sur la baignoire.

Que dans le moment la sœur d'elle déclarante étoit occupée à écraser des morceaux de terre anglaise pour l'usage du citoyen Marat; que la déclarante lui a dit qu'elle en écrasoit trop, et passa auprès du citoyen Marat pour lui montrer cette terre; que le citoyen Marat lui dit qu'il n'y en avoit pas trop, mais qu'au surplus elle pouvoit en ôter un petit morceau, qu'ensuite elle emporta cette terre qu'elle remit à sa sœur, et apperçut en même temps deux plats sur lesquels il y avoit des ris de veaux et de la cervelle qu'elle emporta, et pendant que ladite Déclarante s'étoit absentée un instant et étoit passée dans le sallon, emportant les deux plats, la fille Corday profita de cet instant pour enfoncer un couteau dans le sein du citoyen Marat, qu'alors la Déclarante entendit des cris confus et s'écria : Ah ! mon Dieu, il est assassiné ! que de suite elle se transporta dans l'antichambre où elle trouva Charlotte Corday aux prises avec la citoyenne Pain, portière, et le commissionnaire qui porte ordinairement les feuilles chez le *Ministre de la Guerre*, qu'elle sauta sur elle, la prit par la tête, et tous trois ensemble la jetèrent par terre, qu'après l'avoir attérée, elle déclarante courut auprès de son frère qu'elle trouva baigné dans son sang, porta la main sur la playe pour arrêter le sang qui couloit à gros bouillons, que pendant ce temps il arriva des voisins à l'aide desquels on le retira du bain, on le plaça sur un lit où il étoit déjà expiré; que la déclarante n'a point quitté son frère, mais qu'elle a toujours recommandé qu'on ne laissât pas échapper l'assassin.

Et est tout ce qu'elle a dit sçavoir.

Lecture faite à la Déclarante de sa déclaration a persisté et signé avec nous, et notre commis greffier.

ÉVRARD, FOUCAULT.

Est aussy comparu la citoyenne Jeannette Maréchal, âgée de trente-deux ans, cuisinière chez la citoyenne Evrard, chez laquelle le citoyen Marat demeuroit.

Laquelle déclare que le samedy matin treize du présent, entre neuf et dix heures du matin, une jeune personne, que la déclarante a sçu depuis s'appeler Marie-Anne-Charlotte Corday, s'est présenté à la portière chez laquelle elle déclarante étoit, demanda l'adresse du citoyen Marat, qu'on lui dit que c'étoit au premier sur le devant, que cette personne a monté l'escalier très lestement, que la déclarante resta chez la portière, où elle a vu redescendre avec la même promptitude la fille Corday.

Que le même jour entre sept et huit heures du soir, la déclarante étant dans l'antichambre à côté de l'appartement du citoyen Marat, elle a vu revenir la fille Corday qui a demandé à parler au citoyen Marat, avec beaucoup de vivacité, que sur la réponse qu'on lui fit qu'elle ne pouvoit lui parler, elle demanda si il avoit reçu la lettre qu'elle lui avoit écrite, que la portière qui étoit occupée dans l'antichambre à ployer des feuilles, lui répondit que le citoyen Marat recevoit beaucoup de lettres et qu'on ne pouvoit lui dire si la sienne lui étoit parvenue, qu'alors la citoyenne Evrard, qui sortoit de l'appartement du citoyen Marat, a paru et a dit de faire entrer la fille Corday. Après l'ordre qu'en avoit donné lui-même le citoyen Marat, qu'elle Déclarante s'est occupée à donner une cuillère pour écraser des petits morceaux de terre carrés dans une caraffe d'eau d'amande, qu'il s'est trouvé deux plats de cervelle et de ris de veau, que la ci-

toyenne Evrard a emporté dans sa chambre dans la crainte qu'on ne jetta sur ces plats quelque chose qui put empoisonner Marat ; que dans ces entrefaites et pendant que la citoyenne Evrard passoit dans le sallon pour entrer dans la chambre du citoyen Marat, la Déclarante a entendu la portière et le commissionnaire crier à l'assassin et à la garde, et la citoyenne Evrard s'écria : Ah ! mon Dieu, on l'a assassiné ! Quelle Déclarante conjointement avec la citoyenne Evrard s'est jetté sur la fille Corday, l'ont terrassé et l'ont empêché de se jetter par la fenêtre, qu'ensuite la citoyenne Evrard s'est porté auprès du citoyen Marat pour lui porter du secours et arrêter le sang qui couloit de sa playe, que l'infortuné Marat étoit dans sa baignoire, les yeux fixés sur la citoyenne Evrard, qu'on l'a retiré du bain, qu'on l'a placé sur un lit, où il a fait deux ou trois soupirs et est expiré; que laditte déclarante a ramassé le couteau dont s'étoit servi la fille Corday.

Et est tout ce qu'elle a dit savoir.

Lecture faite de sa déclaration a persisté et avons signé avec notre commis-greffier,

La déposante nous ayant déclaré ne savoir signer.

FOUCAULT. DUCRAY.

Est aussi comparu la citoyenne Marie-Barbe Aublain, femme du citoyen Pierre-Dominique Pain, âgé de trente deux ans, portière et ouvrière chez le citoyen Marat, rue des Cordeliers, n.° 30.

Laquelle déclare que le treize du courant une jeune femme, que la déposante a sçu se nommer Charlotte Corday, se présenta à deux fois différentes dans la matinée chez le citoyen Marat.

Que la première fois on lui a refusé la porte, que la seconde fois elle est montée et est descendue tout de suite,

qu'elle s'est présenté une troisième fois le même jour entre sept et huit heures du soir, qu'alors la Déclarante étoit dans l'antichambre du citoyen Marat, avec le commissionnaire qui attendoit les paquets, que la fille Corday demanda à parler au citoyen Marat, que la Déclarante lui répondit que cela étoit impossible, attendu que depuis sa maladie, il ne parloit à personne, que d'ailleurs il étoit dans son bain pour le moment ; qu'alors la citoyenne Evrard s'est présenté et a ordonné de faire entrer la fille Corday, qui a été introduite dans la chambre du citoyen Marat, qui étoit alors dans son bain ; que la citoyenne Evrard, avec sa sœur et sa cuisinière étoient sur le devant, que la citoyenne Evrard appella la déclarante pour lui faire voir un journal qu'on lisoit en face, que la Déclarante étant revenu dans la chambre, elle a entendu un cri perçant : *A moi, à moi, ma chère amie !* qu'alors la déclarante est accourue et a apperçu la fille Corday ouvrir la porte du cabinet et a vu le citoyen Marat baignant dans son sang, qu'elle s'est écrié : Malheureuse ! qu'as tu fait ! Qu'elle a couru sur elle avec une chaise pour l'empêcher de sortir, et a crié : A l'assassin ! à la garde ! qu'alors les deux sœurs et la cuisinière sont accourus, se sont emparé de la fille Corday, qu'ensuite la déclarante a couru chercher un chirurgien. Et est tout ce qu'elle a dit sçavoir.

Lecture faite de sa déclaration a persisté et a signée avec nous commis-greffier.

Fame PAIN. FOUCAULT. DUCRAY.

N.° 16.

AUDITION DE TÉMOINS PAR ROUSSILLON.

L'AN mil sept cent quatre-vingt-treize, l'an deuxième de la République française, le mardy seize juillet.

Nous Antoine Roussillon, juge du tribunal extraordinaire et révolutionnaire établi par la loi du 10 mars 1793, et en vertu des pouvoirs délégués au tribunal par la loi du 5 avril de la même année, vu la cédulle délivrée par le Président qui ordonne assignation à la requête de l'accusateur public en date du jourd'hui seize juillet.

Aux témoins indiqués par ledit accusateur public à l'effet de faire leur déclaration sur les faits contre Marie-Anne-Charlotte Corday, prévenue et l'assignation donnée en conséquence cejourd'huy par Boucher huissier :

A comparaître à ce jour lieu et heure,

En présence de l'accusateur public et assisté de Etienne Masson commis-greffier dudit tribunal.

Avons reçu les déclarations desdits témoins ainsi qu'il suit :

Est comparu Antoine-Clair Michon Lafondée, chirurgien-dentiste, âgé de vingt-neuf ans, natif de Conflans-Sainte-Honorine, demeurant rüe des Cordeliers, n.° 30.

Lequel nous a déclaré qu'étant a travaillé chez lui le samedy treize du présent mois, environ sept ou huit heures du soir, il entendit du bruit chez le citoyen Marat, et se mit à sa fenêtre pour voir quel était la cause du bruit ; il a vu un homme dans la pièce servant d'antichambre de l'appartement du citoyen Marat, dans l'encoignure de la fenêtre de ladite pièce, qui tenait une chaise dans ses deux mains, levée comme pour frapper une femme, et que sur les mots de co-

quine et de scélérate, le Déposant sortit de chez lui et vit une personne par laquelle il fut appellé de venir au secours du citoyen Marat qu'on venoit d'assassiner; le Déposant courut au plus vite, et vit une femme à lui inconnue étendue par terre, et pour aller jusqu'au citoyen Marat, le Déposant fut obligé de passer par dessus cette femme; étant entré dans la petite pièce où étoit le citoyen Marat, il le vit baignant dans son sang sorti d'une blessure qui lui paru être à la poitrine, sur laquelle playe la citoyenne Evrard avoit la main droite appuyée; qu'ensuite le déposant demanda du linge pour faire une compresse pour appliquer sur la playe. Laquelle faite, il leva la main de la citoyenne Evrard pour voir la playe et pour appliquer la compresse; c'est à ce moment que le Déposant vit la playe et qu'il vit le sang sortir gros comme le pouce, il lui appliqua néantmoins la compresse et prit le bras droit du citoyenMarat pour lui tater le poulx, n'en n'ayant pas trouvé, il porta la main sous l'aisselle et ne sentit aucun mouvement, alors il fit retirer le citoyen Marat du bain, et le fit porter sur son lit; le déposant sur le seul mot de blessure avait crié que l'on aille chercher le citoyen Pelletan, et à l'instant que le citoyen Marat fut déposésur son lit le citoyen Pelletan entra; le déposant lui fit voir la playe et il jugea comme lui qu'il était expiré, et convinrent ensemble que probablement il fallait que l'artère axillaire fut coupée pour que le citoyen Marat ait expiré si promptement; qui est tout ce qu'il a dit sçavoir.

Lecture faite de sa décclaration a dit icelle contenir vérité y persisté et a signé avec nous commis-greffier.

Signé Michon Delafondée. Roussillon.
Fouquier-Tinville. E. Masson.

L'an mil sept cent quatre-vingt-treize, l'an deuxième de la République française, le mardi seize juillet.

Nous Antoine Roussillon, juge du tribunal extraordinaire

et révolutionnaire établi par la loi du 10 mars 1793 et en vertu des pouvoirs délégués au tribunal par la loi du 5 avril de la même année; vu la cédulle délivrée par le Président qui ordonne assignation à la requête de l'accusateur public en date du seize du présent :

Aux témoins indiqués par ledit accusateur public à l'effet de faire leur déclaration sur les faits contenus contre Corday prévenu en l'assignation donnée en conséquence cejourd'hui par Boucher, huissier :

A comparaître à ce jour lieu et heure,

En présence de l'accusateur public et assisté de Etienne Masson, commis-greffier dudit tribunal,

Avons reçu les déclarations desdits témoins ainsi qu'il suit :

Est comparu Martin Cuisinier, âgé de quarante-sept ans, natif de Quentin, limonadier, demeurant au bas du pont Saint-Michel.

Lequel a dit que le samedi treize du présent mois, étant de garde au poste de la rue des Cordeliers, entre sept et huit heures du soir, comme il était sur la porte du corps de garde à prendre le frais, il entendit crier : A la garde ! A l'assassin ! on assassine Marat ! qu'aussitôt le déposant commandant le poste se porta avec sa garde au domicile du Citoyen Marat, qu'entré par la boutique qui donne sur la porte cochère, il s'est introduit avec la garde chez le Citoyen Marat, où il demanda qui avait assassiné Marat, qu'alors on lui montra une femme assise sur une chaise, qu'on lui dit être la coupable et de laquelle il s'empara jusqu'au moment où elle fut conduite à l'Abbaye ; qui est tout ce qu'il a dit savoir.

Lecture à lui faite de sa déposition, a dit icelle contenir vérité y a persisté et a signé avec nous et le commis-greffier.

Signé Cuisinier, Roussillon, Fouquier-Tinville,

E. Mas

Et les dits jour et an que dessus, est comparu devant nous assisté comme dessus, le citoyen Louis Brunot, portier de la maison appellée l'hôtel de la Providence, rue des Vieux-Augustins, natif de Chatellerot, âgé de trente ans.

Lequel nous a dit que depuis l'arrivée de la nommée Corday à l'hôtel de la Providence, il a vu venir deux ou trois fois chez elle un quidam qui une seule fois lui a demandé si la citoyenne Corday était chez elle, que sur sa réponse il y est monté; que le déposant ne connoit point ce quidam, mais qu'il se rappelle être de la taille de cinq pieds environ trois ou quatre pouces, d'une assez forte corpulence, vêtu d'un habit qu'il croit être de soye d'un jaune verdâtre et âgé d'environ quarante ans passés; qui est tout ce qu'il a dit savoir.

Lecture a lui faite de sa déposition, a dit icelle contenir vérité y a persisté et a signé avec nous et le commis-greffier.

Signé BRUNEAU, ROUSSILLON, FOUQUIER-TINVILLE, E. MASSON.

Et les dits jours et an que dessus, est comparu devant nous juge assisté comme dessus : la citoyenne Marie-Louise Grolier, âgé de vingt-six ans, native de Chatellerot, tenant l'hôtel garni dite la Providence, rue des Vieux-Augustins.

Laquelle nous a dit que le onze juillet présent mois, sur les dix heures du matin, la nommée Corday est arrivée chez elle conduite par un commissionnaire; qu'en arrivant elle demanda à faire arranger son lit, comme pour se coucher; qu'après un moment elle dit au garçon de la déposante, toutes réflexions faites, je ne me coucherai pas, je vais sortir pour aller au Palais-Royal, et une rüe dont elle ne se rappelle pas bien, mais qu'elle croit être aux environs du Louvre; déclare la Déposante avoir vu venir chez elle, pour parler à ladite Corday, un homme qu'elle ne connoit pas,

mais qu'elle se rappelle être vêtu d'un habit pistache, de la taille d'environ cinq pieds quatre pouces, figure ronde et bourgeonnée, âgé d'environ quarante à quarante-six ans, qui est tout ce qu'elle a dit savoir.

Lecture faite a elle de sa déposition, a dit icelle contenir vérité y a persisté et a signé avec nous et le commis-greffier.

Signé Grolier, Roussillon, Fouquier-Tinville,
E. Masson.

N.° 17.

AUDITION DE TÉMOINS ET INTERROGATOIRE DE CHARLOTTE DE CORDAY PAR MONTANÉ.

L'an mil sept cent quatre-vingt-treize, l'an deuxième de la République française, le seize juillet.

Nous Jacques-Bernard-Marie-Montané, président du tribunal extraordinaire et révolutionnaire établi par la loi du dix mars mil sept cent quatre-vingt-treize, et en vertu des pouvoirs délégués au tribunal par la Loi du cinq avril de la même année, vu la cédulle délivrée par le Président qui ordonne assignation à la requête de l'accusateur public, en date *du jourd'huy* :

Aux témoins indiqués par ledit accusateur public, à l'effet de faire leur déclaration sur les faits contenus en les procès-verbaux contre Marie-Anne-Charlotte Corday, prévenue, et l'assignation donnée en conséquence ce jourd'huy par Auvray, huissier,

A comparoître à ce jour, lieu et heure,

En présence de l'accusateur public et assisté de Etienne Masson, commis greffier dudit tribunal.

Avons reçu les déclarations desdits témoins ainsi qu'il suit.

Est comparue Catherine Evrard, âgée de vingt et un ans (1), sans profession, demeurant à Paris, rue des Cordeliers, numéro trente, maison du Citoyen Marat, laquelle nous a dit que samedy treize de ce mois, entre huit et neuf heures

(1) Catherine Evrard, née le 6 septembre 1769 à Tournus-Saint-André, sœur de Simonne Evrard, laquelle était la concubine de Marat; on a souvent considéré Catherine Evrard comme la maîtresse de Marat. C'est une erreur. Catherine épousa un imprimeur qui travaillait au journal de Marat. C'est sa sœur Simonne qui vivait maritalement avec l'*Ami du Peuple*.

du matin, une jeune femme vêtue de brun, portant un chapeau noir, est venue demander le Citoyen Marat, que la Comparante lui a répondu qu'il n'étoit pas possible de lui parler, qu'elle s'est en allée; elle est revenue le soir, sur les sept heures, et a demandé si le Citoyen Marat avoit reçu la lettre qu'elle lui avoit écrit, que la sœur de la Comparante a averti le Citoyen Marat que cette jeune femme qui lui avoit écrit demandoit à lui parler, qu'il a alors permis qu'on la fit entrer; qu'elle est entrée, que la Comparante étant entrée aussi pour donner à boire au Citoyen Marat, a vu ladite jeune femme pleurer, et être consolée par ledit Citoyen Marat; que la Comparante étant passée dans une autre chambre a entendu crier les personnes de la maison, est entrée et a vu qu'on relevoit la dite femme qu'on avoit couchée par terre, et Marat expirant dans la baignoire; qui est ce qu'elle a dit savoir :

Lecture faite, a signé avec nous l'accusateur public et le greffier :

Signé EVRARD, MONTANÉ, LESCOT-FLEURIOT, E. MASSON.

Pierre-François Feuillard, âgé de trente-cinq ans, garçon de l'hotel de la Providence, rue des Vieux-Augustins.

Lequel nous a dit que le onze de ce mois, sur les midy, une jeune femme sortant de la diligence de Caen, est venue demander un logement, que son paquet étoit porté par un commissionnaire, qu'elle vouloit d'abord se coucher, mais est sortie pendant environ trois quart d'heure après avoir demandé audit Comparant la rue Saint-Thomas-du-Louvre; que dans l'après-midy elle a dormi; que le lendemain elle est sortie à pied est rentrée en fiacre, et a été visitée environ trois ou quatre fois par un citoyen qu'il reconnoitroit; qu'elle a envoyée le Comparant chercher du papier et des plumes, que le Comparant lui ayant demandé des nouvelles, elle lui a dit que beaucoup de troupes alloient de Paris à Caen, mais que trois ou quatre cent seulement venoient de

Caen à Paris, qu'elle a demandé au Comparant ce qu'on disoit de Marat, qu'il a dit qu'on le regardoit comme un bon citoyen, que cela a fait sourire cette jeune femme qui est tout ce qu'il a dit savoir.

Lecture faite, a signé avec nous et ledit accusateur public et le greffier.

Signé FEUILLARD, MONTANÉ, LESCOT-FLEURIOT, E. MASSON.

Laurent Bas, âgé de vingt-neuf ans, commissionnaire, demeurant rue de la Sonnerie à Paris, maison du citoyen Baille, lequel a dit qu'il est porteur des journaux de Marat, qu'il étoit occupé à ployer les papiers avec la portière de la maison, que sur les sept heures et demie du soir du treize de ce mois, une jeune femme est venue demander si la lettre qu'elle avoit envoyé à Marat lui étoit parvenue, qu'elle désiroit fort le voir, que la citoyenne Evrard a été avertir Marat, que Marat a permis qu'on fit entrer la jeune femme, que sept à huit minutes après qu'elle a été entrée, la citoyenne Evrad, étant dans une autre chambre et sa sœur sortant de donner à boire à Marat, le Comparant a entendu Marat dire d'une voix étouffée : *A moi, mon amie! je me meurs!* qu'il a vu la jeune femme ouvrir la porte, et le sang rejaillir dans l'antichambre, que se trouvant seul avec elle, il la terrassée avec une chaise, qu'elle s'est relevée, qu'il la terrassée de nouveau, en la prenant par les mamelles, que la portière est entrée, ensuite le principal locataire, et quelques autres citoyens, que ladite femme a été arrêtée et que bientôt après la garde s'en est emparée, qui est tout ce qu'il a dit savoir.

Lecture faite, a signé avec nous l'accusateur public et le greffier.

Signé : Laurent BAS, MONTANÉ, LESCOT-FLEURIOT, E. MASSON.

N.° 18.

INTERROGATOIRE DE CHARLOTTE DE CORDAY.

Cejourd'hui, seize juillet de l'an mil sept cent quatre-vingt treize, second de la République, unze heures du matin.

Nous Jacques-Bernard-Marie Montané, président du tribunal criminel révolutionnaire, établi par la loi du dix mars mil sept cent quatre-vingt-treize, sans recours au tribunal de Cassation, et encore en vertu des pouvoirs délégués au tribunal par la loi du cinq avril de la même année, assisté de Robert Wolff, commis greffier du tribunal, en l'une des salles de l'auditoire au palais, et en présence de l'accusateur public, avons fait amener de la maison d'arrêt le nommée Cordaye auquel avons demandé ses noms, âge, profession, pays et demeure?

A répondu se nommer Marie-Anne-Charlotte Corday, âgée de vingt-cinq ans, fille de Jacques-François Corday, ci-devant noble, demeurante à Caen, chez la veuve Le Coutellier de Bretteville, née aux Ligneries, district d'Argentan, département de l'Orne; le citoyen son père demeurant à Argentan.

D. A Elle demandé à quelle époque Elle a quitté Caen?

R. A répondu mardi dernier.

D. Où Elle est allée en sortant de Caen?

R. A Paris.

D. De quelle manière Elle est arrivée à Paris?

R. Dans une voiture qui part trois fois par semaine pour Paris.

D. Sy Elle était seule?

R. Qu'elle était seule de sa connaissance, mais qu'il y avait sept à huit personnes dans la voiture.

D. Si Elle connaissait quelques une de ces personnes?

R. Que non.

D. Quel jour Elle est arrivée à Paris?

R. Jeudi dernier vers midi.

D. Où Elle est descendue en arrivant à Paris?

R. Qu'elle a descendu où la voiture s'est arrêtée et que de là Elle a été logé rue des Vieux-Augustins, hôtel de la Providence.

D. Qui lui avait indiqué l'hôtel où Elle a logé?

R. Par un des hommes qui sont au Bureau, qu'elle ne connaît pas.

D. Quel est le sujet de son voyage à Paris?

R. Qu'elle n'avait d'autre intention, et qu'elle n'est venue que pour tuer Marat.

D. Quels sont les motifs qui ont pu la déterminer à une action aussi horrible?

R. Que c'est tous ses Crimes.

D. Quels sont les Crimes qu'elle lui reproche?

R. La désolation de la France, la guerre civile qu'il a allumée dans tout le royaume.

D. Sur quoi Elle se fonde pour avancer la réponse ci-desus?

R. Que ses Crimes passés sont un indice de ses Crimes présents, que c'est lui qui a fait massacrer au mois de Septembre, que c'est lui qui entretient le feu de la guerre civile, pour se faire nommer Dictateur, ou autre chose, et que c'est encore lui qui a attenté à la souveraineté du Peuple en faisant arrêter et enfermer des Députés à la Convention le le 31 may dernier.

D. Quelle preuve Elle a que Marat fut l'auteur des maux dont Elle parle?

R. Qu'elle ne peut pas en faire la preuve; mais que c'est l'opinion de la France, que l'avenir l'apprendra, et que Marat avait un masque sur la figure.

D. Ce qu'elle a fait en arrivant à Paris?

R. Qu'elle a été à l'instant de son arrivé chez le citoyen Duperret, député de la Convention.

D. Ce qu'elle y allait faire?

R. Qu'elle était allé lui porter un pacquet de la part de Barbaroux.

D. Si Elle a trouvé ce Député?

R. Que non, qu'il n'était pas chez lui.

D. Si Elle a laissé le pacquet?

R. Qu'elle l'a laissé à ses filles.

D. Par qui Elle a été conduite chez lui?

R. Elle y est allée seule et a pied.

D. Si Elle y est allée plusieurs fois dans le même jour?

R. Qu'elle y est retournée quatre heures après, parce que là on lui avait dit d'y retourner à cette heure là, qu'elle a trouvé alors le citoyen Duperret qui dînait.

D. Quel fut le sujet de leur entretien?

R. Qu'elle y était allée relativement au pacquet dont Elle vient de parler, et pour l'engager à l'accompagner chez le Ministre de l'intérieur pour y retirer des papiers qu'elle avait envoyé depuis six mois et qu'elle demandait depuis huit jours.

D. S'il y a eu entre Elle et ledit Duperret quelqu'autre entretien?

R. Que non.

D. Ce qu'elle a fait à Paris le deuxième jour de son arrivée?

R. Qu'elle alla chez le Ministre avec Duperret le matin.

D. Pourquoi faire?

R. Pour lui redemander ses papiers.

D. Quels étaient ces papiers?

R. Qu'ils appartenaient à mademoiselle de Forbins, Chanoinesse de Troies, qui est en Suisse, et qu'elle était d'Avignon, parce que le district de Caen refusait de lui payer son traitement de Chanoinesse comme émigrée.

D. Ce qu'elle a fait dans la même journée ?

R. Une Addresse qu'on a trouvé sur Elle, et qu'ensuite Elle s'est reposée.

D. Ce qu'elle a fait le troisième jour ?

R. Qu'elle s'est promenée au Palais-Royal dans la matinée et seule.

D. Ce qu'elle a fait au Palais-Royal et si Elle y a achetté quelque chose ?

R. Que oui.

D. Ce qu'elle a achetté ?

R. Un jugement rendu contre les assassins de Léonard Bourdon et un couteau de table à gaine, à manche noir, de grandeur ordinaire, pour quarante sols.

D. Quel est le motif qui la déterminé a achetter ce couteau ?

R. Pour tuer Marat.

D. Ce qu'elle a fait le restant de la journée ?

R. Qu'elle a été vers les unze heures ou unze heures et demie chez Marat avec un fiacre.

D. Ce qu'elle a fait en y arrivant ?

R. Qu'elle a demandé à lui parler.

D. Si Elle lui a parlé ?

R. Que l'ayant fait demander dans son antichambre, il s'est présenté deux ou trois femmes qui lui dirent qu'elle n'entrerait pas ; qu'elle insista, qu'une des femmes alla dire à Marat qu'une citoyenne voulait lui parler, qu'il lui fut répondu qu'elle n'entrerait pas, qu'alors Elle s'en retourna chez elle, où elle rentra vers midy.

D. Ce qu'elle a fait le restant de la journée ?

R. Qu'elle écrivit à l'instant à Marat.

D. Ce qu'elle lui disait dans sa lettre ?

R. Elle cherchait à lui faire croire qu'elle avait des choses intéressantes à lui communiquer sur le Calvados.

D. Ce qu'elle a fait le reste de la journée et si Elle n'est pas allée à la Convention Nationale ?

R. Qu'elle n'est pas sortie, ny n'est allée à la Convention Nationale, qu'elle ignore même ou elle est située : puis se reprenant, dit qu'elle est sortie à sept heures du soir pour venir chez Marat.

D. Si Elle l'y a trouvé ?

R. Que oui.

D. Qui est ce qui la introduite ?

R. Les mêmes femmes qui l'avaient refusé le matin.

D. Quelle a été sa conversation en entrant ?

R. Qu'il lui a demandé quels étaient les troubles de Caen ; qu'elle lui a répondu que dix-huit Députés de la Convention d'accord avec le Département y régnaient, que tout le monde s'enrôlait pour délivrer Paris des anarchistes, que quatre membres du département avaient conduits une partie des armées à Evreux, qu'il écrivit les noms des Députés qui sont à Caen, et quatre administrateurs du Département du Calvados.

D. Quels sont les noms des Députés et des Administrateurs dont elle parla à Marat ?

R. Ces députés sont : GORSAS, LARIVIÈRE, BUZOT, BARBAROUX, LOUVET, BERGOÏNG, PETION, CUSSI, SALLE, LESAGE, VALADY, KERVELLEGANT, GUADET, et cinq autres dont elle ne se rappelle pas les noms ; que les Administrateurs du Calvados sont : Lévêque, Président, Bougon, Procureur-Général, Ménil et Le Normand, Administrateurs.

D. Que répondit Marat ?

R. Qu'il les ferait bientôt tous guillotiner à Paris.

D. Quelle fut la suite de la conversation ?

R. Que ce fut le dernier môt, qu'à l'instant elle le tua.

D. De quelle manière elle le tua ?

R. Avec le couteau qu'elle avait achetté au Palais-Royal qu'elle lui plongea dans le sein.

D. Si en lui portant le coup elle croyait le tuer ?

R. Qu'elle en avait bien l'intention.

D. Si Elle savait qu'en dirigeant le coup où elle l'a porté elle le tuerait?

R. Que c'était son intention.

D. A elle observé qu'une action aussi atroce n'a pû être commise par une femme de son âge, sans y avoir été excitée par quelqu'un?

R. Qu'elle n'avait dit ses projets à personne, qu'elle n'a pas crû tuer un homme, mais une bête féroce qui dévorait tous les Français.

D. D'où Elle induit que Marat était une bête féroce?

R. Par tous les troubles qu'il a excité et par les massacres dont il est l'auteur; que dernièrement à Caen, il faisait accaparer le numéraire à tout prix.

D. Comment elle sait que Marat accaparait le numéraire?

R. A répondu qu'elle ne peut en donner la preuve, mais qu'un particulier a été arrêté muni d'argent qu'il apportait à Paris, et qu'on fait actuellement son procès.

D. Ce qu'elle devint lorsqu'elle eut consommé l'assassinat?

R. Qu'elle fut arrêtée en sortant de la chambre où elle l'avait commis, qu'elle fut interrogée dans le sallon à côté de la chambre, qu'elle en sortit vers les minuit pour être conduite à l'Abbaye.

D. A Elle demandé si en allant chez le Ministre de l'intérieur ce n'était pas pour l'assassiner?

R. Que non, qu'elle ne le regardait pas assez dangereux pour cela.

D. Quel était l'état du mari de la citoyenne chez laquelle elle demeurait à Caen?

R. Qu'il était Trésorier de France.

D. Si Elle a des enfans?

R. Aucun.

D. Si c'est elle qui a élevée, Elle Déposante?

R. Non, qu'il n'y a que deux ans qu'elle est chez elle.

D. A elle observé qu'une citoyenne bien née n'a pas l'ha-

bitude de voyager seule surtout à l'âge où elle est; que fille d'un ci-devant, et en ayant tous les principes, elle devait tenir a cette étiquette, que sa parente n'a pas pu la laisser partir pour un voyage de Paris, sans savoir le motif?

R. Qu'avec un projet comme le sien on ne tient point aux Etiquettes, qu'elle avait fait croire à sa parente qu'elle allait passer quelques jours chez son père à Argentan avec une de ses amies, et que c'est de cette manière qu'elle est partie de Caen mardi dernier à deux heures après dîné.

D. Si Elle a indiqué le nom de son amie à sa parente?

R. Que non, qu'elle ne lui a même pas donné le temps de la réflexion.

D. Si Elle a été seule prendre la voiture?

R. Oui.

D. A Elle observé que cela paroit étonnant et a du paroitre tel aux personnes chargées de ces voitures, notamment au Directeur, que tout cela conduit à croire qu'elle a été introduite à la voiture par quelqu'un, qu'elle est sommée de s'expliquer sur cela?

R. Qu'elle n'a été conduite à la voiture par personne et qu'elle s'est peu occupée de ce qu'on penserait d'elle.

D. Si Elle avait retenu sa place avant d'aller la prendre?

R. Qu'elle l'avait retenue la veille sous son vrai nom.

D. Qui lui a donné l'argent dont elle s'est trouvée nantie lors de son arrestation?

R. Qu'elle l'avait, — que son père lui fournissait de l'argent quand elle en voulait, qu'elle avait cent écus en espèces sur lesquels elle avait pris les cinquante écus dont elle s'est trouvée nantie.

D. Quel moyen Elle a employé pour se procurer le passeport par Elle annoncé?

R. Qu'elle l'avait pris dans le mois d'avril dernier, d'abord pour aller voir ses parens à Argentan; qu'ensuite se trouvant à la municipalité avec une de ses amies qui en pre-

nait un, que la munipalité se trouvant en train d'en donner, elle fit viser le sien pour Paris, étant toujours bien aise d'être en état de s'en servir dans un tems de révolution, observant qu'elle n'avait aucun projet à cette époque.

D. A quelle époque Elle la fait viser?

R. Qu'elle croit que c'est dans le même mois ou dans le commencement de may.

D. Quel est le nom de l'amie qui se trouvait avec elle à la Municipalité?

R. Qu'elle s'appelle Beaumont, qu'elle demeure à Caen, qu'elle croit qu'elle y était encore au moment de son départ.

D. A Elle représenté qu'il n'est pas présumable qu'une Demoiselle reste seule, qu'elle devait demeurer chez ses parens, et interpellé de nous dire dans qu'elle maison elle demeurait à Caen?

R. Qu'elle demeurait à cette époque aux Bains-Nationaux de Caen.

D. A quelle époque elle a fait connaissance de Barbaroux et des autres collègues Députés qu'elle a désigné plus haut.

R. Que voulant faire finir l'affaire de madame Forbin, elle est allée trouver Barbaroux qu'elle connaissait pour être ami de la famille de ladite dame Forbin et l'inviter à s'intéresser près du district de Caen, et qu'il lui a dit qu'il fallait qu'elle fit revenir les papiers qu'elle avait envoyé au Ministre de l'intérieur.

D. Comment et où Elle a connu les autres Députés dont Elle a dit ci-devant le nombre?

R. Qu'étant tous logés à l'Intendance, Elle a été trois fois voir Barbaroux, et a vû les autres en même temps.

D. Si Elle leur a parlé ou à quelques-uns d'entre eux?

R. Qu'elle a parlé à beaucoup d'eux la dernière fois qu'elle a été à l'intendance?

D. Sur quoi roulait la conversation?

R. Que la conversation a roulé sur l'ardeur des habitants

de Caen, à s'enrôler pour venir contre les anarchistes de Paris.

D. Ce qu'elle entend par le mot anarchistes?

R. Ceux qui cherchent à détruire toutes les loix pour établir leur autorité.

D. Si ces Députés ne tiennent point de séance publique à l'Intendance et s'ils ne font point de proclamations, et courir des papiers dont Gorsas et Louvet sont les auteurs!

R. Qu'elle ignorait s'ils tenaient des séances publiques et qu'elle n'y a point assisté, que plusieurs d'entre eux font circuler des addresses, des proclamations et même des chansons, dont le but est de rappeler le peuple à l'unité de la République.

D. Si Elle a lu quelques-unes de ces addresses, proclamations et chansons?

R. Que oui, mais qu'elle les a brûlées avant son départ pour Paris dans la crainte qu'on en trouvât sur elle dans son voyage.

D. A Elle observé que puisqu'elle craignait qu'on en trouvâtsur elle, Elle savait donc que ces papiers contenaient des mauvais principes et contraires à l'ordre public?

R. A répondu qu'elle savait très bien que si Elle était trouvée nantie de ces papiers, ils déplairaient aux anarchistes.

D. Si par ces papiers les auteurs n'encourageoient pas les bons citoyens (selon eux) à assassiner Marat, Robespierre, Danton et autres Députés de la Montagne défenseurs des droits du Peuple, et que ces Députés traitres et rebelles qualiffient d'anarchistes?

R. Que ces papiers n'ont jamais répandu de pareils principes.

D. A Elle observé que si ces papiers ne renferment point de pareils principes, ils ont du lui être suggéré particulièrement soit par ces Députés, soit par leurs créatures, car une personne de son sexe et de son âge ne peut pas être déter-

terminée à faire un voyage de Paris pour y assassiner un homme qu'elle ne connaissait pas?

R. Qu'il suffisait bien de quatre ans de crime pour le lui faire connaître, et qu'elle n'avait pas besoin de savoir ce que les autres en pensaient.

D. Quels sont les papiers-nouvelles qu'elle a lû depuis la révolution, et si, notamment, Elle n'a pas lû *Gorsas*, le *Patriote Français* et différens autres ouvrages contraires à la révolution?

R. Qu'elle était abonnée seulement au journal de Perlet; mais qu'elle a lu quelques fois *Gorsas*, le *Courrier Français*, le *Courrier Universel* et de plus de cinq cents autres brochures pour et contre la révolution, dans tous les genres.

D. Si Elle connaît l'Evêque du département du Calvados?

R. Qu'elle l'a vu passer de sa croisée, mais qu'il n'était jamais venu chez sa parente, qu'elle ne lui a jamais parlé, et qu'elle n'avait pas assez d'estime pour lui pour cela.

D. Si Elle a eu connaissance du contenu du pacquet par elle remis de la part de Barbaroux à Duperret?

R. A répondu que le pacquet lui a été remis tout cacheté, qu'elle ignorait ce qu'il contenait, sinon qu'il y avait une lettre relative à l'affaire de madame Forbin.

D. Si le jeudy à la seconde fois qu'elle est retournée chez Duperret, combien Elle y est restée de tems?

R. Qu'elle n'y resta que deux ou trois minutes, le tems de lire la lettre, qu'ils ne s'assirent même pas.

D. Si Elle n'a point été à la Convention le même soir?

R. Que non; qu'elle n'en a même jamais eu la pensée.

D. A Elle observé qu'il parait qu'elle ne nous dit point la vérité, car plusieurs indices portent (à croire) qu'elle a été ce même soir dans une tribune de la Convention dans laquelle sont venus la trouver successivement deux particuliers et une femme, et que leur conversation a roulé sur le compte de Marat, contre lequel, Elle accusée, a déclamé beaucoup, que

même en sortant des tribunes, il fut question d'aller chez le Ministre de l'intérieur?

R. Que le fait est faux, qu'on peut s'en informer à son hôtel, et qu'au surplus elle aurait été fort maladroite.

D. Si depuis son arrivée à Paris; Elle n'a point écrit et fait écrire différentes lettres à Caen?

R. Pas une.

D. A Elle observé qu'il paraît cependant que quelqu'un qui est venu la voir plusieurs fois, a écrit trois lettres pour elle, lesquelles même ont été vu sur le lit?

R. Qu'elle n'a jamais fait écrire de lettres par personne, qu'on n'en a pas vu sur son lit; qu'il n'y avait que l'Addresse qui a été trouvée sur elle.

D. Quelles sont les personnes qui sont venues la voir, depuis qu'elle est logée à l'hôtel de la Providence?

R. Personne que le citoyen Duperret qui était venu deux fois chez elle, l'une pour aller chez le Ministre de l'intérieur, et une seconde pour la dissuader d'aller chez le Ministre, attendu qu'elle n'avait pas de procuration pour retirer ces papiers, ajoutant que Duperret la pria de remettre une lettre à Barbaroux, lorsqu'elle retournerait à Caen; qu'elle lui répondit qu'elle ne savait pas si elle y retournerait, et quand elle y retournait; que d'ailleurs, avant de partir elle irait elle-même lui dire, ou lui ferait dire, que le lendemain elle serait sortie toute la journée, qu'elle ne voulait pas qu'il vint la voir, qu'au surplus elle l'avait engagé à aller lui-même à Caen parce qu'elle le croyait plus en danger à Paris.

D. A Elle observé qu'il paraît que Duperret est allé chez elle cinq fois, et une autre personne deux fois.

R. Que Duperret n'est venu que deux fois et que nulle autre personne n'y était venue.

D. A quelle boutique elle a acheté le couteau avec lequel elle a commis l'assassinat, et si c'est un homme ou une femme qui le lui ont vendu?

R. Que c'est un homme qui lui a vendu ce couteau, mais qu'elle ignore dans quelle boutique ni de quel côté, ne l'ayant acheté qu'après avoir fait dix fois le tour du Palais-Royal.

D. Qui lui a donué l'Addresse de Marat?

R. Qu'elle a dit a un fiacre de l'y conduire, que ledit fiacre lui dit qu'il ignorait sa demeure; qu'elle lui a dit de s'en informer, qu'il s'en informa et l'y conduisit.

D. A Elle observé qu'il semble que dans ses précédentes réponses, elle a dit qu'elle y avait été à pied?

R. Qu'elle n'avait point été à pied chez Marat, mais bien chez Duperret.

D. A Elle demandé qui a écrit une Addresse au crayon, trouvée sur elle lors de son arrestation, qui est l'Addresse de Marat?

R. Que c'est elle qui l'avait écrite après l'avoir appris par le premier cocher de fiacre qui l'avait conduit chez Marat.

D. Comment Elle s'est déterminée à aller la première fois chez Marat à unze heures et demie du matin, lorsque le connaissant Député elle devait le supposer à son poste?

R. Qu'elle s'est informée à son hôtel si Marat allait toujours à la Convention, et que sur la réponse qui lui fut faite, qu'on ne le croyait pas, elle est allée chéz lui, déclarant que son intention était, si elle ne l'avait pas trouvé chéz lui, d'aller le tuer à la Convention même.

D. Si ce n'est pas au contraire Duperret qui lui a appris que Marat était malade et ne pouvait aller à la Convention?

R. Qu'elle ne le croit pas, qu'elle croit que ce sont les gens de l'Hôtel, et qu'elle ne croit pas avoir parlé de Marat avec Duperret.

D. A Elle représenté de nouveau qu'elle ne persuadera à qui que ce soit, qu'une personne de son âge et de son sexe, ait conçu un pareil attentat pour l'exécuter même dans la Convention, si elle n'y avait pas été excitée et sollicitée par

quelques personnes qu'elle ne veut pas nous indiquer, et notamment par Barbaroux, Duperret et autres connus publiquement pour les ennemis de Marat.

R. Que c'est bien mal connaître le cœur humain, qu'il est plus facile d'exécuter un tel projet d'après sa propre haine que d'après celle des autres.

D. Si Elle n'a point été chanoinesse ou dans quelques couvents ?

R. Qu'elle n'a jamais été chanoinesse, ni religieuse, mais qu'elle a été plusieurs années pensionnaire à l'Abbaye de Sainte-Trinité de Caen.

D. Si Elle ne connaît pas la citoyenne de Précorbin et si elle ne la pas été voir à Paris ?

R. Qu'elle connaît le nom de la famille de Précorbin, mais qu'elle ignorait qu'il y en eut à Paris.

D. Si Elle a des frères et sœurs et où ils sont ?

R. Qu'elle a deux frères et une sœur, que sa sœur est à Argentan avec son père, qu'elle ignore où sont ses frères, qu'elle ne les pas vu depuis environ un an.

D. Quel était leur état ?

R. L'un était officier au régiment ci-devant Normandie, et l'autre un enfant qui n'a pas encore d'état.

D. Si Elle n'a pas été mariée ?

R. Jamais.

D. S'il n'est pas vrai qu'elle nous a dit qu'on voulait à Caen, l'unité et l'indivisibilité de la République ?

R. Que le Peuple et les Administrateurs ont juré la République une et indivisible, et que c'est écrit sur toutes les bannières, qu'ils n'en veulent qu'aux anarchistes, et veulent délivrer les Parisiens.

D. Si Elle n'a point écrit une lettre aujourd'hui ?

R. Qu'elle en a commencée une qui n'est point encore achevée, qu'elle a dans sa poche, laquelle elle a à l'instant tirée en demandant la permission de l'achever et de l'en-

voyer ou du moins de l'envoyer nous mêmes après l'avoir lûe.

D. A qui s'addresse cette lettre?

R. Que c'est à Barbaroux.

D. Si Elle avait eu quelques conversations avec Barbaroux?

R. Qu'elle n'en avait eue aucune autre que relatif à l'affaire de la dame Forbin.

D. Si Barbaroux lui a demandé le détail de son voyage, et s'il en connaissait le motif.

R. Qu'effectivement Barbaroux lui a demandé le détail de son voyage, par une lettre qu'il lui écrivit, mais qu'il n'en connaissait pas le motif, qu'elle est fâchée d'avoir brûlé la lettre de Barbaroux, parce que nous y verrions que tout le monde ignorait son voyage.

D. A Elle représenté que si Barbaroux n'eut pas été informé du motif de son voyage pour Paris, il ne lui aurait pas promis le secret, et que d'ailleurs elle ne serait point étendue d'une manière si complaisante dans la lettre en question, par elle commencée aujourd'hui sur l'assassinat par elle commis en la personne de Marat?

R. Que comme cette lettre est pour plusieurs personnes, elle est entrée dans plus de détails.

D. Si on ne l'avait pas persuadée qu'aussitôt qu'elle aurait assassiné Marat, elle serait elle même massacrée?

R. Que personne n'avait cherché à l'en persuader, mais qu'elle le croyait elle-même, que c'est par la raison qu'elle en avait écrit le motif dans l'Addresse qu'on a retrouvée sur elle et qu'elle voulait qu'on connut après sa mort.

D. A Elle demandée si elle a un Conseil?

R. Déclare qu'elle nomme pour son Conseil ou Défenseur officieux, le citoyen Doulcet, Député de Caen à la Convention, et que dans le cas, où il ne pourrait pas, attendu la déclaration de l'accusée qu'elle n'en connaît point d'autre;

nous lui avons nommé d'office le citoyen Guyot, homme de loy (1).

Avons à l'instant avec ladıtte Corday, ledit Accusateur Public, et notre commis greffier, cotté et paraphé ladite lettre, dont est question commencée par ladite Corday, contenant six pages et trois lignes d'une septième, et a laditte Corday signé avec nous, ledit Accusateur Public et le commis greffier :

Après avoir fait lecture du présent interrogatoire à laditte Corday, et qu'elle a déclarée y persisté et n'avoir rien à changer, augmenter ou diminuer.

Signé CORDAY, MONTANÉ, FOUQUIER-TINVILLE, WOLFF, commis greffier.

---

(1) Fouquier-Tinville adressa à M. Doulcet de Pontécoulant, le jour même, 16 juillet, une lettre qui lui annonçait le choix de Charlotte de Corday — et l'adjonction d'un défenseur d'office. Cette lettre a été publiée par M. Renard, de Caen, possesseur d'une curieuse collection de livres et d'autographes sur la Révolution, dans une brochure intéressante qu'il a fait paraître en 1860, sous le titre de *Charlotte de Corday et M. de Pontécoulant*, chez Charavay, à Paris, et Legost-Clérisse, à Caen.

M. Renard a eu la pièce autographe et d'autres qui s'y rattachent entre les mains, et en véritable amateur il les a reproduites dans leur pureté et avec leur orthographe primitives. Nous suivons ce texte très-préférable à celui donné précédemment par M. Louis Dubois dans son *Essai historique* sur Charlotte de Corday.

Paris, ce 16 juillet 1793 de la République.

Citoyen,

J'ai l'honneur de vous faire part que Marie-Anne-Charlotte Cordey, prévenue d'assassinat en la personne de Marat, vous a choisi pour son conseil, nonobstant l'observation qui lui a été faite, tant par le Président que par moy, qu'un Député ne pouvait pas être son conseil, attendu qu'il était obligé..... à son poste! mais nommé, je dois vous en faire part, et que la cause est indiquée à demain huit heures précises; je vous observe de plus que prévoyant qu'il serait possible que vos affaires ne vous permissent pas de vous rendre à cette invitation, j'ai fait nommer un conseil adjoint.

Salut et fraternité.

L'accusateur public du tribunal extraordinaire révolutionnaire.

FOUQUIER-TINVILLE.

Le citoyen Doulcet de Pontécoulant à l'Assemblée conventionnelle.

PIÈCES A CONVICTION.

N.° 19.

EXTRAIT DE BATÊME DE M.lle DE CORDAY.

EXTRAIT *du registre des baptêmes, mariages et sépultures de l'Eglise Paroissiale de Saint-Saturnin des Lignerits, Diocèse de Sées.*

Ce vingt-huit de juillet mil sept cent soixante-huit par nous soussigné Curé, a été baptisée Marie-Anne-Charlotte, née d'hier du légitime mariage de Messire Jacques-François de Corday, Ecuyer Seigneur d'Armont et de noble Dame Marie-Jacqueline de Gautier, son épouse, le parain Messire Jean-Baptiste Alexis de Gautier, Ecuyer Seigneur de Mesnival, la maraine noble Dame Françoise-Marie-Anne Levaillant de Corday, le père présent.

Ont signés : LEVAILLANT DE CORDAY.
GAUTIER DE MESNIVAL.
CORDAY D'ARMONT.
J.-L. POLLARD, *curé* de cette paroisse des Lignerits.

Nous soussigné certifions le présent conforme à l'original. En foy de quoy nous avons signé :

J.-POLLARD,
curé des Lignerits.

Ce 8 mai mil sept cent quatre-vingt-deux.

N.° 20.

PASSEPORT DE M.lle DE CORDAY.

PATRIE. — LIBERTÉ. — ÉGALITÉ.

DÉPARTEMENT DU CALVADOS.

(District de Caën).

Laissez passer la citoyenne *Marie Corday*, natif du *Mesnil-Imbert*, domicilié à *Caën*, municipalité *de Caën*, district *de Caën*, département du *Calvados*, âgé de 24 *ans*, taille de *cinq pieds un pouce*, cheveux et sourcils *chatains*, yeux *gris*, front *clevé*, nez *longe*, bouche *moyenne*, menton *rond*, *fourchu*, — visage *oval*.

Prêtez lui aide et assistance en cas de besoin, dans la route quil va faire pour aller à *Argentan*.

Delivré en la Maison Commune de Caën, le 8 avril 1793, l'an II de la République Française, par nous *Fossey l'aîné*, Officier Municipal.

Expedié par nous, Greffier soussigné, et a le dit citoyenne Corday, signé :

Marie Corday.

Heni, greffier.

On lit au dos. — *Vu en la Maison Commune de Caën pour aller à Paris.*

Le 23 avril 1793, l'an II de la République.

Enguellard, officier-municipal.

Observation. — Les prénoms de Mademoiselle de Corday étaient au nombre de trois : Marie, Anne, Charlotte ; c'est ce dernier que l'histoire a adopté comme étant le nom de baptême

usuel de cette femme célèbre ; mais il ne paraît pas que ce fut celui qu'elle portait habituellement. Le plus souvent elle ne signait que de son nom de famille : *Corday* ou *Corday d'Armont ;* et lorsqu'elle prenait un de ses prénoms, c'était toujours celui de *Marie*.

Le passeport en offre ici une double preuve; la formule : « Laissez passer la citoyenne *Marie* Cordey » indique qu'à l'interpellation d'usage, quels sont vos noms et prénoms ? la réponse a dû être : *Marie* Corday. La faute commise dans l'orthographe du nom propre prouve que c'est sur la déclaration verbale de mademoiselle de Corday que le passeport a été rédigé. C'est donc elle-même qui a répondu : Je me nomme *Marie* Corday, sans parler de ses autres prénoms, notamment de celui de Charlotte; et les paroles sorties de sa bouche ont été confirmées deux fois de sa main, l'une sur le registre à souche des passeports, conservé à la mairie de Caen, l'autre sur la feuille volante qui fut délivrée à la voyageuse.

A ces énonciations d'une authenticité incontestable il faut joindre :

1.° La demande adressée au Comité de Sûreté générale par Mademoiselle de Corday (V. *infra*, pièce 26). Cette demande est signée *Marie*.

2.° La dernière lettre écrite dans la prison, au moment de partir pour l'échafaud. Cette lettre adressée à Doulcet de Pontécoulant, Député du Calvados à la Convention, est revêtue de la signature, Marie de Corday. Doulcet de Pontécoulant, allié à la famille de Corday, ayant pu connaître Mademoiselle de Corday au couvent de l'Abbaye-aux-Dames, dont sa tante, Madame de Pontécoulant, était abbesse, écrivit deux lettres au sujet du reproche qui lui était fait de ne pas avoir accepté la défense de l'accusée devant le Tribunal révolutionnaire : il donna invariablement à Mademoiselle de Corday le prénom de *Marie* (V. *Essai historique* de Louis Dubois, 131 et 132).

Enfin, le *Moniteur*, rapportant le refus d'un confesseur, reproduit la réponse de *Marie* Corday au prêtre (n.° 211, année 1793), et c'est aussi le prénom qu'adopta le premier biographe qu'ait eu Mademoiselle de Corday (V. *infra*. Récit de l'exécution).

Après avoir indiqué cette rectification, pour rendre hommage à l'exactitude absolue qu'on doit rechercher, surtout lorsqu'on publie des documents historiques et judiciaires, nous serons les premiers à respecter l'appellation consacrée par un long usage et sous laquelle Charlotte de Corday est inscrite dans les fastes de l'histoire.

N.° 21.

LETTRE DE BARBAROUX A DU PERRET.

Caen, le 7 juillet 1793, l'an de la République, une et indivisible.

Je t'adresse, mon cher et bon ami, quelques ouvrages intéressants qu'il faut répandre.

L'ouvrage de Salles, sur la Constitution, est celui qui, dans ce moment, produira le plus grand effet ; je t'en enverrai par la 1.re occasion bon nombre d'exemplaires.

Je t'ai écrit par la voye de Rouen, pour t'intéresser à une affaire qui regarde une de nos concitoyennes ; il s'agit seulement de retirer du Ministère de l'intérieur des pièces que tu me renverras à Caen. La citoyenne qui porte ma lettre s'intéresse à cette même affaire, qui m'a paru tellement juste, que je n'ai pas hésité d'y prendre la plus vive part. Adieu, je t'embrasse et salue tes filles, Marion et les amis. Donne moi des nouvelles de ton fils. Ici tout va bien, nous ne tarderons pas à être sous les murs de Paris.

(La Lettre ne porte pas de signature.)

En tête, on lit écrit de la main de Du Perret :

Je certifie que c'est la lettre de Barbaroux.

LAUZE DE PERRET.

Au pied de la lettre :

Ne varietur : — François CHABOT.

N.° 22.

ADRESSE DE L'HOTEL DE LA PROVIDENCE.

Madame GROLLIER,
Tient l'Hôtel de la Providence,
Rue des Vieux-Augustins, N° 19, près la Place de la Victoire-Nationale.
On y trouve des Appartements meublés, à tout prix.
Corday.
A PARIS.

Cette carte fut remise par Charlotte de Corday, à Du Perret, pour lui faire savoir où elle demeurait. — Elle est signée au crayon du nom de *Corday.*

Au dos on lit la signature : *Lauze de Perret,* signature qui fut apposée par ce dernier lorsqu'il déposa la pièce sur le bureau de la Convention.

N.° 23.

ADRESSE DE MARAT.

Cette adresse avait été écrite par Charlotte de Corday, au crayon, et laissée par elle dans sa chambre; elle fut trouvée lors de la perquisition faite à l'hôtel de la Providence. (V. ci-dessus, n.° 2, p. 8.) Elle ne contient que ces mots :

Faubourg Saint-Germain, rüe des Cordeliers, à l'entrée.

Au dos on lit les signature de :

Rousset, Cavanagh, Fiot, Brunot, et Aufauvre, secretaire-greffier.

N.° 24.

LETTRE DE CHARLOTTE DE CORDAY A MARAT (1).

Je vous ai écrit ce matin, Marat, avés vous reçu ma lettre, puis je espérer un moment d'audience, si vous l'avés reçue, j'espère que vous ne me refuserés pas, voyant combien la chose est intéressante, suffit que je sois bien malheureuse pour avoir droit à votre protection.

(*Cette lettre ne porte pas de signature*).

On lit au dos :

Au Citoyen Marat,

Faubourg Saint-Germain, rüe des Cordeliers,
A Paris.

Au bas est écrit :

La présente n'a point été remise à son adresse, devenue inutile par l'admission de l'assassin, à sa deuxième présentation, vers les sept heures et demie de relevée, à laquelle elle a commencé son forfait.

Signé GUELLARD.

---

(1) L'original de la première lettre que Charlotte adressa par la poste à Marat, n'existe pas au dossier : voici cette lettre, telle qu'elle fut lue par Chabot à la Convention et insérée dans *la Gazette Nationale* (*Moniteur* alors non officiel), n.° 197, du mardi 16 juillet 1793.

« Je viens de Caën. Votre amour pour la Patrie doit vous faire désirer de connoitre les complots qu'on y médite. J'attends votre réponse. »

Chabot n'énonce aucune signature; il semble cependant, par la teneur même de la lettre, que mademoiselle de Corday avait dû indiquer son adresse, puisqu'elle écrivait par la poste et demandait une réponse.

N.o 25.

ADRESSE AUX FRANÇAIS AMIS DES LOIX ET DE LA PAIX.

« Jusqu'à quand, ô malheureux Français, vous plairés vous dans le trouble et les divisions, assés et trop long temps des factieux et des scélérats ont mis l'intérest de leur ambition à la place de l'intérest générale, pourquoi, ô infortunés (1) victime de leur fureur, pourquoi vous égorger, vous anéantir vous même pour établir l'édifice de leur tyrannie (2) sur les ruines de la France désolée (3).

« Les factions éclatent de toutes parts; la Montagne triomphe par le crime et par l'oppression; quelques monstres, abreuvés de notre sang conduisent ses détestables complots (4) et nous mènent au précipice par mille chemins divers.

« Nous travaillons à notre propre perte avec plus d'énergie que l'on n'en mit jamais à conquérir la Liberté! O Français, encore un peu de temps, et il ne restera de vous que le souvenir de votre existence!

« Déjà les départements indignés marchent sur Paris; déjà le feu de la *Discorde* et de la guerre civile embrâse la moitié de ce vaste Empire, il est encore un moyen de l'é-

---

(1) M. de Lamartine a retranché ces mots, qui, il faut le reconnaître, ne sont rien moins qu'euphoniques.

(2) Au lieu de l'*édifice de la tyrannie*, on lit dans l'édition des *Girondins* (Furne, 1847, in-8.o) : *le désir de leur tyrannie.* — Peut-être n'y a-t-il là qu'une erreur typographique.

(3) Le mot *désolée* est retranché dans l'*Histoire des Girondins*.

(4) Ce passage est supprimé depuis — *et nous mènent*.

teindre, mais ce moyen doit être prompt. Déjà le plus vil des scélérats, Marat, dont le nom seul présente l'image de tous les crimes, en tombant sous le fer vengeur, ébranle la Montagne et fait pâlir Danton et Robespierre, les autres brigands assis sur ce trône sanglant, environnés de la foudre, que les Dieux vengeurs de l'humanité ne suspendent sans doute que pour rendre leur chûte plus éclatante, et pour effrayer tous ceux qui seraient tentés d'établir leur fortune sur les ruines des peuples abusés!

« Français! vous connaissés vos ennemis, levés vous! marchés! que la Montagne anéantie ne laisse plus que des frères et des amis! J'ignore si le ciel nous réserve un Gouvernement républicain, mais il ne peut nous donner un Montagnard pour maître que dans l'excès de ses vengeances......

« O France, ton repos dépend de l'exécution de la loi, je n'y porte point atteinte en tuant Marat, condamné par l'univers, il est hors la loi.... quel tribunal me jugera? Si je suis coupable, Alcide l'était donc lorsqu'il détruisait les monstres (1); mais en rencontra-t-il de si odieux? O amis de l'humanité, vous ne regretterés point une bête féroce engraissés de votre sang, et vous tristes Aristocrates que la Révolution n'a pas assés ménagés, vous ne le regretterés pas non plus, vous n'avez rien de commun avec lui.

« O ma patrie! tes infortunes déchirent mon cœur, je ne puis t'offrir que ma vie, et je rends grâce au ciel de la liberté que j'ai d'en disposer; personne ne perdra par ma mort, je n'imiterai point Pâris en me tuant, je veux que mon dernier

(1) M. de Lamartine supprime le surplus de l'alinéa. Ce passage nous paraît cependant d'une grande importance pour l'appréciation des opinions politiques de Charlotte de Corday et, de plus, André Chenier l'a traduit presque littéralement dans ces vers de son *Ode à Charlotte* :

Tu voulais, enflammant les courages timides,
Réveiller les poignards sur tous ces parricides,
De rapines, *de sang*, d'infamie *engraissés*.

soupir soit utile à mes concitoyens, que ma tête, portée dans Paris, soit un signe de ralliement pour tous les amis des loix, que la Montagne chancelante voye sa perte écrite avec mon sang, que je sois leur dernière victime, et que l'univers vengé déclare que j'ai bien mérité de l'humanité, au reste, si l'on voyait ma conduite d'un autre œil, je m'en inquiétte peu.

« Qu'à l'univers surpris, cette grande action
« Soit un objet d'horreur ou d'admiration,
« Mon esprit, peu jaloux de vivre en la mémoire,
« Ne considère point le reproche ou la gloire:
« Toujours indépendant et toujours citoyen,
« Mon devoir me suffit, tout le reste n'est rien.
« Allés, ne songés plus qu'à sortir d'esclavage!.. (1).

Mes parents et amis ne doivent point être inquiettés, personne ne savait mes projets. Je joins mon extrait de Baptême à cette Adresse pour montrer ce que peut la plus foible main conduite par un entier dévouement. Si je ne réussis pas dans mon entreprise, Français, je vous ai montré le chemin, vous connaissés vos ennemis, levés vous, marchés et frappés. »

Observation. — Voici l'historique de cette pièce importante qui ne se trouve pas au dossier des Archives :

D'après M. Quérard, *l'Adresse aux Français, Amis des Lios et de la Paix*, fut publiée, sous ce titre, 1793, in-8°. (V. *Archives d'Histoire Littéraire*, par M. Quérard, 2.ᵉ année 1856, p. 440.)

Depuis cette époque, la proclamation trouvée sur Charlotte *s'était dérobée aux recherches curieuses* de l'histoire, dit M. de Lamartine (*Les Girondins*, vol. VI, p. 242, édition de Furne, in-8°). Au cours de la publication des *Girondins* une copie de la pièce fut envoyée à l'auteur, par M. Paillet, qui possédait l'original. L'illustre historien ayant désiré prendre connaissance de la pièce elle-même (2), put en donner la description suivante : « Elle (l'Adresse)

(1) Ces vers sont de Voltaire. — *Mort de César.* Acte III, sc. 2.

(2) Lettre de M. de Lamartine à M. Paillet, du 8 avril 1846.
« M. de Lamartine désirerait savoir si M. Paillet..... pourrait lui laisser voir la proclamation de la main de Charlotte, dont il a bien voulu lui envoyer copie. » Catalogue de M. Laverdet. (*Vide infrà.*)

est écrite de la main de Charlotte Corday, d'une écriture à grands traits, mâle, ferme, fortement tracée, et comme destinée à frapper de loin les regards. La feuille de papier est pliée en huit.....; elle est percée de huit piqûres encore visibles par l'épingle qui l'attachait sur le sein de Charlotte. »

M. de Lamartine ne donna que les *principaux passages* de cette Adresse, ainsi qu'il le dit lui-même, et quoique ces passages fussent indiqués comme cités textuellement, on a vu que par la faute du copiste ou par la volonté de l'historien, le texte ne fut pas reproduit avec une entière exactitude.

En 1855, la pièce originale comprise dans une vente d'autographes qui eût lieu à l'hôtel Sylvestre, fut mise sur table à 300 francs et poussée jusqu'à 770. (Quérard, *Archives*, vol. I, p. 199.) Elle fait aujourd'hui partie de la précieuse collection de M. le comte de H.....

Dans le catalogue qui avait précédé la vente, M. Laverdet (1) avait publié, à titre de *spécimen*, la première partie et la fin de l'Adresse de Charlotte. Dans ces deux fragments, le texte et même l'orthographe ont été respectés avec une fidélité scrupuleuse et intelligente. Nous les avons reproduits en les complètant à l'aide d'un passage emprunté à *l'Histoire des Girondins*.

Nous avons noté les retranchements qui avaient été opérés par M. de Lamartine.

---

(1) Catalogue d'une belle collection de lettres autographes, à Paris, chez Leverdet, expert en autographes, 1855.

N.° 26.

LETTRE DE CHARLOTTE DE CORDAY AU COMITÉ DE SURETÉ GÉNÉRALE.

Du 15 juillet 1793, 2.e de la République.

Citoyens composant le Comité de sûreté générale,

Puisque j'ai encore quelques instants à vivre, pourais-je, espérer, Citoyens, que vous me permettrés de me faire peindre, je voudrais laisser cette marque de mon souvenir à mes amis, d'ailleurs comme on chérit l'image des Bons Citoyens, la curiosité fait quelquefois rechercher ceux des grands criminels, ce qui sert à perpétuer l'horreur de leurs crimes, si vous daignés faire attention à ma demande, je vous prie de m'envoyer demain un peintre en mignature, je vous renouvelle celle de me laisser dormir seule, croyés je prie à toute ma Reconnoissance.

Marie Corday.

J'entends sans cesse crier dans la rüe l'arrestation de Fauchet, mon complice, je ne l'ai jamais vu que par la fenêtre, et il y a plus de deux ans, je ne l'aime ny ne l'estime, je lui ai toujours cru une imagination exaltée et nulle fermeté de caractère; c'est l'homme au monde à qui j'aurais le moins volontiers confié un projet, si cette déclaration peut lui servir, jen certifie la vérité.

Corday.

Lettre tirée de la collection de M. Chambry, et publiée par madame Louise Collet, à la suite de son beau drame sur Charlotte Corday (*Charlotte Corday et madame Rolland*, par madame Collet. — Paris, 1842.)

Ici se placerait la Lettre, ou pour mieux dire, les lettres de Charlotte à Barbaroux. Nous reproduisons ces pièces en fac-simile.

Versailles. — Imprimerie de DUFAURE, rue de la Paroisse, 21.

2° DOSSIER

—

FILLE CORDAY

JUGEMENT DU 17 JUILLET 1793.

MORT

NOTA. — Le surplus des Pièces est chez l'Accusateur Public pour servir de pièces aux Complices.

21 *Pièces*.

2e DOSSIER

(N° 82, carton n° 27).

FILLE CORDAY.

JUGEMENT DU 17 JUILLET 1793.

Mort.

NOTA. — **Le surplus des** Pièces est chez l'Accusateur Public **pour servir au procès** des Complices. — **21 Pièces.**

(W, 277.)

N° 1.

ACTE D'ACCUSATION ET ORDONNANCE DE PRISE DE CORPS.

ANTOINE QUENTIN, FOUQUIER-TINVILLE, Accusateur Public du Tribunal Criminel extraordinaire et révolutionnaire établi à Paris par *Décret de la Convention Nationale du* 10 *mars* 1793, *l'an deuxième de la République, sans aucun recours au Tribunal de Cassation*, en vertu du pouvoir à lui donné par l'*Article deux d'un autre Décret de la Convention, du cinq avril suivant*, portant que l'Accusateur Public dudit Tribunal est

autorisé à faire arrêter, poursuivre et juger sur la dénonciation des autorités constituées ou des Citoyens;

EXPOSE (1), que le treize juillet, présent mois sept heures trois quarts du soir, le Commissaire de Police de la Section du Théâtre français, instruit par la Clameur publique qu'il existait dans la rue des Cordeliers, un grand rassemblement de citoyens, causé par le Bruit de l'assassinat qui venait d'être Commis en la personne du citoyen Marat, l'un des représentants du peuple à la Convention s'est transporté au domicile dudit Marat, où il y a trouvé une femme prévenue d'avoir commis ledit assassinat, et après avoir fait constater par un Chirurgien les Causes de la mort de ce Député ledit Commissaire de Police, a fait subir Interrogatoire à ladite femme, laquelle a déclaré se nommer, *Anne-Marie-Charlotte Corday*, cy-devant D'armans, native de la paroisse Saint Saturnin des Lignerits, âgée de vingt-cinq ans, moins quinze jours, vivant de ses revenus et demeurant Ordinairement à Caen, et présentement à Paris, logée rue des Vieux-Augustins, hôtel de la Providence; — Que Cet Interrogatoire terminé, le Commissaire de Police, a remis ladite Corday aux Administrateurs du département de police avec expédition, de son procès-verbal, sur le Vû duquel lesdits Administrateurs ont Ordonné que ladite Corday serait Conduite à la Prison de L'abbaye, et gardée à vue par un Gendarme, et que le procès-verbal, et toutes les pièces seraient envoyées au Tribunal; — Qu'en exécution de cette ordonnance, et du décret de la Convention en date du quatorze Juillet, présent mois portant que le tribunal révolutionnaire instruira tout de suite contre l'assassinat de Marat, et ses complices, toutes lesdites

(1) Cette Pièce est écrite de la main de Grébeauval, secrétaire de Fouquier-Tinville.

pièces ont été remises à l'accusateur public le jourd'hier neuf heures du soir;

Qu'en conséquence, *ladite Marie-Anne-Charlotte Corday*, à cejourdhui subi interrogatoire par-devant le Président du tribunal. — Qu'il a aussi été reçu par différens juges plusieurs déclarations de témoins;

L'Examen fait par l'Accusateur Public de toutes lesdites pièces, il en résulte que le mardi neuf Juillet, présent mois, — Marie-Anne-Charlotte Corday est partie de Caen pour se rendre à Paris, où elle est arrivée le jeudi suivant, environ à midi, et s'est logée rue des Vieux-Augustins, Maison dite hôtel de la Providence; qu'elle dit s'être couchée et n'être sortie de son appartement, que le Vendredi matin pour se promener, que l'après midi, elle n'est point sortie, qu'elle s'est mise à écrire, que le lendemain samedi, le matin vers les sept heures et demie huit heures, elle est sortie, a été au palais de l'Égalité, où elle a achetée le Couteau dont il sera Ci-après parlé, a pris une voiture place des Victoires, pour se faire Conduire chez le Citoyen Marat, chez lequel elle n'a pu se faire Introduire; qu'alors retournée Chez elle, elle a pris le parti de lui écrire par la petite poste, et sous un faux nom pour lui demander une audience, que vers les sept heures et demie du soir du même jour, elle a pris une voiture et s'est fait conduire au domicile de Marat, pour y recevoir, à Ce qu'elle dit la réponse à sa lettre que dans la crainte d'essuyer encore un refus, elle s'était précautionnée d'une autre lettre, qu'elle se proposait de faire tenir au Citoyen Marat, mais qu'elle n'en a pas fait usage, que des femmes lui ont ouvert la porte, mais ont refusé de la laisser pénétrer auprès du citoyen Marat; Que ce dernier ayant entendu ladite Corday, insister, Il a lui-même demandé qu'elle fut introduite auprès de son bain, où il était alors; Qu'il fit plusieurs questions à Cette femme sur les députés de

present à Caen, sur leurs noms, et ceux des officiers municipaux, que ladite Corday, les lui a nommés, sur quoi Marat, lui dit qu'ils ne tarderaient pas a être punis de leur rebellion : C'est alors que ladite Corday a tiré de son sein le couteau qu'elle avait achetée, le matin, au Palais royal, et aussitôt en a Porté un Coup à Marat, lequel a pénétré sous *la clavicule du col droite* entre les Première et secondes vraies Côtes et Cela si profondément que l'Index a facilement pû pénétrer de toute sa longueur à travers le Poulmon Blessé, duquel coup Ce représentant du peuple est mort presqu'à l'Instant, que dans les interrogatoires subis par ladite Corday, elle est convenue de tous les faits, ajoutant même que son intention, était de tuer Marat, partout où elle le trouverait, même au sein de la Convention; que lorsqu'elle a été fouillée, il a été trouvé dans son sein une gueine de couteau laquelle elle a reconnu pour celle qui servait au Couteau avec lequel elle avait Commis l'assassinat.

D'après l'Exposé ci-dessus l'Accusateur Public a dressé la présente accusation contre *Marie-Anne-Charlotte Corday*, pour avoir méchament et de dessein prémédité étant à Caen, formé le projet d'attenter à la représentation nationale, en assassinant Marat député à la Convention, et pour l'exécution de cet infâme projet de s'être transportée à Paris, et le surlendemain de son arrivée en cette ville de s'être fait conduire à deux fois différentes au domicile dudit citoyen Marat pour chercher à s'Introduire auprès de lui; qu'ayant réussi à la seconde fois de l'avoir frappé d'un couteau qu'elle avait acheté à Paris, à cet effet duquel coup, ce représentant du peuple est mort presque à l'Instant, ce qui est contraire *à l'article quatre section trois du Titre premier et à l'article onze, section première du titre second du code pénal.*

En conséquence l'Accusateur Public requiert qu'il lui soit

donné acte de la Présente accusation, qu'il soit ordonné qu'à sa diligence et par un huissier du tribunal, porteur de l'ordonnance à intervenir ladite Marie-Anne-Charlotte Corday, actuellement détenue en la maison d'arrêt dite L'abbaye, sera prise au corps arrêtée et transférée sous bonne et sûre garde de ladite maison en celle de justice de la conciergerie du Palais à Paris, où elle sera écrouée sur les registres d'Icelle, comme aussi que ladite ordonnance à intervenir sera notifiée à la municipalité de Paris.

Fait au cabinet de l'accusateur public ce seize juillet mil sept cent quatre-vingt-treize, l'an second de la république.

Signé : FOUQUIER-TINVILLE.

Le Tribunal faisant droit sur le réquisitoire de l'accusateur public, lui donne acte de l'accusation par lui portée contre *Marie-Anne-Charlotte Corday ;*

En conséquence ordonne qu'à la diligence du requérant, et par un huissier du tribunal porteur de la présente ordonnance, ladite Corday sera prise au Corps, arrêtée et transférée sous bonne et sûre garde de la maison d'arrêt dite L'abbaye où elle est actuellement détenue en celle de Justice de la Conciergerie du Palais à Paris, où elle sera écrouée sur les registres d'Icelle, comme aussi que la présente ordonnance sera notifiée à la municipalité de Paris.

Fait et jugé au Tribunal le seize juillet Mil sept cent quatre-vingt-treize, l'An second de la République, par les citoyens Jacques-Bernard-Marie Montané, Président ; Étienne Foucault et Antoine Roussillon, Juges du Tribunal, qui ont signé : Montané, Foucault, Roussillon.

ACTES DE PROCÉDURE.

N° 2.

NOTIFICATIONS DU MANDAT D'ARRÊT.

L'AN 1793, 2e de la République, le 16 juillet..... Notification du mandat d'Arrêt décerné par l'Accusateur Public etc..., contre la nommée Marie-Anne-Charlotte Corday, prévenue d'Assassinat de la personne de Marat.

Cette notification est faite à la personne du Procureur-Syndic de la Commune, en son parquet, parlant à un commis — par Tavernier, huissier-audiencier au Tribunal Criminel Extraordinaire et Révolutionnaire.

N° 3.

16 juillet. — Notification du même mandat au Concierge de la maison d'Arrêt de l'Abbaye à l'effet d'extraire la prévenue de ladite maison de l'Abbaye et de la transférer à la Conciergerie — par Tavernier, huissier, etc...

N° 4.

16 juillet. — Même notification par le même huissier au citoyen Richard, Concierge de la maison de la Conciergerie du Palais, etc...

N° 5.

EXTRACTION DE C. DE CORDAY DE L'ABBAYE.

L'AN mil sept cent quatre-vingt-treize le seize juillet deuxième de la République,

A la requête du citoyen Accusateur Public près le Tribunal Criminel Extraordinaire et Révolutionnaire, établi à Paris par la Loi du 16 Mars 1793 — sans recours au Tribunal de Cassation, lequel fait élection de domicile en son Parquet, sis audit Tribunal au Palais de Justice où siégeaient ci-devant le Tribunal de Cassation;

Nous, Huissier Audiencier audit Tribunal, demeurant à Paris soussigné,

Somme transporté pour l'exécution de l'Ordonnance du Président dudit Tribunal Révolutionnaire, en date de ce jour, en la Maison de Justice de l'Abbaye où étant et parlant au citoyen Lavaquerie, Concierge d'icelle, l'avons requis de nous représenter la nommée Marianne-Charlotte Corday à l'effet de l'extraire de ladite maison pour la conduire en celle de la Conciergerie du Palais, lequel nous l'a représentée et de faites nous nous en sommes chargés pour la conduire en ladite Maison accompagné de la Force Armée et après interrogatoire par elle subi devant le dit président, l'avons réintégré en la ditte Maison de l'Abbaye et de tout ce que dessus avons faites et rédigé le Présent Procès-Verbal pour servir et valloir ce que raison lesdits jour et an que dessus.

AUVRAY.

Enregistré à Paris le 18 juillet 1793, 2ᵉ de la République. Gratis. — Signature illisible.

N° 6.

ASSIGNATION AUX TÉMOINS POUR FAIRE LEURS DÉCLARATIONS.

L'AN 1793..... le 16 juillet..... en vertu de l'ordonnance rendue le dit jour, etc.....

Citation donnée aux témoins dont les noms suivent pour Comparaître le même jour, 16 juillet, heure de *midy* pardevant le citoyen Président du Tribunal Extraordinaire et Révolutionnaire, séant au Palais de Justice... ou autre Juge, — par le ministère de Boucher, huissier audiencier près le Tribunal Révolutionnaire,

Citoyennes Marrat, — Jeannette, — Pain, — citoyen Laurent Bas, — citoyenne Grollier, — citoyens Feuillard, — Bruneau, — Lafondé, — Cuisinier, — citoyenne Marrat.

N° 7.

SIGNIFICATION DE L'ACTE D'ACCUSATION ET DE L'ORDONNANCE DE PRISE DE CORPS.

L'AN 1793..... le 16 juillet... Signification à la citoyenne Marie-Anne-Charlotte Corday, détenue en la Maison d'Arrêt de la Conciergerie du Palais, en parlant à sa Personne entre les deux guichets de la dite Maison, comme lieu de Liberté, pour ce mandée, de l'Acte d'Accusation dressé par le citoyen Accusateur Public et du jugement rendu par le Tribunal, en date du 16 juillet présent mois, duement en forme exécutoire, lequel ordonne que la citoyenne Corday sera prise au corps,

transférée, écrouée et recommandée sur le Registre de la Maison de Justice de la Conciergerie du Palais à Paris.

Signé : TAVERNIER.

N° 8.

L'AN 1793..... le 16 juillet..... Notification à la Municipalité de Paris..... du jugement portant décret de prise de corps et ordonnant le transférement de M.-A.-C. Corday à la Conciergerie du Palais — par Auvray, huissier-audiencier.

N° 9.

CONVOCATION DU JURÉ DE JUGEMENT.

L'AN 1793..... le 16 juillet..... Signification de l'ordonnance du Président du Tribunal Extraordinaire et Révolutionnaire, portant qu'ils aient à se rendre le lendemain 17 juillet, huit heures du matin, dans le lieu destiné au Tribunal séant au Palais.

Cet acte est signifié par le ministère d'Auvray, huissier audiencier, aux jurés dont les noms suivent :

1. C. Fallot, rue Saint-Thomas-du-Louvre, 28;
2. C. Ganay, rue Geoffroy-Lasnier;
3. C. Le Roy, rue d'Orléans, hôtel de Nevers;
4. C. Brochet, rue Saint-André-des-Arts, 43;
5. C. Duplain, rue et cour du Commerce;
6. C. Chrétien, rue Neuve-Saint-Marc;
7. C. Godin, rue de la Harpe, 109;

8. C. Thoumin, rue Saint-Thomas-du-Louvre;

9. C. Brichet, passage du Commerce;

10. C. Fualdès (1), rue Saint-Honnoré;

11. C. Sion, rue de Chartre, hôtel Bourdon;

12. C. Guillier, rue des Bons-Enfants, hôtel d'Orléans;

13. C. Lacrampe, Marché d'Aguesseau, faubourg Saint-Honoré;

14. C. Paget, rue des Moineaux, chez Lemoine, traiteur;

15. C. Derbez, rue Saint-Eloy, chez Liédet, traiteur.

N° 10.

NOTIFICATION A L'ACCUSÉE DE LA LISTE PRÉCÉDENTE.

L'AN 1793..... le 16 juillet.....

Nous, huissier audiencier au Tribunal Révolutionnaire, avons signifié et laissé copie à la citoyenne Marianne (*sic*)

---

(1) Fualdès (Antoine-Bernardin), magistrat dont le nom serait resté dans l'oubli sans l'horrible catastrophe qui termina sa vie, était né le 10 juin 1761 au Mur de Barrez, petite ville de Rouergue. Il était avocat au Parlement de Toulouse, au moment où éclata la Révolution; il en adopta les principes et fut élu Procureur Syndic du District du Mur de Barrez, puis membre de l'Administration. Dans la fatale année 1793, il fut désigné comme l'un des Jurés du tribunal révolutionnaire. Mais dans le procès de Custine, ayant voté pour l'acquittement, il fut, à sa sortie, poursuivi par la populace et contraint de quitter Paris. — Après avoir été successivement Juge, puis Accusateur Public, tant au Tribunal de Rhodez que près de la Cour criminelle de l'Aveyron, il périt le 18 mai 1817, victime du crime qui eut une si triste et si grande notoriété. (Suppl. de la Biographie Michaud, art. de M. Weiss.)

Voyez dans le *Droit*, n° du 23 juin 1861, un article intéressant de M. Léon de la Sicotière sur Fualdès et Charlotte Corday.

Charlotte Corday, de présent détenue à la Maison de Justice du dit Tribunal, en parlant à sa personne, entre les deux guichets comme lieu de liberté.

De la Liste des Jurés de Jugement qui doivent donner leur déclaration sur l'acte d'Accusation porté contre lui (*sic*), à ce qu'elle n'en ignore sommant la ditte susnommée — en parlant comme dessus, de déclarer dans ce jour et par écrit, au greffe du dit Tribunal séant au Palais suivant la faculté qui lui est donnée par l'Article II du Titre 1er de la Loi rendue par la Convention nationale le 10 mars dernier, si elle a cause de Récusation contre un ou plusieurs des Jurés dénommés dans la Liste qui lui est dénoncée par ces présentes et au dit cas de les faire notifier par un seul et même acte... pour le Tribunal statuer sur la validité ou l'invalidité des dites causes (1) et pour qu'elle n'en ignore..... lui avons, parlant comme dessus laissé copie tant de la ditte liste des Jurés que du Présent.

Signé : AUVRAY.

Enregistré le, etc.....

N° 11.

ASSIGNATION DES TÉMOINS AUX DÉBATS.

L'AN 1793..... le 16 juillet..... assignation est donnée par le ministère d'Auvray aux 10 témoins déjà entendus dans l'instruction (n° 6 ci-dessus) et en outre :

---

(1) L'article 2 de la Loi du 10 mars 1793 porte :

« Les Accusés qui voudront récuser un ou plusieurs Jurés seront tenus de proposer les causes de récusation par un seul et même acte, et le Tribunal en jugera la validité dans les 24 heures. »

L'Examen des Registres de plumitif du Tribunal Révolutionnaire prouve que Charlotte de Corday ne fit point de récusation.

11. — Au citoyen du Perret, député, détenu à l'Abbaye, à sa personne, entre les deux guichets comme lieu de Liberté, pour ce mandé;

12. — Au citoyen Fauchet, aussi député détenu à l'Abbaye, parlant à sa personne, entre les deux guichets comme lieu de Liberté, pour ce mandé,

A comparaître demain mercredy dix-sept du présent — huit heures du matin à l'audience du Tribunal Extraordinaire et Révolutionnaire, etc.

Signé : AUVRAY.

Enregistré gratis le 17 juillet 1793.

N° 12.

NOTIFICATION A L'ACCUSÉE.

L'AN 1793..... le 16 juillet..... notification par le ministère d'Auvray, Huissier Audiencier près le Tribunal Révolutionnaire, à Marianne-Charlotte Corday de la Liste des témoins — devant comparaître aux débats :

Cne Marat;
Cne Jeannette;
C. Feuillard;
C. Laurent Bas;
Cne Grollier;
Cne Pain;
C. Bureau (pour Bruneau);
C. Lafondé;
C. Cuisinier;
Cne Catherine Hévrard (Marat la jeune;
C. Duperet;
L'Abbé Fauchet;

et pour que du contenu en icelle n'ignore, lui avons laissé copie de la dite Liste ainsi que du Présent.

Signé : AUVRAY.

N° 18.

ASSIGNATION DES TÉMOINS AUX DÉBATS.

(Liste supplémentaire.)

L'AN 1793.... Deuxième de la République française, le 16 juillet, à la requête du citoyen Accusateur Public près le Tribunal Criminel Extraordinaire et Révolutionnaire, etc.....

Et en vertu de la cédule délivrée par le citoyen Président dudit Tribunal, le seize du présent mois.

Nous..... huissier audiencier du Tribunal, demeurant à Paris, soussigné,

Avons donné Assignation aux :

1° Citoyenne Mornan, demeurant à Paris, grande hôtel de Suède, rue du Bacq, faubourg Saint-Germain,

En son domicile parlant à sa Personne;

2° A la citoyenne Fricot, demeurant à Paris, rue des Boucheries-Saint-Honoré,

En son domicile parlant à sa Personne;

3° Au citoyen Berger, demeurant à Paris, rue Saint-André-des-Ars,

En son domicile parlant à sa Personne;

4° Au citoyen Aubert, détenu en la Maison de l'Abbaye, parlant à sa personne entre les deux guichets comme lieu de liberté (1),

A comparaître demain mercredy, huit heures du matin, — à l'audience du Tribunal Criminel Extraordinaire et Révolu-

---

(1) Ces quatre Témoins ne furent pas notifiés à l'Accusée.

tionnaire, etc., pour prêter serment, dire et déposer vérité sur les faits mentionnés en l'ordonnance ci-dessus relatée, etc.....

Signé : DEGUAIGNÉ.

N° 14.

PROCÈS-VERBAL D'EXTRACTION DE FAUCHET.

L'AN 1793..... IIe de la République, sept heures du matin, à la requête du citoyen Accusateur Public près le Tribunal Criminel Extraordinaire et Révolutionnaire, Nous, huissier audiencier au dit Tribunal, nous sommes transporté, accompagné de la Force armée, en la Maison d'Arrêt de l'Abbaye pour, en vertu de l'ordonnance du Président du dit Tribunal, extraire le citoyen Fauchet, détenu en la ditte Maison, témoin assigné à comparaître ce jourd'huy aux débats qui doivent avoir lieu relativement à l'Assassinat commis sur la personne du Citoyen Marat, extraire le sus-nommé et le transférer au Tribunal Révolutionnaire à l'effet de ce que dessus.

Où étant et parlant au citoyen *Delavacrie*, Concierge de la susdite Maison, lui avons notifié la ditte ordonnance et requis de nous remettre le dit Fauchet, prisonnier céans, lequel sans aucune difficulté nous a remis le sus nommé, lequel l'avons accompagné, comme dit est, au Tribunal pour être entendu au désir des Assignations à lui données le jourd'hier où étant arrivé l'avons laissé à la charge et garde de deux gendarmes pour après avoir été entendu être par nous reconduit en la ditte Maison de l'Abbaye pour y rester jusqu'à ce qu'il en ait été

autrement ordonné, de ce que dessus avons fait et rédigé le présent Procès-Verbal pour valoir ce que de raison, dont acte.

TAVERNIER.

Et le dit jour, deux heures et demie de relevée, à l'issue de l'audience, nous, huissier soussigné, à pareille requête que cy-dessus et en vertu de l'Ordonnance du dit Président, avons, assisté de la Force armée, transféré le dit Fauchet en la Maison de l'Abbaye où, étant arrivé en la susdite Maison, l'avons remis au citoyen de la Vacrie, Concierge, qui s'en est chargé pour le représenter quand il en sera requis sous les peines portées par la Loy, et de tout ce que dessus avons fait et rédigé le présent Procès-Verbal pour valoir ce que de raison.

TAVERNIER.

Enregistré gratis, le 10 juillet 1793.

N° 15.

Même procès-verbal pour Du Perret.

N° 16.

ASSIGNATION DES TÉMOINS AUX DÉBATS.

(Seconde liste supplémentaire.)

L'AN 1793..... le 17 juillet avant midy (1), à la requête

---

(1) Les noms de ces témoins, cités le matin même de l'audience, ne furent pas notifiés à l'Accusée.

du citoyen Accusateur Public près le Tribunal Extraordinaire Révolutionnaire,

En vertu de la cédule délivrée par le citoyen Président du dit Tribunal le jour d'hier, duement en forme,

Nous, huissier audiencier, avons donné assignation :

1° A la citoyenne Adrienne-Catherine Le Bourgeois, demeurant à Paris, rue Basse-des-Ursins, 1,

En son domicile parlant à sa Personne;

2° Au citoyen Aubert, courrier, demeurant à Paris, rue du Petit-Lyon-Saint-Sauveur, 25,

Parlant à sa Personne;

3° A la citoyenne Daubanton, demeurant à Paris, rue des Mathurins, section de Beaurepaire, 44,

Parlant à sa Personne;

4° Au citoyen Merger, demeurant à Paris, rue Saint-André des Arts,

En son domicile parlant à sa Personne;

5° Au citoyen Joseph Hénocq, employé à la Mairie, demeurant à Paris, rue Hautefeuille,

A comparoître ce jourd'hy mercredi dix-sept du Présent mois — heure présente — à l'audience du Tribunal Criminel Révolutionnaire.

Signé : Tirraz.

N° 17.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU TRIBUNAL CRIMINEL RÉVOLUTIONNAIRE

Établi à Paris par la loi du 10 Mars 1793, et en vertu, des pouvoirs à lui délégués par la loi du 5 Avril de la même année.

Du 17 juillet 1793, l'an de la république française (*sic*), L'AUDITOIRE OUVERTE (*sic*) AU PUBLIC, LE TRIBUNAL *composé des citoyens :*

Jacques-Bernard-Marie Montané, président; Etienne Foucault, Antoine Roussillon et Jean Ardouin, juges;

ET DE Antoine-Quentin Fouquier-Tinville, ACCUSATEUR PUBLIC;

ET de Robert Volff, commis GREFFIER.

Marie-Anne-Charlotte Corday, âgée de vingt-cinq ans, née de....., demeurant ordinairement à Caen, et à Paris lors de son arrestation à Paris, rue des Vieux-Augustins, hôtel de la Providence, accusée, introduite à la barre, libre et sans fers, et placée de manière qu'elle étoit visiblement apperçue de tous.

Les témoins produits par l'accusateur public étant entrés ainsi que les citoyens :

Chauveau et Grenier, défenseurs, etc., conseils de l'accusée.

Sont entrés les citoyens Jourdeuil, Fallot, Ganney, Le Roy, Brochet, Chrétien, Godin, Thoumin, Brichet, Sion, Fualdès, et Duplain, Jurés de Jugement.

Le Président, en présence de tout l'auditoire, composé

comme dessus a fait prêter aux dits jurés, à chacun individuellement, le serment suivant :

« Citoyen, vous jurez et promettez d'examiner avec l'at-
« tention la plus scrupuleuse les charges portées contre
« Marie-Anne-Charlotte Corday, accusée; de ne communi-
« quer avec personne jusqu'après votre délibération; de
« n'écouter ni la haine, ni la méchanceté, ni la crainte ou
« l'affection; de vous décider d'après les charges et moyens
« de défenses et suivant votre conscience et votre intime
« conviction, avec l'impartialité et la fermeté qui conviennent
« à un homme libre. »

Les dits Jurés se sont placés sur leurs siéges dans l'intérieur de l'auditoire, en face de l'accusée.

Le Président, ayant dit à l'accusé qu'il (*sic*) pouvoit s'asseoir, lui a demandé ses nom, âge, profession et demeure.

A quoi il a répondu se nommer *comme ci-dessus*.

Le Président a averti l'accusé d'être attentif à ce qu'il alloit entendre, et il a ordonné au greffier de lire l'acte d'accusation. Le greffier a fait ladite lecture à haute et intelligible voix; le président a dit à l'accusé : Voilà de quoi vous êtes accusé, vous allez entendre les charges qui vont être produites contre vous.

Les témoins présentés par l'Accusateur Public, et assignés à sa requête par acte de....., huissier du tribunal, en date *du jour d'hier*, s'étant retirés, le président les a fait appeler l'un après l'autre pour faire leur déposition, et dans l'ordre suivant, et avant de faire leur déposition, il leur a fait prêter le serment suivant, à chacun individuellement :

« Vous jurez et promettez de parler sans haine et sans
« crainte, et de dire la vérité, toute la vérité, et rien que la
« vérité. »

Ensuite, il a demandé aux témoins qui ont été présentés,

leurs noms, demeures, professions, s'ils sont parents, amis, alliés, serviteurs ou domestiques d'aucune des parties; si c'est de l'accusé présent devant lui, qu'il leur a fait examiner, qu'ils entendent parler, et s'ils le connaissoient avant le fait qui a donné lieu à l'accusation.

A quoi les dits témoins ont répondu comme dit est ci-dessous.

1. — Est comparu comme premier témoin de l'Accusateur Public la citoyenne SIMONNE EVRARD, âgée de vingt-sept ans, demeurant à Paris, rue des Cordeliers, numéro trente.

Laquelle a déclaré ne connaître l'accusée que du jour de l'assassinat de Marat, n'être sa parente, son alliée, servante, ni domestique, non plus que de l'Accusateur Public, après quoi elle a fait sa déclaration.

2. — MICHEL AUBERT, courrier de Marseille, âgé de quarante ans, demeurant à Paris, rue de la Sonnerie, maison du citoyen Bail;

Lequel a déclaré ne connaître l'accusée que du jour de l'assassinat de Marat, n'être son parent, son allié, serviteur, ni domestique, non plus que de l'Accusateur Public, après quoi il a fait sa déclaration.

3. — LAURENT BAS, âgé de vingt-neuf ans, commissionnaire, demeurant à Paris, rue de la Sonnerie;

Lequel a déclaré ne connaître l'accusée que depuis le jour de l'assassinat de Marat, et déclare n'être son parent, son allié, serviteur, ni domestique, non plus que de l'Accusateur Public, après quoi il a fait sa déclaration.

4. — JEANNETTE MARÉCHAL, âgée de trente-deux ans, cuisinière chez la citoyenne Evrard, chez laquelle elle demeure, rue des Cordeliers, numéro trente;

Laquelle a déclarée ne connaître l'accusée que du jour de l'assassinat de Marat, n'être sa parente, son alliée, servante

ou domestique, non plus que de l'Accusateur Public, après quoi elle a fait sa déclaration.

5. — Marie-Barbe Oblin, femme de Dominique Pain, âgée de trente-deux ans, portière, demeurant à Paris, rue des Cordeliers, numéro trente;

Laquelle a déclarée ne connaître l'accusée que du jour de l'assassinat de Marat, n'être sa parente, alliée, servante ou domestique, amie, non plus que de l'Accusateur Public, après quoi elle a fait sa déclaration.

6. — Catherine Evrard, âgée de vingt et un ans, demeurant à Paris, rue des Cordeliers, numéro trente, chez sa sœur;

Laquelle a déclarée ne connaître l'accusée que du jour de l'assassinat de Marat, n'être sa parente, alliée, amie, servante, ni domestique, pas plus que de l'Accusateur Public, après quoi elle a fait sa déclaration.

7. — Joseph Hénoque, âgé de vingt-sept ans, cocher de l'Administration de Police, et garçon de bureau, demeurant à Paris, rue aux Fers, numéro deux;

Lequel a déclaré ne connaître l'accusée que depuis vendredi dernier, n'être son parent, allié, ami, serviteur, ni domestique, pas plus que de l'Accusateur Public, après quoi il a fait sa déclaration.

8. — Marie-Louise Groslier, âgée de vingt-six ans, tenant l'Hôtel de la Providence, rue des Vieux-Augustins, où elle demeure;

Laquelle déclare qu'elle connaît l'accusée depuis il y a eu mardi dernier huit jours, qu'elle est arrivée chez elle, qu'elle n'est point sa parente, alliée, amie, servante ni domestique, non plus que de l'Accusateur Public, après quoi elle a faite sa déclaration.

9. — Louis Brunot, âgé de trente ans, tailleur et portier dudit Hôtel de la Providence, rue des Vieux-Augustins;

Lequel déclare ne connaître l'accusée que du même jour, il y a mardi huit jours, où elle est arrivée audit hôtel; qu'il n'est pas parent, allié, ami, serviteur ni domestique, non plus que de l'Accusateur Public, après quoi il a fait sa déclaration.

10. — Pierre-François Feuillard, âgé de trente-cinq ans, garçon d'hôtel, rue des Vieux-Augustins, hôtel de la Providence;

Lequel a déclaré aussi ne connaître l'accusée que depuis il y a eu mardi dernier huit jours, où elle est arrivée à l'hôtel, n'être son parent, allié, ami, serviteur ni domestique, non plus que de l'Accusateur Public, après quoi il a fait sa déclaration.

11.—Jeanne-Marie Ravier, femme Daubenton, marchande de vins, âgé de cinquante-sept ans, demeurant à Paris, rue des Mathurins, n° 54;

Laquelle déclare ne connaître l'accusée, n'être sa parente, alliée, amie, servante ni domestique, non plus que de l'Accusateur public, après quoi elle a fait sa déclaration.

12. — Martin Cuisinier, âgé de quarante-neuf ans, limonadier, demeurant à Paris, place du pont Saint-Michel, au coin de la rue Saint-André-des-Arts;

Lequel a déclaré ne connaître l'accusée, n'être son parent, allié, ami, serviteur ni domestique, non plus que de l'Accusateur Public, après quoi a fait sa déclaration.

13. — Antoine-Clere-Michon Lafondée, âgé de vingt-neuf ans, chirurgien, demeurant à Paris, rue des Cordeliers, numéro trente;

Lequel a déclaré ne connaître l'accusée que du jour de l'assassinat de Marat, et qu'il n'est son parent, allié, ami, serviteur ni domestique, non plus que de l'accusateur public, après quoi il a fait sa déclaration.

14. — Adrienne-Catherine Le Bourgeois, âgée de cinquante ans, demeurant à Paris, rue Basse-des-Ursins;

Laquelle a déclarée ne connaître l'accusée que depuis jeudi dernier, qu'elle n'est parente, alliée, amie, servante ni domestique, non plus que de l'Accusateur Public, après quoi elle a fait sa déclaration.

15. — Marie-Louise Dumas, femme *Fricot*, âgée de vingt-cinq ans et demi, ouvrière en linge, demeurant à Paris, rue des Boucheries-Saint-Honoré;

Laquelle a déclarée ne connaître l'accusée, n'être sa parente, alliée, amie, servante ni domestique, non plus que de l'Accusateur Public, après quoi elle a fait sa déclaration.

16. — Joseph Berger, âgé de quarante-neuf ans, limonadier, demeurant à Paris, rue Saint-André-des-Arts, numéro cent deux;

Lequel a déclaré ne connaître l'accusée que du jour de l'assassinat de Marat, n'être son parent, allié, ami, serviteur ni domestique, non plus que de l'Accusateur Public, après quoi il a fait sa déclaration.

17. — Nicolas-Etienne Merger, âgé de vingt-sept ans, sculpteur, demeurant à Paris, rue Saint-André-des-Arts, n° 12;

Lequel a déclaré ne connaître l'accusée que du jour de l'assassinat de Marat, n'être son parent, allié, ami, serviteur ni domestique, non plus que de l'Accusateur Public, après quoi il a fait sa déclaration.

18. — Claude Fauchet, âgé de quarante-huit ans, Évêque du Calvados, demeurant à Paris, rue de Chabannais, et à présent détenu à l'Abbaye Saint-Germain-des-Prez;

Lequel a déclaré ne pas connaître l'accusée, n'être son parent, allié, ami, serviteur ni domestique, non plus que de l'Accusateur Public, après quoi il a fait sa déclaration.

19. — Claude-Romain Loze de Perret, âgé de quarante-six ans, cultivateur et Député à la Convention, demeurant à

Paris, rue Saint-Thomas-du-Louvre, numéro quarante et un,

Lequel a déclaré ne connaître l'accusée que depuis jeudi dernier, n'être son parent, allié, ami, serviteur, ni domestiqne, non plus que de l'Accusateur Public, après quoi il a fait sa déclaration.

Le Président, à la fin de chaque déposition des témoins susdits, a demandé à l'accusé s'il avoit à y répondre.

L'Accusateur Public, les Juges et Jurés, l'accusée et son conseil, ont fait telles observations et interpellations qu'ils ont jugés convenables.

Tous lesdits témoins, tant à charge qu'à décharge, présentés par l'Accusateur Public et par l'accusé, ayant été entendu et fini leurs dépositions,

A été représenté un couteau de table avec sa gaîne, dont la lame a environ cinq pouces, le manche de bois brun avec virole d'argent, à la dite Corday, qu'elle a reconnu pour être celui dont elle s'est servi pour commettre l'assassinat dudit Marat; plus luy a été représenté un commencement de lettre, contenant six pages, et le commencement d'une septième, par elle écrite et paraphée au désir de son interrogatoire d'hier, qu'elle a reconnue pour être la même que celle qu'elle avait remise audit Accusateur Public aussi le jour d'hier. Ensuite la dite Corday a remis à l'Accusateur Public la suite de la dite lettre d'elle signée, contenant trois pages paraphées du greffier et d'elle signée à chaque page pour paraphe, adressée « au citoyen Barbaroux, député à la Convention nationale, « réfugié à Rouen, rue des Carmes, Hôtel de l'Intendance; » plus une lettre d'une page adressée à son père, datée du 16 du présent mois, les quels commencement de lettres, et la suite, sont restées à l'accusateur public pour servir au procès des complices de la dite Corday, et le couteau est resté au greffe.

L'accusateur public a été entendu, et après lui ledit Chauveau, conseil de l'accusée.

Le président ayant fait un résumé de l'affaire, et l'ayant réduite à ses points les plus simples, et fait remarquer aux jurés tous les faits en preuves propres à fixer son attention, tant pour que contre l'accusé.

Il a rédigé, sur l'avis du Tribunal, la série des questions de fait, sur lesquelles les jurés ont eu à prononcer, et les a remises aux Jurés, arrangées dans l'ordre qu'ils doivent en délibérer, ainsi que l'acte d'accusation et autres pièces et procès-verbaux, excepté les déclarations écrites des témoins. Ce fait, les dits Jurés se sont retirés dans leur chambre, et le président a fait retirer l'accusée.

Le tribunal, composé comme dessus, est resté à l'audience pendant la délibération du Juré.

Les Jurés ayant fait avertir le Président qu'ils étaient prêts à donner leur déclaration, ils sont entrés, et chacun ayant repris sa place, le Président a appellé chacun des Jurés ci-dessus nommés l'un après l'autre par son nom, et sur les questions qui leur avait été faite et remises dans l'ordre qui *est énoncé au jugement.*

La déclaration du dit Juré étant faite, l'accusée a été introduite, et le Président lui a donné connaissance de la déclaration du Juré, après quoi il lui a dit :

Vous allez entendre les conclusions de l'Accusateur Public.

Ce fait, ledit Accusateur Public ayant été entendu dans ses conclusions, le Président a demandé à l'Accusée si elle n'avait rien à dire sur l'application de la Loi.

Après qu'elle a répondu que non,

Le Tribunal a opiné à haute voix, à commencer par le plus jeune des Juges jusqu'au Président, et le Président, ayant recueilli les opinions, a prononcé à ladite accusée, à haute et

intelligible voix, son jugement de condamnation ; le greffier a écrit le jugement et y a inséré le texte de la Loi, lu par le Président.

Et a le Président signé le présent procès-verbal avec le greffier.

Signé : MONTANÉ, WOLFF, commis greffier.

N° 18.

QUESTIONS SOUMISES AU JURY.

PREMIÈREMENT :

Est-il constant que le treize du présent mois de juillet, entre sept et huit heures du soir, Jean-Paul Marat, Député à la Convention nationale a été assassiné chez lui dans un bain, d'un coup de couteau dans le sein duquel coup il est décédé à l'instant?

DEUXIÈMEMENT :

Marie-Anne-Charlotte Corday, ci-devant Dormant (*sic*), âgée de vingt-cinq ans, fille de Jacques-François Corday,

---

(1) La première rédaction, émanée de Fouquier-Tinville, portait :

« L'a-t-elle fait avec préméditation et avec des intentions criminelles et contre-révolutionnaires? »

Le Président du Tribunal, Montané, supprima les mots *avec préméditation*, et la qualification de *contre-révolutionnaire*, et il leur substitua la formule donnée plus haut.

Dénoncé par Fouquier-Tinville, comme coupable de faux, Montané fut arrêté, poursuivi lui-même devant le Tribunal Révolutionnaire et déclaré coupable. — Toutefois, comme ce Jugement n'intervint qu'après le 9 thermidor, le Jury déclara que Montané n'avait point agi dans des intentions contre-révolutionnaires, et il ne fut prononcé aucune peine contre lui.

ci-devant Dormant ex-noble, elle habitante de Caen, département du Calvados, est-elle l'auteur de cet assassinat.

TROISIÈMEMENT :

L'a-t-elle fait avec des intentions criminelles et préméditées?

Signé : J.-B.-M. MONTANÉ, président.

La déclaration du Juré est affirmative sur les trois questions.

Signé : MONTANÉ, président; WOLFF, commis greffier.

N° 19.

JUGEMENT DU TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE.

Vû par le tribunal criminel révolutionnaire établi par la loi du 10 mai 1793, sans recours au tribunal de Cassation, et encore en vertu des pouvoirs délégués au tribunal par la loi du cinq avril de la même année séant au Palais de justice à Paris :

L'acte d'accusation dressé par l'accusateur public dudit tribunal, contre Marie-Anne-Charlotte Corday, ci-devant Dormant, dont la teneur suit (1).....

Vu l'ordonnance de prise de corps rendue par le tribunal contre ladite Corday, le procès-verbal, de la remise de sa personne en la maison de justice de la conciergerie, la déclara-

(1) Voy. ci-dessus, N° 1.

tion du juré de jugement portant qu'il est constant que, 1° le treize juillet du présent mois entre sept et huit heures du soir, Jean-Paul Marat, député à la Convention nationale, a été assassiné chez lui, dans son bain d'un coup de couteau dans le sein, duquel coup il est décédé à l'instant; 2° que Marie-Anne-Charlotte Corday, ci-devant Darmant, âgée de vingt-cinq ans, fille de Jacques-François Corday, ci-devant Darmant, ex-noble, elle habitante de Caen, département du Calvados, est l'auteur de cet assassinat; 3° quelle l'a fait avec des intentions criminelles et préméditées.

Le Tribunal, après avoir entendu l'Accusateur Public sur l'application de la Loi, condamne Marie-Anne-Charlotte Corday, ci-devant Darmant, à la peine de MORT;

Conformément aux articles quatre de la troisième section du titre premier de la deuxième partie du code pénal, et unze de la première section du titre deux de la même partie dudit code, dont il a été fait lecture, lesquels sont ainsi conçus :

L'article quatre de la troisième section du titre premier.

« Toute conspiration ou attentat, pour empêcher la réu-
« nion, ou opérer la dissolution du corps législatif, ou pour
« empêcher par force et violence la liberté de ses délibéra-
« tions, tout attentat contre la liberté individuelle d'un de
« ses membres, seront punis de mort. Tous ceux qui auront
« participés auxdites conspirations ou attentats par les ordres
« qui les auront donné ou exécuté, subiront la peine portée
« au présent article. »

L'article deux de la première section, titre deuxième.

« L'homicide commis avec préméditation sera qualifié d'as-
« sassinat et puni de mort. »

Ordonne que ladite Marie-Anne-Charlotte Corday sera conduite au lieu de l'exécution, revêtue d'une chemise rouge, conformément à l'article quatre du titre premier de la pre-

mière partie du code pénal, dont il a été aussi fait lecture, lequel est ainsi conçu :

« Quiconque aura été condamné à mort pour crime d'as-
« sassinat, d'incendie ou de poison, sera conduit au lieu de
« l'exécution, revêtu d'une chemise rouge. »

Et Ordonne en outre que les biens de ladite Corday sont acquis à la République conformément à l'article deux du titre deux de la Loi du dix mars dernier, dont il a également été fait lecture, laquelle est ainsi conçu :

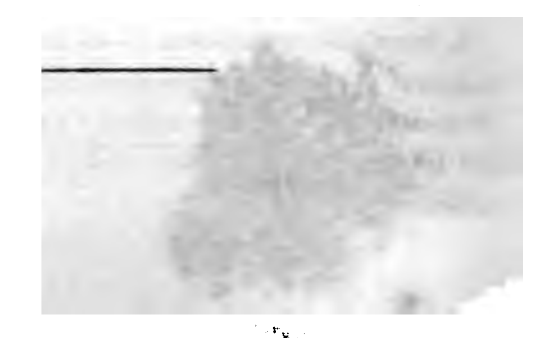
« Les biens de ceux qui seront condamnés à la peine de
« mort seront acquis au profit de la République, et il sera
« pourvu à la subsistance des veuves et des enfants, s'ils
« n'ont pas de biens d'ailleurs. »

Ordonne en outre que le présent jugement sera, à la diligence de l'Accusateur Public, exécuté sur la place de la Révolution de cette ville, imprimé et affiché partout où besoin sera dans toute l'étendue de la république.

Fait et jugé à Paris, en l'audience du Tribunal, par Jacques-Bernard-Marie Montané, président; Étienne Foucault, Antoine Roussillon et Jean Audouin, juges, qui ont signé la présente minute avec le greffier.

Le samedy dix-sept juillet mil sept cent quatre-vingt-treize, deuxième de la république française.

MONTANÉ, FOUCAULT, ROUSSILLON, ARDOÜIN,
WOLFF, commis greffier.



N° 20.

SIGNIFICATION AU CONCIERGE DU JUGEMENT QUI CONDAMNE A MORT.

L'AN mil sept cent quatre-vingt-treize, deuxième de la république française, le *dix-sept juillet, six heures et demie de relevée,*

A la requête du citoyen Accusateur Public près le Tribunal Criminel Extraordinaire et Révolutionnaire établi à Paris par la loi du 10 mars 1793, séant au palais qui fait élection de domicile au Greffe du dit Tribunal.

Nous, Huissiers Audienciers au dit tribunal, demeurant à Paris, soussigné, avons signifié et laissé copie au citoyen Richard, concierge de la Maison de Justice du dit Tribunal, y demeurant, et parlant à sa personne, trouvé en son greffe..... DU JUGEMENT RENDU PAR LE DIT *tribunal ce jourd'huy duement* EN FORME, *le quel condamne la nommée* MARIE-ANNE-CHARLOTTE CORDAY, CIDEVANT DORMANT, *à la peine de mort; à ce que le dit citoyen Concierge n'en ignore, nous lui avons, pour lui servir de décharge, laissé copie du dit jugement et du present.*

TIRRAZ.
MONET.

Enregistré Gratis à Paris, le 20 *juillet* 1793. — *Breuve.*

N° 21.

PROCES-VERBAL D'EXÉCUTION DE MORT.

L'AN mil sept cent quatre-vingt-treize deuxième de la République Française,

Le dix-sept juillet six heures et demie du soir,

A la requête du citoyen Accusateur Public près le Tribunal rciminel extraordinaire et révolutionnaire, établi à Paris par la Loi du 10 mars 1793, sans aucun recours au Tribunal de Cassation, lequel fait élection de domicile au Greffe du dit Tribunal séant au Palais,

Nous, huissiers audienciers au dit Tribunal, demeurant à Paris, soussignés,

Nous sommes transportés en la Maison de Justice du dit Tribunal, pour l'exécution du jugement rendu par le Tribunal

Ce jourd'huy contre la nommée Marie-Anne-Charlotte CORDAY *ci devant* DORMANT,

Qui la condamne à la peine *de mort* pour les causes énoncées au dit jugement et de suite l'avons remis à l'Exécuteur des Jugements criminels et à la gendarmerie, qui l'ont conduite *sur la place de la Révolution de cette ville*, où sur un Echaffaud dressé sur la dite place, la ditte *Marie-Anne-Charlotte* CORDAY

A en notre présence, subi la peine de mort, et de tout ce que dessus avons fait et rédigé le présent Procès-Verbal, pour servir et valoir ce que de raison, dont acte.

MONET. TIRRAZ.

Enregistré gratis à Paris, le 20 juillet 1793. — Breuve.

Lettre de Charlotte de Corday à son Père.

Pardonnés moi mon cher papa d'avoir disposé de mon existance sans votre permission. J'ai vengé bien d'innocentes victimes, j'ai prevenu bien d'autres désastres, Le peuple un jour désabusé se rejouira d'être delivré d'un tyrran. Si j'ai cherché à vous persuadé que je passais en Angleterre cesque j'esperais garder l'incognito ; mais j'en ai reconnu l'impossibilité. J'espere que vous ne serés point tourmenté. En tout cas je crois que vous aurés des defenseurs à Caën, J'ai pris pour defenseur Gustave Doulcet un tel attentat ne permet nulle défense, c'est pour la forme. Adieu mon cher papa je vous prie de m'oublier ou plutôt de vous réjouir de mon sort. La cause en est belle. J'embrasse ma sœur, que j'aime de tout mon cœur ainsi que tous mes parens.

N'oubliés pas ce vers de Corneille

Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud.

C'est demain à huit heures qu'on me juge, ce 16 *juillet.*

CORDAY.

Au dos est écrit :
A M. de Corday d'Armont, rue du Bègle à Argentan.

Lettre du Comité de Sûreté Générale et de Surveillance de la Convention Nationale à l'Accusateur Public près du Tribunal Extraordinaire et Révolutionnaire (1).

Du 22 juillet 1793, l'an second de la République française, une et indivisible.

CITOYEN,

Nous avons reçu l'Interrogatoire et l'Extrait des Pièces du Procès de Charlotte Corday. Le Comité pense qu'il est inutile et qu'il seroit peut être dangereux de donner trop de publicité

---

(1) Pour comprendre cette lettre, il faut savoir que le rédacteur du Bulletin du Tribunal Révolutionnaire avait demandé à Fouquier-Tinville communication des Lettres de Charlotte de Corday pour les insérer dans cette publication. (V. les nos LXXI et LXXIII.) Fouquier-Tinville lui répondit « qu'il pouvait prévenir le Public que celles qui paraissaient étaient de toute fausseté », et il promit d'en délivrer une copie pour la mettre sous les yeux du Peuple dès qu'il aurait extrait du dossier les renseignements sur cette affaire. » Toutefois, avant de communiquer les originaux au rédacteur du Bulletin, Fouquier-Tinville consulta les membres du Comité de Sûreté Générale en leur adressant la lettre suivante :

« Citoyens, je vous fais passer ci-inclus l'interrogatoire subi par la fille Charlotte Corday, et les deux Lettres par elle écrites dans la Maison d'Arrêt, dont l'une est destinée à Barbaroux. Ces Lettres courent les rues d'une manière tellement tronquée qu'il seroit peut-être nécessaire de les faire imprimer telles qu'elles sont. Au surplus, Citoyens, quand vous en aurez pris lecture, si vous jugez qu'il n'y ait pas d'inconvénient à les publier, vous m'obligerez de m'en donner avis. (V. *Histoire des Girondins*, par M. de Lamartine, vol. VI, p. 245. — Furne, 1847, in-8°.)

C'est à cette lettre que le Comité de Sûreté Générale répondit, comme on le voit, par sa Lettre conservée au d[illegible]r.

aux Lettres de cette femme extraordinaire, qui n'a déjà inspiré que trop d'intérêt aux malveillans.

Les Représentans du Peuple composant le Comité de Sureté générale de la Convention Nationale.

(A. B.) Guffroy. Ingrand. Lavicomterie. C. Basire Dumont (de la Sommme).

Au bas est écrit — Le citoyen Fouquier-Tinville.

FIN DES DOSSIERS DU PROCÈS CRIMINEL DE CHARLOTTE DE CORDAY.

EXÉCUTION DE CHARLOTTE DE CORDAY.

Nous empruntons à un ouvrage allemand qui fut écrit en 1793, peu de jours après la mort de Charlotte de Corday, le récit de l'exécution, fait, dit l'auteur, d'après la relation de témoins oculaires. Il peut sembler étrange, au premier abord, de chercher à l'étranger des détails sur un événement appartenant à notre histoire. Mais il faut songer qu'en 1793 il y aurait eu impossibilité de publier en France ce qui au contraire pouvait s'imprimer en Allemagne. Nous montrerons d'ailleurs ultérieurement que le biographe allemand, le premier qu'ait eu Charlotte, était généralement très-bien informé et très-exact.

« Une foule innombrable de peuple attendait dans la Cour du Palais de Justice, où se pressaient des troupes de femmes, disons mieux, de Furies populaires, qui à la vue de la condamnée, éclatèrent en applaudissements sauvages et en ignobles imprécations. La jeune fille resta impassible sous les outrages : l'immortalité rayonnait de ses yeux, sur son visage régnaient la plus noble sérénité, le calme de la vertu, la conscience d'une grande action accomplie, et la compassion pour le peuple même qui la maudissait. Avant de monter dans la charrette, elle remercia celui qui avait été chargé de couper sa longue chevelure ; elle portait sur sa tête un bonnet blanc, sur ses habits la chemise rouge des Assassins.

« Le cortége mit une longue heure à traverser les rues de Paris que remplissait une foule immense de spectateurs. Il ne manquait pas de gens qui cherchaient à porter la populace à des excès contre la condamnée (1). Mais il était facile de voir que la grandeur de son attitude inspirait une sorte de respect pour sa personne. Elle regardait avec une ineffable douceur les flots de la multitude, et lorsque la populace en délire ou des groupes de furies déguisées en femmes, l'accueillaient par des clameurs, un regard de ses beaux yeux suffisait souvent pour leur imposer silence. Le sourire était le seul signe qui revélât au dehors ses impressions.

« En approchant de l'échafaud, elle parut arriver au terme d'un voyage fatigant — elle était seule, — elle monta sans appui les degrés du sanglant appareil, conservant toujours les couleurs d'une jeune fille satisfaite. Seulement lorsque son col fut mis à découvert devant la foule, un fard plus intense vint colorer ses joues virginales. Elle enleva elle-même son bonnet et son fichu (2). Sa noble tête, ses épaules nues, le regard tranquille qu'elle jeta autour d'elle, produisirent la

---

(1) Cette circonstance, qui n'est rapportée dans aucun des écrivains français contemporains, est de la plus entière exactitude. Nous publierons des pièces authentiques qui prouvent que Pache fut informé d'un projet formé pour massacrer Charlotte avant qu'elle parvînt à l'échafaud, et que le maire de Paris dut prendre des mesures afin de prévenir l'exécution de ce dessein. Clause avait donc été très-bien renseigné sur ce point comme sur presque tous les autres.

(2) Les condamnés à mort avaient les mains liées. Ce détail n'est donc pas exact. Dans *L'année des Dames nationales* Restif de la Bretonne a publié, à propos de Charlotte de Corday, un article accompagné d'une gravure qui représente Charlotte sur l'échafaud. Si l'article est détestable, le dessin est fait avec soin : il montre Charlotte les mains attachées derrière le dos; c'est aussi dans cette attitude qu'elle est représentée dans une gravure aux trois couleurs, qui se voit au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Impériale.

plus profonde impression. Déjà à demi transfigurée, elle semblait un ange de lumière. Elle salua avec un air affable le peuple qui environnait l'échafaud, et elle voulait adresser la parole au public. On l'en empêcha : elle s'approcha alors de la machine de mort et de son propre mouvement plaça sa tête à l'endroit voulu. La planche sembla s'abaisser plus lentement que de coutume. Un silence solennel régnait. Le fer fatal tomba et trancha la plus belle des têtes.....

« Le valet du bourreau montra ce chef sanglant au peuple. On lisait encore distinctement sur les traits du visage les traces du sourire. Mais le misérable fut assez vil pour frapper cette tête de la main. Un murmure général confirma cet adage : « La loi punit et ne se venge pas. » Samson lui-même fut indigné, et le tribunal de police infligea à l'infâme Legros, la peine due à sa basse action.

« Quelques cris fort rares : Vive la Nation ! Vive la République ! se firent entendre.

« Une pareille élévation était nouvelle ! On se retira emportant le souvenir de tant de courage et de beauté. Les partisans les plus zélés de la Montagne reconnaissent à cette femme extraordinaire une fermeté, une constance, et une présence d'esprit dont peu d'hommes seraient capables.

« Ainsi finit Marie Corday, la sublime fille de Caen ; l'immortalité, l'admiration des siècles lui sont assurées ; et le peuple bon, mais abusé, qui la maudit aujourd'hui, pourrait bien un jour porter des fleurs sur sa tombe ! »

Korday. — Ein Versuch, von Klause. 26 October 1793. (S. 189. — 192.) Altona.

Nous terminerons en reproduisant ici les dernières lignes que Charlotte de Corday écrivit, et qu'elle avait commencées lorsque le bourreau se présenta dans la prison pour la conduire au supplice. Elle demanda la permission de finir cette lettre et de la cacheter.

« Le citoyen Doulcet de Pontécoulant est un lache davoir refusé de me défendre, lorsque la chôse était si facile, celui qui la fait sen est acquité avec toute la dignité possible je lui en conserve ma reconnaissance jusqu'au dernier moment.

« Marie de CORDAY. »

M. Louis Dubois dit très-bien (*Essai historique sur C. de Corday*, p. 129) : Une méprise rendit l'héroïne injuste, ainsi que le prouvent en l'excusant elle et M. de Pontécoulant, les lettres suivantes :

Lettre de Gustave Doulcet de Pontécoulant au Président du Tribunal Révolutionnaire du samedi 20 juillet.

« CITOYEN PRÉSIDENT,

« Veuillez m'apprendre si la lettre ci-jointe, que je reçois seulement aujourd'hui samedi et décachetée, est de Marie Corday, et s'il est vrai qu'elle m'ait demandé pour défenseur. Je n'en avais jusqu'à ce moment aucune connaissance.

« Gustave DOULCET. »

Réponse de Montané à M. de Pontécoulant.
Tribunal criminel établi à Paris, au Palais, par la loi du 10 mars 1793, l'an IIe de la République.

PRÉSIDENT DU TRIBUNAL.

« CITOYEN REPRÉSENTANT,

« La lettre que vous m'avez envoyé est véritablement de Marie Corday, elle vous avait demandé pour son défenseur, l'accusateur public vous avait écrit. Le gendarme n'ayant su vous trouver, rapporta la lettre, l'accusateur public vient de me la remettre, je vous l'envoie, voilà l'exacte vérité.

« Salut et fraternité,

« MONTANÉ.
« Président du Tribunal révol.

« Paris, 21 juillet 1793, 2e de la République. »

M. Doulcet de Pontécoulant, ne se borna pas à écrire au président du Tribunal révolutionnaire, il s'adressa à tous les journaux qui avaient publié son prétendu refus de défendre Mlle de Corday, et il leur envoya la réclamation suivante, en forme de circulaire :

« CITOYEN,

« Je lis dans votre journal du....... que j'ai *refusé* d'être le défenseur officieux de Marie Corday.

« Je vous prie de vouloir bien insérer dans un de vos prochains numéros les lettres ci-jointes, qui constatent que c'est *quatre jours après* son exécution que le Tribunal révolutionnaire m'a donné avis du choix qu'avait fait Marie Corday.

« Gustave DOULCET. »

M. de Pontécoulant fit plus : il réclama du président du Tribunal révolutionnaire la remise de la lettre de Mlle de Corday, ainsi que l'atteste la réponse même de Montané.

Tribunal criminel révolutionnaire établi à Paris, au Palais, par la loi du 10 mars 1793, l'an IIe de la République.

PRÉSIDENT DU TRIBUNAL.

« CITOYEN REPRÉSENTANT,

« Je vous renvoye suivant vos désirs, la lettre de Marie-Anne-Charlotte Corday : je croyais vous l'avoir renvoyée avec celle de l'Accusateur public qui ne vous était pas parvenue vu la brièveté du temps et l'ignorance de votre véritable logement.

« Salut et fraternité,

« J.-B.-M. MONTANÉ.

« Paris, ce 22 juillet, 2e de la République. »

OBSERVATION. — Loin d'être un lâche, Doulcet de Pontécoulant avait fait ses preuves de valeur militaire au siége de Lille, etc., et montré le plus grand courage civil à la Convention, notamment lors du procès de Louis XVI. Nous ne parlerons point du duel à dix pas raconté dans les mémoires de M. de Girardin (*Mém. de Brissot*, vol. III, p. 172, à la note), mais de sa conduite dans le duel à mort engagé entre la Gironde et la Montagne. Buzot, dont on connaît le noble et austère esprit, a payé à Doulcet et Pontécoulant l'hommage

le plus honorable dans sa relation des événements des 31 mai et 2 juin.

« Doulcet est inconsolable, dit-il, d'avoir été effacé du registre des proscriptions : aussi manifeste-t-il chaque jour un *courage* qui doit lui mériter l'honneur d'une réinscription. »

(*Mémoires de Buzot,* chez Béchet. — Paris, 1823, in-8°, p. 311.)

Une personne qui a beaucoup connu M. de Pontécoulant nous a affirmé lui avoir entendu dire plusieurs fois : « Si j'avais su que mademoiselle de Corday m'avait chargé de la défendre devant le Tribunal révolutionnaire, j'y serais allé. » Il ajoutait : « J'ai toujours regretté d'avoir ignoré le choix dont j'avais été l'objet, et je le regrette encore aujourd'hui. »

Les écrits de Doulcet et Pontécoulant, ses lettres, ce que l'on sait de son caractère, autorisent à croire que son regret était sincère, et qu'il n'aurait pas décliné le périlleux honneur de défendre mademoiselle de Corday (1).

---

(1) V. Charlotte de Corday et Doulcet de Pontécoulant, par M. Renard, p. 10 à 12. — Mémoires de M. Doulcet de Pontécoulant, p. 217.

TABLE.

PREMIER DOSSIER.

INFORMATION PRÉLIMINAIRE.

INSTRUCTION DEVANT LE TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE.

PIÈCES A CONVICTION.

2e DOSSIER.

PIÈCES D'AUDIENCE.

DU MÊME AUTEUR

CODE PÉNAL

DU ROYAUME

DE BAVIÈRE

TRADUIT DE L'ALLEMAND

AVEC

DES EXPLICATIONS TIRÉES DU COMMENTAIRE OFFICIEL

(Exposé des motifs)

ET UN APPENDICE

Renfermant 1° des Notes historiques; 2° la Traduction d'appréciations critiques du Code de Bavière par MM. [illegible] et Mittermaier; 3° et des Prolégomènes du Traité de Droit pénal de Feuerbach.

---

1 vol. in-8°, 1852. — Chez DURAND, rue des Grès, 5.

[illegible] — Paris, imp. de Ch. [illegible], rue Saint-Honoré, [illegible].

NOTE ET RENSEIGNEMENTS

SUR LE FAC-SIMILE

DE LA

LETTRE DE CHARLOTTE DE CORDAY

A BARBAROUX.

DU MÊME AUTEUR

CODE PÉNAL

DU ROYAUME

DE BAVIÈRE

TRADUIT DE L'ALLEMAND

AVEC

DES EXPLICATIONS TIRÉES DU COMMENTAIRE OFFICIEL

(*Exposé des motifs*)

ET UN APPENDICE

Renfermant 1° des Notes historiques; 2° la Traduction d'appréciations critiques du Code de Bavière par MM. Rosshirt et Mittermaier; 3° et les Prolégomènes du Traité du Droit pénal de Feuerbach.

---

1 vol. in-8°, 1852. — Chez DURAND, rue des Grès, 5.

[illegible] — Paris, imp. de Ch. Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.

NOTE ET RENSEIGNEMENTS

SUR LE FAC-SIMILE

DE LA

LETTRE DE CHARLOTTE DE CORDAY

A BARBAROUX.

NOTE ET RENSEIGNEMENTS

SUR LE FAC-SIMILE

DE LA

LETTRE DE CHARLOTTE DE CORDAY

A BARBAROUX.

Le fac-simile que nous publions ici reproduit la Lettre à Barbaroux telle qu'elle existe aux Archives Impériales, avec ses feuillets d'inégale grandeur, avec les signatures multiples qui couvrent ses marges, et les écritures du greffe qui viennent se mêler aux caractères tracés de la main de Charlotte de Corday.

Nous n'avons pas effacé ces empreintes de la procédure criminelle : elles montrent qu'avant d'être acquises à l'histoire, ces pages ont été considérées comme de simples pièces à conviction, saisies suivant les formes de justice, et jointes au dossier du tribunal révolutionnaire ; mais en conservant ces mentions techniques, il nous a paru indispensable de faire connaître quelle est leur signification, et d'indiquer les ressources qu'elles offrent pour l'intelligence de la Lettre en elle

même, la classification de ses diverses parties et l'appréciation de son caratère moral.

Tel est l'objet de cette note, que, fidèle à notre plan (V. la préface, p. II), nous n'avons pas voulu confondre avec le texte des pièces officielles. Nous l'avons fait précéder d'un exposé, dans lequel nous avons retracé les circonstances qui mirent Charlotte de Corday en rapport avec Barbaroux, l'un des députés réfugiés à Caen, et qui l'amenèrent à lui adresser du fond de sa prison l'expression de ses dernières pensées.

I

Avant de se dévouer pour son pays, Charlotte de Corday s'était fait remarquer à Caen par son dévouement pour les malheureux, pour ses amis, et surtout pour les victimes des événements politiques. On la voyait fréquemment se rendre, accompagnée d'Augustin Leclerc, serviteur de madame de Bretteville, auprès des administrations, et solliciter avec zèle en faveur des proscrits, des prêtres emprisonnés, des religieuses privées de leur pension ou de leur asile (1). Au premier rang parmi ces personnes était madame Alexandrine de Forbin, qu'elle avait connue, dit-on, au couvent de l'abbaye de Sainte-Trinité, à Caen, et qui était devenue plus tard cha-

---

(1) « She seldom gave any opinion on the Revolution, but frequently attended the municipalities to solicit the pensions of the expelled religious or on any other occasion where she could be useful to her friends. » — Lettre écrite de Caen au moment de l'événement et publiée à Londres en anglais. Nous avons recueilli d'autres documents qui prouvent la parfaite exactitude de cette correspondance, que nous reproduirons elle-même dans toute son étendue.

noinesse d'un chapitre de Troyes (1). Madame de Forbin s'étant retirée en Suisse après la suppression des ordres monastiques, le district de Caen la considéra comme émigrée, et suspendit le service de la pension qu'elle avait touchée jusque-là comme ci-devant religieuse.

Déjà des réclamations avaient été essayées, et les papiers de madame de Forbin avaient été transmis au ministre de l'intérieur. Ces démarches, commencées depuis six mois, étaient restées sans résultat.

A cette époque, Barbaroux, proscrit par suite de l'attentat des 31 mai et 2 juin, était venu chercher un refuge à Caen, où s'organisait la résistance des départements de l'Ouest contre l'usurpation de la Montagne. Le député des Bouches-du-Rhône, né à Marseille, pouvait être considéré comme le compatriote des Forbin d'Avignon, l'une des grandes familles de la Provence.

---

(1) V. l'Interrogatoire de Charlotte, p. 41. — Charlotte ne fait pas savoir où elle avait connu Alexandrine de Forbin. Suivant la tradition, les deux jeunes filles auraient été élevées ensemble au couvent de l'Abbaye-aux-Dames, de Caen. Le fonds de cette Abbaye, mis à notre disposition avec une inépuisable complaisance par le savant directeur des Archives du Calvados, M. E. Chatel, n'a pu nous fournir aucune indication sur ce point. Il n'y existe pas de liste de pensionnaires.

Comment madame de Forbin, chanoinesse de Troyes (c'est probablement à raison de ce titre que Charlotte, dans son interrogatoire, l'appelle toujours *Madame*), comment, disons-nous, était-elle obligée de s'adresser au district de Caen? Ne faudrait-il pas supposer que lors de la fermeture des maisons religieuses, Alexandrine de Forbin serait revenue demeurer à Caen auprès de son amie, et qu'elle aurait été portée sur la liste des émigrés du Calvados après son départ pour la Suisse? Mais cette liste, que M. Chatel a bien voulu rechercher pour nous, ne porte pas le nom de madame de Forbin.

Charlotte de Corday songea à mettre cette circonstance à profit; elle dit elle-même que, « voulant faire finir l'affaire de madame de Forbin, elle alla trouver Barbaroux, qu'elle connaissait pour être l'ami de la famille de cette dame, et qu'elle l'invita à s'intéresser en sa faveur près du district de Caen » (Interrogatoire, p. 46). On a prétendu que le motif allégué par Charlotte n'était qu'un prétexte, et que son but était en réalité d'obtenir de Barbaroux un moyen d'entrer à la Convention ou de s'introduire chez Marat. On voit qu'au contraire elle lui demandait d'agir auprès du district de Caen, ce qu'elle n'aurait pas fait si elle avait eu la pensée secrète de se procurer des intelligences à Paris.

Barbaroux examina l'affaire qui lui était soumise, et il trouva la réclamation de madame de Forbin tellement juste, qu'il n'hésita pas, c'est lui-même qui parle, à y prendre le plus vif intérêt. Il pensa sans doute que le voyage fait hors de France par cette dame ne présentait pas les caractères d'un fait d'émigration. Mais il déclara, d'un autre côté, que les papiers avaient été mal à propos envoyés au ministre de l'Intérieur, et qu'il fallait avant tout les faire revenir de Paris. Il écrivit en ce sens à Du Perret, membre de la Convention et député des Bouches-du-Rhône, son collègue à double titre et son ami particulier. Du Perret servait déjà d'intermédiaire entre Barbaroux et madame Roland, alors détenue à l'Abbaye. Il était connu par son caractère ferme et courageux, et c'est ainsi qu'il se trouva mis en rapport avec les deux femmes les plus célèbres de la révolution. Barbaroux priait Du Perret, qui avait échappé à la proscription du 2 juin, de retirer les pièces en question du ministère de l'intérieur et de les lui envoyer à Caen. Cette lettre, dirigée par la voie de Rouen, ne parvint pas à son adresse. Du Perret déclara plus tard qu'il

ne l'avait jamais reçue. (Voir la lettre de Barbaroux à Du-Perret, p. 57, et la réponse de ce dernier à Chabot. Séance de la Convention. *Moniteur*, 1793, nº 197.)

Barbaroux était à Caen depuis le 15 juin (1). Sa première entrevue avec mademoiselle de Corday peut se placer vers le 20 du même mois. Huit ou dix jours après, elle se présenta de nouveau à l'Intendance, où étaient logés les députés réfugiés. Les papiers de madame de Forbin n'étaient pas arrivés à Caen. Charlotte apprit alors à Barbaroux qu'elle s'apprêtait à se rendre en personne à Paris. Elle offrit de se charger des dépêches qu'il pourrait avoir à transmettre aux députés de son parti, et en même temps elle demanda pour elle-même une lettre de recommandation qui lui facilitât l'entrée du ministère.

Ces détails nous ont été transmis par Louvet et Meillan, qui se trouvaient alors à Caen, et par M. Vaultier, qui avait connu Barbaroux au moment de son séjour dans le chef-lieu du Calvados (2).

A l'Intendance, où nous logions tous, dit Louvet, s'était présentée, pour

---

(1) L'acte d'accusation dressé contre madame Roland cite : 1º une lettre datée d'Evreux, le 13 juin 1793, écrite par Barbaroux à Lauze-Du Perret, dans laquelle on lit : « N'oubliez pas l'estimable citoyenne Roland, et tâchez de lui donner quelques consolations dans sa prison ; » 2º une autre lettre datée de Caen, le 15 dudit mois de juin, du même au même, dans laquelle on lit : « Tu auras sans doute rempli ma commission à l'égard de madame Roland, etc... » Barbaroux est donc arrivé à Caen entre le 13 et le 15 juin.

(2) V. les *Souvenirs de l'insurrection normande* dite *du fédéralisme*, en 1793, par M. F. Vaultier, ancien doyen de la faculté des Lettres de Caen, publiés par M. George Mancel. Caen, Legost Clérisse, 1858. — Cet ouvrage renferme sur Charlotte de Corday des détails qui nous paraissent beaucoup plus véridiques que ceux donnés par Louis Dubois. Nous en ferons fréquemment usage dans le cours de notre publication.

parler à Barbaroux, une jeune personne grande et bien faite, de l'air le plus honnête et du maintien le plus décent. Il y avait dans sa figure, à la fois belle et jolie, et dans toute l'habitude de son corps, un mélange de douceur et de fierté qui annonçait bien son âme céleste. Elle vint constamment, accompagnée d'un domestique, et attendit toujours Barbaroux dans un salon par où chacun de nous passait à chaque instant. (*Mémoires de Louvet*, p. 114, édition Baudouin.)

Je me rendis à Caen vers la fin de juin, écrit Meillan, député des Basses-Pyrénées, et j'eus occasion d'y voir Charlotte de Corday, qui, peu de jours ensuite, délivra la France de Marat. J'étais un jour avec Guadet dans la grande salle de la maison que nous occupions : une jeune et belle personne se présente accompagnée d'un vieux domestique; elle demande à parler à Barbaroux; on le fait demander, nous les laissons ensemble. Elle lui demande une lettre de recommandation pour retirer de chez le ministre des papiers appartenant à une de ses amies, ci-devant religieuse; elle a cru devoir s'adresser à lui parce que son amie est, comme lui, du département des Bouches-du-Rhône. Barbaroux observe que la recommandation d'un proscrit est plus nuisible qu'utile, mais il offre d'écrire à son ami Duperret, dont il promet les bons offices. Elle accepte et se retire. (*Mémoires de Meillan*, p. 75, édition Baudouin.)

Meillan n'était arrivé à Caen que dans les derniers jours de juin. Son récit contient donc implicitement une date qui va être confirmée par M. Vaultier.

Un jour, dit-il, l'un des derniers du mois de juin, mademoiselle de Corday se présente à l'Intendance, accompagnée d'un domestique, et demande le député Barbaroux. Elle prétend avoir une affaire qui l'appelle à Paris : elle est chargée d'y réclamer au ministère de l'intérieur des papiers appartenant à son amie, mademoiselle de Forbin; elle désirerait, en conséquence, être recommandée à quelque député actuellement siégeant qui pût lui fournir le moyen d'être admise sans trop de difficulté dans les bureaux.

Elle offre d'autre part à messieurs les députés réfugiés de se charger pour eux de toutes les lettres qu'ils pourraient avoir à expédier à leurs collègues de Paris. Barbaroux, comme on le pense, promet et accepte avec empressement service pour service; seulement il est convenu que mademoiselle de Corday ne partira qu'un peu plus tard, et qu'elle reviendra à la huitaine chercher les dépêches qui seront mises alors à sa disposition. (*Souvenirs du fédéralisme*, p. 109.)

Les écrivains que nous citons croyaient que Charlotte de Corday n'avait eu que deux entretiens avec Barbaroux ; nous savons aujourd'hui par elle-même qu'elle était allée le voir *trois fois* (V. interrogatoire p. 46). Il y a donc eu une première entrevue : c'est celle que nous avons placée vers le 20 juin, et qui coïncide avec la lettre de ~~Du Perret à~~ Barbaroux à Duperret adressée par la voie de Rouen; — la seconde, qui vient d'être racontée par Meillan et Vaultier, est du 28 au 30 juin; — la troisième eut lieu le 7 juillet 1793; la date en est écrite de la main même de Charlotte dans sa lettre à Barbaroux.

Ce jour, qui était un dimanche, une grande revue de la garde nationale de Caen était passée sur le cours, dit de la Reine, par le général Wimpfen, et à la suite, un bataillon de volontaires devait être formé pour rejoindre à Evreux l'armée fédéraliste. Charlotte de Corday assistait à cette revue. La pensée de frapper Marat était conçue depuis le 2 juin, mais le moment de l'exécution n'était pas encore arrêté dans son esprit; elle déclare elle-même « que ce qui la décida tout à fait, ce fut le courage avec lequel les volontaires s'enrôlèrent après la revue du 7 juillet. » Elle vit tous ces braves gens prêts à risquer leur vie pour avoir la tête d'un seul homme qui leur échapperait probablement ; elle se dit que Marat ne méritait pas tant d'honneur, et qu'il suffirait du bras d'une femme pour faire justice de ses crimes. Ce sont ses propres paroles (V. lettre à Barbaroux, p. 1, verso). Il semble qu'elle ait été enflammée en ce moment d'une sorte d'émulation patriotique, et qu'elle ait juré intérieurement de prévenir l'arrivée des volontaires sous les murs de Paris. Ainsi, sous le coup de cette impression, elle arrête l'heure de son départ, jusque-là restée incertaine;—elle se rend directement à l'Intendance, et va réclamer à Barbaroux la lettre qu'il lui avait promise. Là, c'est encore elle-même qui nous l'apprend

dans son interrogatoire, elle parle à un grand nombre de députés, contrairement à ce qu'elle avait fait lors de ses précédentes visites (1): elle s'entretient avec eux de l'ardeur des habitants de Caen à marcher contre les anarchistes de Paris, et elle s'affermit, par l'échange de sentiments communs, dans la résolution qu'elle a prise. On raconte que, dans cet instant, Petion, étant survenu, adressa quelques compliments à la belle aristocrate qui venait voir des républicains. « Citoyen Petion, répondit Charlotte, vous me jugez aujourd'hui sans me connaître; un jour vous saurez qui je suis. » J'ai entendu, dit M. Vaultier, ces paroles répétées mot pour mot, de la bouche de Barbaroux. — (*Souvenirs du fédéralisme*, p. 104.)

C'est probablement à ce propos que Charlotte de Corday fait allusion elle-même dans sa lettre, lorsqu'elle écrit à Barbaroux : « Vous vous souvenez comme j'étais charmée du courage de nos volontaires et je me promettais bien de faire repentir Petion des soupçons qu'il manifesta sur mes sentiments.

— Est-ce que vous seriez fâchée s'ils ne partaient pas? me dit-il. »

Petion supposait, suivant M. Michelet, qu'elle avait là

(1) *D.* Comment et où elle a connu les autres députés dont elle a dit ci-devant le nombre?

R. Qu'étant tous logés à l'Intendance, elle a été trois fois voir Barbaroux et a vu les autres en même temps.

D. Si elle leur a parlé ou à quelques-uns d'entre eux?

R. Qu'elle a parlé à beaucoup d'eux la dernière fois qu'elle a été à l'Intendance.

D. Sur quoi roulaient les conversations?

R. Sur l'ardeur des habitants de Caen à s'enrôler contre les anarchistes de Paris. (*Interrogatoire*, p. 47.)

sans doute quelque amant dont le départ l'attristait. M. Michelet ne connaissait peut-être pas le propos rapporté par M. Vaultier d'après Barbaroux (1). Ce mot, adressé par Petion *à la belle aristocrate*, prouve que les soupçons qu'il manifesta, et qui blessaient Charlotte, étaient purement politiques. Mais nous admettons pleinement les lignes suivantes de l'éloquent historien, qui peignent très-bien Charlotte et Petion. — « Le Girondin, blasé après tant d'événements, ne comprenait pas le sentiment neuf et vierge, la flamme ardente qui possédait ce jeune cœur; il ne savait pas que ses discours et ceux de ses amis, qui dans la bouche d'hommes finis n'étaient que des discours, dans le cœur de mademoiselle de Corday étaient la destinée, la vie, la mort. »

Charlotte de Corday venait donc demander à Barbaroux la lettre qu'il s'était engagé à lui remettre huit jours auparavant. Barbaroux avait oublié sa promesse (2), il s'excusa, et le jour même il écrivit à Du Perret; sa lettre est datée du dimanche 7 juillet (V. 1er dossier, p. 57). Le lendemain, il envoya à Charlotte de Corday un paquet cacheté contenant diverses brochures politiques et la lettre pour Du Perret; à cet envoi était jointe une lettre adressée à Charlotte elle-même, et dans laquelle il lui demandait le *détail* de son voyage (interrogatoire p. 53). Meillan rapporte qu'elle le remercia par écrit et lui promit de l'informer, non du détail, mais du *succès*

---

(1) Cette parole avait bien été publiée par Louis Dubois, mais ce n'est que par les *Souvenirs du fédéralisme* qu'on a su que M. Vaultier la tenait de Barbaroux lui-même, et ce dernier ouvrage est postérieur à l'histoire de la Révolution de M. Michelet.

(2) « Barbaroux oublie sa promesse. Elle revient, il s'excuse et lui envoie la lettre le lendemain; elle l'en remercie par écrit, lui apprend qu'elle va partir, et lui promet de l'informer du succès de son voyage. Quand je n'aurais pas vu sa lettre, je ne m'en rapporterais pas moins au récit de Barbaroux. » (Meillan, p. 76.)

de son voyage, mot à double sens qui paraissait se rapporter à l'affaire de madame de Forbin et qui se référait sans doute au grand projet que méditait Charlotte. Elle ne parle pas dans son interrogatoire de cette réponse écrite qu'elle aurait adressée à Barbaroux; mais le fait n'a rien que de vraisemblable, et celui qui le raconte avait eu sous les yeux la lettre même de Charlotte. (V. p. IX, note 2.)

Cette correspondance était échangée, le lundi 8 juillet. Huit jours après — jour pour jour — Charlotte de Corday adressait à Barbaroux la lettre datée de la prison de l'Abbaye. — C'était l'accomplissement de sa promesse : elle lui apprenait tout à la fois le détail et le succès de son voyage.

La question de savoir si Charlotte de Corday aimait Barbaroux n'a jamais été agitée sérieusement, et, en tout cas, elle est depuis longtemps résolue. Cependant, puisqu'une opinion, si condamnée qu'elle soit, trouve toujours des partisans, et que cette vieille erreur s'est encore reproduite récemment (1), nous saisissons l'occasion qui se présente de la combattre une dernière fois et d'en démontrer la fausseté.

---

(1) Nous ne pouvons rapporter en quels termes. Nous dirons seulement qu'on a invoqué l'autorité de M. de Pontécoulant et de Thibaudeau.

Or, M. de Pontécoulant, en juin et juillet 1793, siégeait à la Convention, il ne pouvait donc rien savoir par lui-même, et ses mémoires, comme ses paroles, prouvent que jamais il n'a tenu le langage qu'on lui prête. (V. *Souvenirs historiques* de Doulcet de Pontécoulant, t. I, p. 198 à 222; et notre ouvrage, p. 104.)

Thibaudeau, à la même époque de juin 1793, était en mission dans la Vienne; en juillet, il était revenu siéger à la Convention. Il lui était donc impossible de connaître ce qui avait pu se passer à Caen entre Charlotte de Corday et Barbaroux, et ce qu'il a dit de Charlotte dément le langage qu'on lui a attribué. « Marat n'eût pas échappé lui-même à l'échafaud si le bras d'une femme courageuse ne l'eût conduit au Panthéon. » (*Mémoires sur la Convention*, t. I, p. 45.)

Il est d'abord de toute évidence que si Barbaroux eût inspiré une passion à mademoiselle de Corday, celle-ci ne se serait pas immolée avec un dévouement qui était un véritable suicide. — Barbaroux était en sûreté à Caen. — Il n'avait aucune raison de redouter Marat. — Il n'avait eu rien de personnel avec lui. — Il a dit hautement après l'événement que s'il avait eu à diriger le coup, ce n'est pas sur Marat qu'il l'aurait fait tomber.

Un prétendu amour pour Barbaroux ne peut avoir poussé le bras de Charlotte de Corday; il l'aurait plutôt retenu s'il avait existé.

Mais les faits que nous venons de retracer détruisent jusqu'à la possibilité d'un sentiment de cette nature.

Les entrevues de Charlotte de Corday avec Barbaroux sont comptées. — Elles ont eu lieu devant témoins, sous l'œil d'un homme de confiance de madame de Bretteville, sous la surveillance du public, qui affluait dans le salon de réception de l'Intendance.

Ces entrevues avaient un objet déterminé, connu, expliqué : l'affaire de madame de Forbin.

Elles ont été racontées d'une manière uniforme par trois témoins oculaires,

Louvet,

Meillan,

Vaultier.

Ces témoignages sont confirmés par l'interrogatoire que nous publions et par les autres pièces du procès (lettre de Barbaroux à Duperret, déclaration de Duperret lui-même, etc.). Que faut-il de plus? Ferons-nous remarquer que Barbaroux songeait si peu à mademoiselle de Corday qu'il avait oublié de préparer la lettre qu'il lui avait promise? Ajouterons-nous que, suivant M. Vaultier, il était alors assez vivement préoc-

cupé d'une autre personne? (*Souvenirs du fédéralisme*, p. 102.) En l'absence des mémoires de Barbaroux, qui malheureusement sont perdus en cette partie, nous rapporterons ces lignes de M. Vaultier, qui nous semblent décisives :

« A mon retour à Caen, je ne revis Barbaroux que deux ou trois fois; il était triste et découragé. On parla de Charlotte de Corday, de son action, alors si récente, et de sa lettre, qui venait de paraître dans les journaux. « Je ne la connaissais « que par-là, disait Barbaroux, on ne me l'a pas laissé par« venir. » Il exprimait une admiration sans bornes pour le caractère de cette femme, et le regret de ne pas l'avoir autrement connue. Il raconta comment elle était venue deux fois lui offrir ses services et lui demander des recommandations pour Paris; quelle réponse piquante elle avait faite à une plaisanterie de Petion, qui la qualifiait du nom de jolie aristocrate, etc., etc.

« Ils disent, ajouta-t-il en finissant, que c'est nous qui l'a« vons chargée du fait. — Comme si de pareilles actions « s'entreprenaient par complaisance! En tout cas, si elle « eût pris notre avis, ce n'est pas Marat qu'elle aurait « frappé! »

Le roman tombe en présence de ces détails si positifs rapportés par un témoin digne de foi. Barbaroux, s'expliquant sur ses rapports avec mademoiselle de Corday, regrettait de l'avoir trop peu connue. Quoi de plus exclusif de l'hypothèse d'une liaison que l'expression d'un tel regret?

Après cette digression, et l'origine de la lettre à Barbaroux étant expliquée, il nous reste à en examiner la composition intérieure.

II

La lettre à Barbaroux a toujours été présentée comme ne formant qu'un écrit unique, conçu d'un seul jet, et composé au même instant, et nous avons dû nous-mêmes par abréviation donner un nom collectif aux parties dont elle se compose; mais elle présente en réalité deux lettres distinctes, dont l'une est datée en toutes lettres des prisons de l'Abbaye, et implicitement du lundi 15 juillet 1793, tandis que l'autre est adressée de la Conciergerie, à la date du 16 juillet, huit heures du soir.

Ces deux lettres ne diffèrent pas seulement par le moment et le lieu où elles sont écrites et par la dimension matérielle de leur format; elles se distinguent surtout par une nuance très-saisissable dans le sentiment qui les a inspirées. Pour se rendre compte de cette différence, il faut déterminer exactement les diverses situations de l'accusée par les phases correspondantes de la procédure, et dater en quelque sorte heure par heure chacun des feuillets écrits soit dans la *maison d'arrêt* de l'Abbaye, soit dans la *maison de justice* de la Conciergerie.

On demandera peut-être quelle est pour l'histoire l'utilité de ces minutieuses distinctions? Nous répondrons en citant textuellement les historiens les plus considérables de la Révolution, qui tous ont parlé avec détail de la lettre à Barbaroux. Il sera facile de reconnaître que l'absence de dates

précises les a jetés dans des embarras d'autant plus regrettables, que les pages consacrées par eux à l'épisode de Charlotte de Corday sont plus belles et plus dignes d'admiration. C'est justement parce que les hommes supérieurs qui écrivent l'histoire générale ne peuvent descendre à ces infiniment petits, qu'il appartient aux collecteurs et aux éditeurs de documents historiques de préparer les matériaux que d'autres mains plus habiles mettront en œuvre. Telle est la tâche que nous nous sommes imposée, espérant que notre travail permettra aux historiens antérieurs de rectifier les légères imperfections que nous allons signaler, et évitera de nouvelles erreurs aux historiens futurs.

M. Thiers — *Révolution française*, Convention nationale, ch. IV, p. 273, édition Furne de 1843 :

« Charlotte de Corday est condamnée à la peine de mort.
« Son beau visage n'en paraît pas ému ; elle rentre dans sa
« prison avec le sourire sur les lèvres, elle écrit à son père...
« Elle écrit à Barbaroux, auquel elle raconte son voyage et
« son action, dans une lettre charmante, pleine de grâce,
« d'esprit et d'élévation ; elle lui dit... » (Suit une analyse de la lettre.)

M. Thiers suppose que les lettres à Barbaroux et à M. d'Armont furent écrites après la condamnation et avant l'exécution. N'est-ce pas oublier les paroles que renferment ces deux lettres : C'est demain à huit heures que l'on me juge. Charlotte ne pouvait écrire « c'est demain que l'on me juge, » alors qu'elle était déjà condamnée. L'anachronisme est évident. Non, après le jugement, Charlotte ne songe pas à faire briller son esprit et à raconter avec grâce des anecdotes de voyage; elle est grave, recueillie. Si elle parle dans sa prison, c'est pour s'applaudir d'avoir délivré la France ; si elle sourit encore sur la charrette, c'est le sourire

du dédain pour ceux qui l'injurient, de la pitié pour ceux qui ne peuvent la comprendre. (V. la notice sur le tableau d'Hauer, p. VI, et le récit de l'exécution, p. 98.)

M. de Lamartine — *Histoire des Girondins*, t. VI, § XXIX et XXX :

« Le président du tribunal révolutionnaire, Montané, vint « le lendemain interroger l'accusée à l'Abbaye. » (Cet interrogatoire n'eut lieu ni à l'Abbaye ni à la Conciergerie, mais bien au Palais-de-Justice, dans une salle d'auditoire. V. 1er dossier, p. 39.) M. de Lamartine rapporte ensuite que Montané tenta de généreux efforts pour sauver l'accusée, mais en vain; elle trompa obstinément sa miséricordieuse intention, et revendiqua son acte comme sa gloire. Alors, « on la transporta à la Conciergerie. Madame Richard, femme « du concierge de cette prison, l'y reçut avec la compassion « qu'inspirait ce rapprochement de la jeunesse et de l'é- « chafaud. »

« Grâce à cette indulgence de ses geôliers, Charlotte ob- « tint de l'encre, du papier, de la solitude. Elle en profita « pour écrire à Barbaroux une lettre tronquée : cette lettre « racontait toutes les circonstances de son séjour à Paris, « dans un style où le patriotisme, la mort et l'enjouement « se mêlaient comme l'amertume et la douceur dans la der- « nière coupe d'un banquet d'adieu. »

Ici la lettre est citée textuellement, puis M. de Lamartine ajoute : « Cette lettre fut interrompue par la translation de la captive à la Conciergerie...; elle la continua dans sa nouvelle prison. » Ainsi, Charlotte de Corday n'est plus à l'Abbaye; elle commence sa lettre grâce à l'indulgence de ses nouveaux geôliers, et tout spécialement à la bonté de madame Richard, qui lui fournit du papier et des plumes, comme elle

offrira plus tard des fleurs à la Reine dans son cachot. Nous sommes donc bien en pleine Conciergerie : mais voici que la lettre est interrompue par la translation de l'accusée... Où? à la Conciergerie, dans laquelle elle se trouve déjà! La prison même dans laquelle elle est devient pour elle une *nouvelle prison*, on ne sait comment; la lettre qu'elle a écrite, sans changer de place, est *tronquée* on ne sait pourquoi! Ce ne serait là qu'une inadvertance sans portée, si la confusion des lieux ne conduisait directement à la confusion des idées, et à cet amalgame poétique mais imaginaire de la mort et de l'enjouement qui se mêlent dans la coupe du dernier adieu.

M. Michelet — *Histoire de la Révolution française*, t. VI, ch. IV, p. 166 :

« Transférée le 14 au matin à la Conciergerie, elle écrivit « *le soir* une *longue lettre* à Barbaroux, lettre évidemment « calculée pour montrer par un enjouement (qui attriste et fait « mal) une parfaite tranquillité d'âme. »

Nous avons vu M. de Lamartine embarrassé pour placer l'interruption qui sépare les deux lettres. M. Michelet supprime cette interruption. Suivant lui, Charlotte de Corday n'aurait écrit qu'une seule et longue lettre, le soir du 16 juillet, à la Conciergerie.

Mais alors que devient l'épigraphe de cette lettre : « Aux prisons de l'Abbaye? » et ces mots : « De la ci-devant chambre de *Brissot?* » lequel était lui-même détenu en ce moment à l'Abbaye — et enfin ce début de la seconde lettre : « Ici on m'a transférée à la Conciergerie... je continue...? »

La lettre avait donc été commencée à l'Abbaye; elle a été écrite en deux fois, en deux prisons différentes.

Cette rectification, nous le montrerons bientôt, détruit

l'hypothèse d'affectation et de calcul que l'éminent historien présente avec bienveillance, mais qui devient un blâme sous la plume d'un autre écrivain (1).

M. Louis Blanc — *Histoire de la Révolution*, t. IX, ch. III, p. 93 : « Rien de plus mêlé que le style de ce document. « On y trouve certainement de la force, des élans de sensi- « bilité, de l'élévation, une âme maîtresse d'elle-même, « mais à côté de cela, une affectation manifeste d'enjouement, « un ton de plaisanterie qui ressemble trop à un calcul, une « préoccupation de gloire toute païenne... » (P. 94.)

Suivent des extraits pris au hasard et des phrases citées sans suite.

Rien, en effet, n'est plus mêlé que le style de ce document quand on en mélange les diverses parties; mais qu'on replace chacune d'elles à sa date, dans sa situation, à son point de vue véritable, et on arrivera à une appréciation directement contraire. C'est ce que nous allons essayer de démontrer en mettant l'analyse des deux lettres en regard de la procédure.

La première lettre est composée de deux feuillets format petit in-quarto : six de ces feuillets sont entièrement remplis,

---

(1) M. de Barante, *Histoire de la Convention*, t. III, l. V, p. 198, présente les faits de la même manière, mais il ajoute : que la lettre adressée à Barbaroux était *datée de la chambre de Brissot*, ce qui revient à dire que Charlotte aurait écrit de la Conciergerie une lettre datée de l'Abbaye. — « Brissot ne fut transféré à la Conciergerie que le 6 octobre, pour être jugé le 24 avec les Girondins. Il était à l'Abbaye depuis le 26 juin, lorsque Charlotte de Corday y fut incarcérée, et elle lui succéda dans cette chambre, qui était la prison des nouveaux arrivants, comme Brissot avait lui-même succédé à madame Roland. » (*Mémoires de madame Roland*, vol. II, p. 95.)

et le septième est inachevé. On lit ces mots en tête de la lettre : AUX PRISONS DE l'ABBAYE, DANS LA CI-DEVANT CHAMBRE DE BRISSOT, LE SECOND JOUR DE LA PRÉPARATION DE LA PAIX.

Ces dernières expressions sont tout à la fois une date et un symbole choisi par Charlotte de Corday pour désigner indirectement la mort de Marat, et montrer qu'elle n'avait frappé dans l'Ami du Peuple que l'ennemi de la Paix publique. L'intention de présenter la mort de Marat comme la préparation de la Paix, se retrouve traduite et développée plus bas, dans les lignes qui suivent le récit de l'événement : « Puisse la Paix s'établir aussi promptement que je la désire ! Voilà un grand préliminaire ! sans cela nous ne l'aurions jamais eue... » Et ailleurs : « Il faut du moins fonder la Paix, le gouvernement viendra quand il pourra. » (*Lettre à Barbaroux*, p. 5, verso.)

Ce sont les mots inscrits en tête de l'Adresse aux Français « amis des Lois et de la Paix ; » et c'est encore par un appel aux *vrays amis* de la Paix que se termine la dernière lettre de Charlotte. Sa préoccupation constante est de faire apparaître l'acte sanglant qu'elle s'est imposé sous l'aspect de la Paix rendue à la patrie, de la Pacification de la France ! C'est là pour elle une devise, presque un mot d'ordre (1).

(1) Tel était celui de l'Assemblée de Résistance, nettement indiqué dans ses proclamations. « La force départementale qui s'achemine vers Paris ne va pas chercher des ennemis pour les combattre ; elle va fraterniser avec les Parisiens, elle va raffermir la statue chancelante de la Liberté ! » L'armée fédéraliste espérait qu'arrivée sous les murs de Paris, elle serait accueillie par la population honnête, et que tout se terminerait comme au 29 mai entre le bataillon de la Butte-des-Moulins et le faubourg Saint-Antoine. Il est probable qu'en se préparant à la guerre, les chefs du mouvement départe-

La date n'est pas exprimée par des chiffres ou par des nombres en toutes lettres, mais elle contient une indication qui en est l'équivalent.

La mort de Marat avait eu lieu dans la soirée du samedi 13 juillet; la lettre datée du second jour de la préparation de la Paix, ce qui n'est autre chose que la mort de Marat, est donc du lundi 15 juillet, vers le soir.

Ce même jour, et aussi vers le soir (1), Charlotte adressait au comité de sûreté générale une demande que nous avons insérée dans le premier dossier, p. 64, n° 26, et qui commence en ces termes :

« *Puisque j'ai encore quelques instants à vivre,* pourrais-je espérer, citoyens, que vous me permettrez de me faire peindre, etc... »

Comment Charlotte de Corday pouvait-elle savoir qu'elle avait encore quelques instants à vivre? Comment pouvait-elle s'énoncer à cet égard avec une sorte de certitude, en face du comité de sûreté générale? A quelle circonstance sous-entendue faisait-elle allusion par cette phrase qui commence sa lettre, et semble se référer à un fait connu du comité lui-

---

mental et les députés réfugiés se défendaient de la pensée d'être les auteurs de la guerre. Ils ne voulaient que *résister à l'oppression*; ils prenaient pour devise de leurs bannières : *Les Lois ou la mort!* Ils étaient donc amenés à professer une sorte de culte pour *la paix*. C'est à cette espèce de dogme politique que pouvait faire allusion Charlotte de Corday par cette répétition si remarquable de la même idée, et Bougon-Longrais, qu'elle désigne spécialement comme « un homme sensible et aimant la paix », devait être un de ces vrays amis de la paix auxquels elle fait appel dans son adresse aux Français et sa lettre à Barbaroux.

(1) C'est Charlotte elle-même qui le dit dans sa lettre du mardi : « J'avais eu une idée hier soir de faire hommage de mon portrait au département du Calvados, mais le Comité de salut public, auquel je l'avais demandé, ne m'a pas répondu. »

même? C'est dans les actes de la procédure que ces questions trouvent leurs réponses.

Au moment où Charlotte de Corday fut jugée, le tribunal révolutionnaire procédait non-seulement avec régularité, mais même avec une certaine lenteur; les accusés ne comparaissaient pas directement à l'audience : ils étaient interrogés, il y avait une instruction préliminaire, un jugement de renvoi et de prise de corps était rendu contre eux; ils n'étaient transférés de la maison d'arrêt dans la maison de justice qu'après la notification de ce jugement. On leur notifiait, en outre, la liste des jurés, celle des témoins; ils étaient donc avertis du jour du jugement par les actes que nous venons d'indiquer, par le fait de leur translation à la Conciergerie du Palais, et enfin par la citation à comparaître qui leur était donnée la veille, au plus tard, par les huissiers du tribunal (1).

Or, le lundi soir, Charlotte de Corday était encore à l'Abbaye.

L'acte d'accusation, le jugement de prise de corps, les notifications, n'avaient pas eu lieu, comme on peut s'en con-

(1) La citation directe devant le Tribunal Révolutionnaire ne fut introduite que par la loi du 22 prairial an II : « L'accusé sera interrogé à l'audience et en public. La formalité de l'interrogatoire secret qui précède est supprimée comme superflue. » (Art. 12.) Ce que nous avons dit de la lenteur relative du Tribunal Révolutionnaire, pendant les premiers mois de son existence, est établi par le dépouillement d'un grand nombre de dossiers que M. Campardon a bien voulu faire pour nous. La notification de l'acte d'accusation précède constamment la comparution à l'audience de plusieurs jours, et celle des jurés et des témoins est toujours donnée au moins 24 heures à l'avance. Plus tard, les citations furent remises la veille de l'audience à une heure assez avancée : c'est ce qu'on appela, dans le langage des prisons, *le journal du soir*.

vaincre en examinant la date de ces différents actes, qui sont tous du mardi 16. — (*V.* deuxième dossier, p. 70, pièces nos 2 à 15.)

Dès lors, le lundi 15, la nuit étant arrivée, et ces formalités préalables ne pouvant plus être remplies, il était certain que l'accusée ne serait pas jugée le lendemain. Sans doute elle ne pouvait pas faire elle-même un tel calcul, mais elle était environnée, dans la prison, de personnes qui pouvaient le faire pour elle : huissiers venant pour leur service, défenseurs officieux, visiteurs, concierges. On sait qu'elle se louait de ceux-ci, déclarant qu'ils avaient été pour elle les meilleures gens possible.

Elle était d'ailleurs en contact avec les membres du Comité de surveillance. Le Comité, malgré le décret de renvoi de l'accusée devant le tribunal, était resté saisi de l'affaire; il avait gardé le dossier, il poursuivait une information active, qui lui avait fait découvrir cette *voyageuse* dont parle Charlotte (1), les voyageurs avec lesquels elle était venue de Caen, des témoins compromettants pour Fauchet.

L'accusée elle-même avait été interrogée par les membres du Comité, et ils avaient pu lui faire savoir que probablement elle ne serait pas jugée le lendemain. (Voir sa déclaration à l'audience : « *le Comité de salut public m'a promis,* » *infra*, p. XXXII.)

Cette probabilité étant devenue une certitude, le lundi soir on remarque que son attitude se modifie. Jusque-là

---

(1) C'est par la voyageuse qui était avec moi qu'ils ont su que j'avais parlé à Duperret (page 1 verso, ligne 6). Les éditeurs précédents avaient tous lu et imprimé *Les voyageurs*, ce qui est incompatible avec le mot *était* qui suit. Nous verrons cette voyageuse citée comme témoin aux débats.

elle était restée immobile, s'attendant à être jugée sans forme de procès, et à comparaître d'un instant à l'autre devant le tribunal. Aussi, n'avait-elle rien entrepris qui pût comporter une certaine durée. Elle passait son temps, dit-elle, à écrire des chants patriotiques et à donner aux Parisiens le dernier couplet de l'Hymne aux Hommes du Nord de Girey Dupré (1). Mais la perspective d'un sursis se présente. Ce n'est pas assurément l'espoir de la vie, c'est seulement l'ajournement de la mort immédiate, attendue jusqu'alors. L'accusée peut compter sur une journée entière : aussitôt,

---

(1) Cet hymne, ayant d'abord paru sans nom d'auteur, fut attribué à Valady, mais il est de Girey Dupé. (V. Vaultier, *Souvenirs du Fédéralisme*, p. 70 et 71. — Et la note de M. Mancel, p. 275.) Voici les deux derniers couplets de ce chant, qu'on appela alors la *Marseillaise des Normands*.

Saintes lois, liberté, patrie,
Guidez nos bataillons vengeurs;
Nous marchons contre l'anarchie,
Certains de revenir vainqueurs.
De Septembre tristes victimes,
Vos bourreaux vont être punis,
France, tes lâches ennemis
Vont enfin expier leurs crimes.
Aux armes, Citoyens! etc.

Pour la ville de Caen.

Cité républicaine et fière,
Caen, sois la Marseille du Nord,
Porte toujours sur ta bannière :
Le règne des lois ou la mort!
Dans ton enceinte hospitalière
Tu reçus nos représentants.
Ah! qu'aux Français reconnaissants
Ta gloire à jamais sera chère!
Aux armes, Citoyens; terrassez les brigands!
La loi, c'est le seul cri (*bis*), c'est le vœu des Normands.

elle va mettre le temps à profit : elle demande pour le lendemain un peintre en *miniature.*

Elle prévoit qu'elle aura encore à subir pendant plusieurs nuits la présence des gendarmes, et elle insiste pour qu'on la laisse dormir seule.

Enfin, elle songe à ses amis, à la promesse qu'elle a faite de rendre compte de son voyage, et elle se met à l'œuvre avec la liberté d'esprit d'une personne qui ne craint pas d'être interrompue, et qui commence un long récit : « Vous avez désiré le *détail* de mon voyage, je ne vous ferai pas grâce de la *moindre anecdote...* »

Alors sa plume court sur le papier, et elle se livre à ce qu'elle appelle elle-même la légèreté de son caractère, et ce que nous appellerons, nous, un penchant visible à l'ironie. Lorsqu'elle écrivait à son père, sur les députés réfugiés à Caen, elle traçait leurs portraits, et malgré la gravité de la situation et du dessein qu'elle avait déjà conçu, elle se permettait sur leurs personnes des plaisanteries dont elle s'accuse (page 5, ligne 2, de sa première lettre). Ici elle va être la même : à mesure qu'un nom ou qu'un souvenir se présente à son imagination, il provoque une mordante épigramme.

Elle raille d'abord les Montagnards de la diligence, dont les propos sont aussi sots que les personnes désagréables, et elle immole particulièrement celui qui lui offre à première vue sa fortune et sa main. La tournure railleuse de son esprit se peint bien dans cette scène qu'elle rapporte : « Nous jouons parfaitement la comédie ; il est malheureux avec autant de talent de n'avoir point de spectateurs; je vais chercher nos compagnons de voyage, pour qu'ils prennent leur part du divertissement....» Puis elle arrive à l'exécution de son projet ; mais l'idée de Marat se présente, et en

passant, elle lance un trait mordant *aux Mânes de ce grand Homme!* trait aussitôt relevé par un mouvement où respire un sentiment si national. « Pardon, humains! ce mot déshonore votre espèce.... grâce au ciel il n'était pas Français (1)! »

De Marat, Charlotte passe à Chabot, qui a l'air d'un fou, et à Legendre, dont elle châtie la suffisance. Camille Desmoulins, si bon juge en fait d'esprit et de style, a relevé ce passage de la lettre à Barbaroux, comme un modèle de fine plaisanterie.

« Au fond, dit-il dans un de ses pamphlets, en parlant de Legendre, c'est un excellent patriote, qui ne manque pas de bonhomie et qui n'a que le défaut de se croire, après dîner, le plus grand personnage de la république.... Il paraît par la lettre de Charlotte Corday, qu'au premier abord elle avait deviné cette maladie de notre homme.

« J'étais présent chez ce pauvre Marat, lorsque Legendre lui demanda : « N'est-ce pas vous qui êtes venue chez moi ce matin, et qui vous êtes dite « religieuse? Sûrement vous vouliez me tuer. » Ni la gravité de la situation, ni le trouble du meurtre qu'elle venait de commettre, ne lui déroba dans cette question le côté comique que Molière n'aurait pas mieux observé. Elle saisit finement au fond de l'interrogation l'étonnement de l'amour-propre de Legendre, de ce qu'une femme qui venait de tuer le premier homme de la Montagne ne lui eût pas donné la priorité; et dans sa lettre à Barbaroux, en parlant de cette question de Legendre, elle se moque de ses prétentions au martyre. » (V. Paul Delasalle, Ch. Corday, p. 297). Camille Desmoulins rappelait ici ces mots de la lettre de Charlotte : « Legendre voulait m'avoir vue le matin, moi qui n'ai jamais songé à cet homme. Je ne lui crois pas d'assez grands moyens pour être le tyran de son pays, et je ne prétendais pas punir tant de monde. » (Page 3e, ligne 4e.)

Les dernières paroles attribuées à Marat ramènent une

---

(1) Il est assez difficile, a dit M. Bovet dans son intéressante notice sur Marat Quérard, 2e année, p. 463, d'assigner une patrie à Marat; né à Boudry, canton de Neufchatel, au moment où la Prusse en avait la suzeraineté, il est parfois appelé *l'Araignée prussienne* dans les pamphlets du temps.

nouvelle raillerie à son adresse : « Il me dit, *pour me consoler*, que dans peu de jours il vous ferait tous guillotiner à Paris..... Si le Département met sa figure vis-à-vis celle de Saint-Fargeau, il pourra faire graver ses paroles en lettres d'or. » — Il faut se rappeler qu'on avait attribué à Lepelletier mourant les paroles suivantes : « Je suis satisfait de verser mon sang pour la patrie, j'espère qu'il servira à consolider la liberté et l'égalité, et à faire reconnaître ses ennemis. » Ces mots avaient été gravés sur la tombe de Lepelletier, en vertu d'un décret de la Convention, et reproduits sur les bustes, portraits, médailles, qui lui furent consacrés. C'est à cette circonstance que faisait allusion Charlotte de Corday : on sait que sa prévision était juste, et que Marat devint le pendant obligé de la victime de Paris.

Là s'arrête la première partie de la lettre de l'Abbaye, commencée le lundi soir, et tracée à la lueur d'un flambeau, si l'on s'en rapporte aux traces de cire encore remarquables sur le papier. La teinte de l'écriture change complétement, et nous dirions celle du style, à compter de ces mots : « je ne vous ferai aucun détail de ce grand événement » (feuillet troisième, *in fine*). Charlotte paraît avoir renvoyé au lendemain les détails du fait en lui-même, qu'elle n'avait pas abordés dans la première partie de son récit. La seconde partie aurait été écrite le mardi matin, comme l'indiquent ces mots de la cinquième page : « Je jouis délicieusement de la paix depuis deux jours » (le dimanche et le lundi). Ces pages n'ont déjà plus l'enjouement des précédentes; elles sont d'un style simple, rapide, et touchent successivement à divers sujets sérieux.

La revue des volontaires le 7 juillet, le mot de Petion, l'émulation patriotique qui s'empare de Charlotte à la vue

de tant de braves gens ligués contre un seul homme qu'ils vont manquer et qu'elle veut sacrifier avant eux sur la cime de la Montagne ; son projet de mourir d'abord incognito, et le bonheur qu'elle éprouve d'avoir fondé *la Paix* : tout cela est dit sans recherche, dans le style d'un compte rendu tracé au courant de la plume, et rehaussé de quelques idées élevées ou gracieuses, mais généralement graves.

Charlotte place ensuite son père sous la sauvegarde de Barbaroux et de ses collègues. Elle ajoute un mot de souvenir pour ses chers amis aristocrates, et pour elle-même une allusion classique au repos dont elle compte jouir dans les Champs-Elysées auprès de Brutus (1).

. Elle va finir — lorsqu'un hasard fait jaillir de l'esprit

---

(1) Ce souvenir de l'antiquité a valu à Charlotte de Corday le reproche d'avoir montré une préoccupation de gloire toute païenne (Louis Blanc); d'avoir songé aux Champs-Elysées et non à Dieu (Paul Delasalle). Ce n'est pas ici le lieu de discuter le caractère même de Charlotte de Corday : nous le ferons ailleurs. Nous ne pouvons toutefois nous empêcher de dire que selon nous il y a là tout simplement une citation conforme au goût du temps. Charlotte de Corday a invoqué le nom de Brutus, comme elle a parlé d'Alcide dans son adresse aux Français. Brutus était d'ailleurs le type à l'ordre du jour. Nous aurons tout un chapitre à consacrer au rôle que cette figure joue dans la révolution, et spécialement dans l'épisode de Charlotte de Corday, dans les derniers moment de Marat, etc.

Quant à l'absence de l'idée de Dieu, du Dieu de l'Évangile et du christianisme, on ne parlait dans la chaire que du *législateur* des chrétiens, dans le monde que de l'Être suprême de J. J. Rousseau, témoin ce passage de madame Rolland prête à se donner la mort :

« Divinité, Être suprême, âme du monde, principe de ce que je sens de grand, de bon, et d'heureux, toi dont je crois l'existence parce qu'il faut que j'émane de quelque chose de meilleur que ce que je vois, je vais me réunir à ton essence ! » Nous dirons du langage de madame Rolland ce que nous avons dit de celui de Charlotte de Corday :

C'est le langage du temps !

moqueur de la jeune fille un mot piquant sur les gendarmes et sur Chabot (1), le seul de ce genre qu'on rencontre dans cette partie de la lettre, et qui est plutôt de la raillerie que de la gaité.

C'est ici que Charlotte de Corday est interrompue, et que la scène va changer.

La veille, à neuf heures du soir, le dossier est enfin parvenu à l'accusateur public (V. p. 67). — Impatient de saisir sa proie, Fouquier-Tinville presse l'instruction de l'affaire. Sur sa requête, une première ordonnance est rendue par le Président du Tribunal Révolutionnaire, portant que l'accusée sera transférée à la Conciergerie pour subir par-devant lui un interrogatoire.

Vers dix heures, Charlotte de Corday est amenée à la Conciergerie et déposée provisoirement dans cette prison.

A onze heures, elle est conduite dans une des Salles de l'auditoire du Palais de Justice, et là elle comparaît devant le président du tribunal, Montané, faisant les fonctions de magistrat instructeur.

On peut lire dans le premier dossier ce long et curieux interrogatoire (p. 39-63).

Dans toute la première partie, il n'est pas question de la lettre commencée par Charlotte. Montané la connaît cependant, car la prisonnière était gardée à vue. Elle a été observée, et le magistrat a été prévenu de ce qu'elle a fait, mais sans doute il a voulu obtenir des révélations volontaires; il l'a pressée de questions pour l'engager à avouer qu'elle a eu

(1) Chabot, le cynique Chabot! était près d'elle; il l'examinait avec une impudence extrême. (*Anecdotes par Harmand de la Meuse.*)

des complices et qu'elle n'a agi que sous leur influence (1).
Ce n'est que vaincu par sa résistance, qu'il lui adresse cette demande :

D. Si Elle n'a point écrit une lettre *aujourd'hui?* (2)

R. Qu'elle en a commencé une qui n'est point encore achevée, qu'elle a dans sa poche, laquelle elle a à l'instant tirée en demandant la permission de l'achever et l'envoyer, ou du moins de l'envoyer nous-même après l'avoir lue.

D. A qui s'adresse cette lettre?

R. Que c'est à Barbaroux.

D. Si Elle avait eu quelques conversations avec Barbaroux?

R. Qu'elle n'en avait eu aucune autre que relative à l'affaire de la dame Forbin.

D. Si Barbaroux lui a demandé le détail de son voyage et s'il en connaissait le motif?

R. Qu'effectivement Barbaroux lui a demandé le détail de son voyage par une lettre qu'il lui écrivit, mais qu'il n'en connaissait pas le motif, et qu'elle est fâchée d'avoir brûlé la lettre de Barbaroux, parce que nous y verrions que tout le monde ignorait son voyage.

D. A Elle représenté que si Barbaroux n'eût pas été informé du motif de son voyage, il ne lui aurait pas promis le secret, et que, d'ailleurs, elle ne

---

(1) Je suis convaincu et je démontrerai, en publiant le procès de Montané, qu'il a voulu sauver Charlotte de Corday.

(2) Il semblerait résulter de ces mots que la lettre de l'Abbaye n'avait été commencée que le mardi matin. Mais Montané avait pu ignorer que le commencement avait été écrit le lundi soir (peut-être en contravention aux règlements de la prison). On ne comprendrait pas que Charlotte eût mis en tête de sa lettre « Du second jour de la préparation à la paix », si elle n'avait pris la plume que le mardi; elle aurait dit en ce cas : du *troisième jour*, parce que le mardi était en réalité le troisième jour écoulé depuis la mort de Marat. Au reste, peu importerait qu'elle n'eût écrit que le mardi matin. Ce serait toujours avant sa translation à la Conciergerie, et conséquemment dans la même situation d'esprit que la veille, c'est-à-dire avec la perspective d'un certain délai devant elle.

se serait point étendue d'une manière si complaisante, dans la lettre en question par elle commencée aujourd'hui, sur l'assassinat par elle commis en la personne de Marat?

R. Que comme cette lettre est pour plusieurs personnes, elle est entrée dans plus de détails.

L'interrogatoire se termine ainsi :

« Avons à l'instant, avec ladite Corday, ledit Accusateur Public et notre commis-greffier, cotté et paraphé ladite lettre dont est question, commencée par ladite Corday, contenant six pages et trois lignes d'une septième, et a ladite Corday signé avec nous, ledit Accusateur Public et le commis-greffier. »

La découverte d'une correspondance avec Barbaroux était chose importante. Au point de vue politique, c'était une arme contre les Girondins; au point de vue judiciaire, c'était une charge contre les prévenus de complicité. En conséquence, la lettre fut considérée comme pièce à conviction, et saisie suivant les formes légales. Les feuillets furent cotés, c'est-à-dire numérotés avec paraphe, signés par l'accusée et le président, et la dernière page fut revêtue, à l'endroit où l'écriture était interrompue, de la formule sacramentelle *ne varietur*, avec le contre-seing du greffier.

Voilà l'explication des sept signatures CORDAY, accompagnées d'autant de signatures MONTANE, que l'on remarque sur la lettre fac-similisée.

Le but de ces formalités était de constater l'état et l'identité de la pièce saisie pour l'annexer à la procédure. Cette première lettre ne fut donc pas rendue à l'accusée; — elle demanda qu'on l'envoyât à son adresse : on le lui promit, peut-être pour l'engager à continuer les confidences par elle commencées. — Nous la verrons, se fiant en cette promesse, écrire de nouveau à Barbaroux lorsqu'elle fut transfé-

les derniers moments; — c'est la fin qui couronne l'œuvre... Jusqu'à cet instant je n'ai pas la moindre crainte... » *Jusqu'à cet instant!* Il n'y a assurément dans cet aveu aucun faux héroïsme. Au contraire, lorsque la fin a été couronnée si dignement, on aime à entendre la jeune fille douter d'elle-même à la veille de l'épreuve décisive, et dire avec la réserve du vrai courage : «Je ne tremble pas aujourd'hui.... mais demain je ne puis répondre de moi..., les derniers instants seuls décideront. »

La fin de la lettre n'est plus en réalité qu'un long post-scriptum, dans lequel se pressent les vœux de l'amitié : Pour Du Perret, c'est la liberté; pour mademoiselle de Forbin, le succès de son affaire; à ses amis particuliers elle ne demande qu'un prompt oubli; à Wimpfen, un peu de reconnaissance; aux *vrays amis* de la paix, le soin de sa mémoire!

Le style de cette lettre est élevé, sérieux, allant droit au but, et se détournant à peine pour infliger une petite leçon à Fauchet, et un dernier sarcasme aux mânes du grand homme qui a manqué le Panthéon. — Mais l'ironie n'est pas de l'enjouement, et ce trait unique ne peut changer le caractère testamentaire qui forme le cachet de la seconde lettre et la distingue si nettement de la première.

Charlotte écrivit ensuite à son père: ces deux lettres eurent le sort de la précédente; elles furent saisies et lues à l'audience du tribunal révolutionnaire, comme le constate le compte rendu des débats (*Moniteur*, année 1793, n° 211).

« On fait lecture à l'accusée de deux lettres qu'elle reconnaît pour avoir été écrites par elle depuis sa détention. La première est adressée par elle à Barbaroux, la seconde à son père.

« *L'accusée.* — Le comité de salut public m'a promis de faire tenir la première de ces lettres à Barbaroux, afin qu'il

puisse la communiquer à tous ses amis ; je m'en rapporte au zèle du tribunal pour faire tenir la seconde. »

Cet appel à la générosité du tribunal ne fut pas entendu, et la promesse du Comité ou du Président resta inexécutée. Les deux lettres ne parvinrent jamais à leur adresse ; elles furent jointes au dossier, comme pièces saisies, après avoir été revêtues des formalités de justice. C'est ce qui explique les deux signatures *Corday* que l'on voit superposées au bas de la dernière page : l'une est la signature primitive de la lettre, l'autre est la signature de forme que l'accusée fut requise d'apposer sur la pièce pendant le cours des débats, ainsi que l'atteste la constatation faite par le greffier séance tenante : « Troisième et dernière page cottée et paraphée A L'AUDIENCE DU TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE du 17 juillet 1793, 2e de la République, par nous président et le greffier.—Signé Wolff (1). »

On remarque l'absence du nom de Montané. Au contraire, c'est celui de Charlotte qui manque sur la lettre à son père.

On comprend maintenant tout à la fois le rôle que la lettre à Barbaroux joua dans le procès, et le jour que, de son côté, le procès jette sur ce document.

Il en résulte que Charlotte de Corday a écrit, dans deux

(1) Suivant une annotation manuscrite qui se trouve sur un précieux recueil de pièces intéressant Charlotte de Corday, que possède la Bibliothèque impériale, le président du tribunal révolutionnaire lui ayant demandé si elle avait fini la lettre qu'elle avait commencée, elle aurait répondu : « Il n'y a plus qu'une phrase à mettre, que voici : « Le chef de l'anarchie n'est plus, vous « aurez la paix ! » Ce mot, recueilli par une personne qui ne connaissait n l'adresse aux Français, ni probablement les lettres à Barbaroux, est curieux, en ce qu'il démontre à quel point était portée chez Charlotte l'idée fixe, presque religieuse de la paix.

situations différentes, une lettre saisie à deux reprises et terminée sans que la première partie fût sous ses yeux au moment où elle achevait la seconde. Lorsqu'elle commence à écrire, elle a devant elle une trêve de quelques instants. Elle ignore quand elle sera jugée : ce sera peut-être le surlendemain, peut-être dans quelques jours, mais certainement pas avant vingt-quatre heures : c'en est assez pour elle. Avec l'insouciance de la mort qui est le sentiment général de l'époque, avec le mépris de la vie qui est un des traits saillants de son caractère, ce délai suffit pour lui rendre toute sa liberté d'esprit. Elle sait bien qu'elle n'a pas de grâce à espérer, car, avant de frapper le premier homme de la Montagne, elle a acheté et lu le matin même le jugement prononçant la peine capitale contre les neuf citoyens d'Orléans coupables de quelques voies de fait légères envers Léonard Bourdon, un montagnard de second ordre (Voir l'interrogatoire du 16 juillet, 1er dossier, p. 42); mais elle a devant elle quelques heures assurées, et elle les emploie à raconter son voyage à Paris, comme madame Roland écrivait ses mémoires (1).

Y a-t-il là calcul, affectation? a-t-elle forcé son style à sourire pour déguiser l'état de son âme? Nullement. Elle débute par une sorte d'invocation solennelle au nom de

(1) « Qu'a-t-on de mieux à faire en prison, que de transporter ailleurs son existence par une heureuse fiction ou par des souvenirs intéressants ? » — Edition Ravenel, t. I, p. 2. — Et ailleurs (t. II, p. 120) : « Je ferme les trois premiers cahiers de mes mémoires.... et je suis fort étonnée d'avoir écrit environ 300 pages en 22 jours, dans mes instants de liberté d'esprit, lorsque je consacrais encore tant de moments au repos, à la rêverie, au clavecin et à la société, à cause du séjour de madame Petion... » Qui pourrait croire que ces lignes ont été écrites sous le tranchant de la guillotine, qui frappa quelques jours après madame Roland et la mère de madame Petion? — Pour nous, madame Roland sera bien souvent l'interprète de Charlotte de Corday.

Brissot, par ce grand mot : la préparation à la Paix, qui est pour elle une sorte de culte, le symbole de sa foi. Il semble qu'elle s'apprête à écrire un manifeste politique. Point du tout : le manifeste annoncé se transforme et devient malgré elle le récit plaisant, familier, d'un voyage. Ce n'est pas la volonté qui impose à la plume des plaisanteries factices que le cœur dément..., c'est au contraire le naturel qui reprend ses droits et qui substitue aux phrases à effet déjà commencées les saillies d'un esprit ironique. Jeune fille enjouée et railleuse d'habitude, Charlotte de Corday sera dans les prisons de l'Abbaye ce qu'elle était chez madame de Breteville. Elle oublie l'échafaud, elle oublie même le sujet qu'elle a entrepris, et elle se laisse aller au caprice de son imagination, aux épigrammes que provoquent les premiers noms qui s'offrent à son souvenir.

Il est d'ailleurs une faculté de l'intelligenee qui ne se contrefait pas comme le sourire, c'est la mémoire, dont le plein exercice atteste incontestablement la sécurité de l'âme et le véritable sang-froid. Dans l'Adresse aux Français Charlotte de Corday cite plusieurs vers de Voltaire, et, vérification faite, ils sont exactement cités (V. 1er dossier, p. 62). Dans sa lettre à Barbaroux, elle rapporte un passage de Raynal, et ce passage se retrouve textuellement dans le volumineux ouvrage de l'historien des deux Indes (1). Elle est donc bien

(1) Après avoir dit qu'elle n'a pas voulu compromettre Du Perret et les voyageurs, Charlotte ajoute : « Je soutins ne pas les connaître... Je suivais en cela mon oracle Raynal, qui dit qu'on ne doit pas la vérité à ses tyrans. »

Voici ce qu'on trouve dans l'*Histoire philosophique des deux Indes*, édition de Genève de 1770, tome IIIe, livre XI, p. 197 :

« Les nègres (ce sont les partisans de l'esclavage qui parlent) sont bornés, fourbes, méchants...

« Les nègres, répond Raynal, sont bornés parce que l'esclavage brise

maîtresse d'elle-même, elle ne simule rien, et nous allons en avoir une dernière preuve dans la seconde lettre, qui forme contraste avec la première.

Le sursis entrevu la veille s'est évanoui brusquement. La marche du procès s'accélère — l'heure du jugement est tout à coup fixée au lendemain. Aussitôt le ton de la correspondance se modifie avec la situation. Ce n'est plus la causerie d'une personne qui écrit avec abandon et loisir : c'est une accusée citée à comparaître, qui fait ses dernières dispositions en toute hâte, qui se prépare à mourir, et parle de la mort en termes simples, touchants. A côté de la seconde lettre de Charlotte à Barbaroux, il faut placer la lettre à son père, écrite dans le même moment et sous la même inspiration. Le 15, Charlotte ne s'adresse pas à son père, tant il est vrai que pour elle le moment des derniers adieux n'est pas encore venu. Mais le 16, l'instant fatal approche, et en même temps qu'elle écrit cette seconde lettre à Barbaroux, que nous avons appelée testamentaire, elle demande pardon à son père d'avoir disposé de son existence ; elle l'encourage à se réjouir de son sort ; et elle montre, en l'ennoblissant par un vers de Corneille (2), l'échafaud déjà dressé pour elle. — Le

---

tous les ressorts de l'âme. — Ils sont méchants, — pas assez avec vous. — Ils sont fourbes, PARCE QU'ON NE DOIT PAS LA VÉRITÉ A SES TYRANS. »

La lecture de Raynal, si fastidieuse par elle-même, devient du plus haut intérêt pour l'explication du caractère de Charlotte de Corday.

(1) « Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud. »

Nous prouverons que M. de Corday d'Armont, le père de Charlotte de Corday, était petit-fils, au quatrième degré, de Pierre Corneille, et qu'il se montrait justement fier de cette illustre descendance. Nul doute pour nous que Charlotte n'ait fait allusion par cette citation à une origine qu'elle n'ignorait pas elle-même, et qu'elle n'ait voulu placer son action sous la protection

rapprochement des deux lettres en détermine le caractère et fixe bien la nuance que nous avons signalée dans la lettre de la Conciergerie.

Deux mots résument cet historique et formulent notre pensée :

Sans l'observation des moments, sans la distinction des situations successives, la lettre à Barbaroux devait paraître confuse et donner lieu aux appréciations contradictoires que nous avons combattues.

Eclairée par l'examen des dates et par les actes du procès, elle s'explique et se classe d'elle-même d'une manière aussi naturelle que logique.

Une exacte chronologie était donc le meilleur commentaire de cette lettre publiée tant de fois et cependant si mal connue.

En reproduisant par un *fac-simile* la pièce originale et en l'environnant de tous les détails, qui permettent d'assister, en quelque sorte, à sa composition, nous espérons avoir mis dans une lumière nouvelle ces pages célèbres qui ont fait dire à Louvet : « Ou rien de ce qui fut beau dans la révolution ne restera, ou cette épître doit passer à travers les siècles. » (Mémoires de Louvet, p. 116.)

---

d'un nom qu'elle savait être tout particulièrement révéré par son père. Peut-être est-ce pour cela qu'elle a dit d'une manière vague : N'oubliez pas ce vers *de Corneille*, encore bien que le vers soit de Thomas Corneille et non du grand tragique.

Paris, imp. de Ch. Jouaust, r. S.-Honoré, 338.

CHARLOTTE CORDAY,

OU LA

JUDITH MODERNE,

TRAGÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS.

A CAEN.

De l'Imprimerie des Nouveautés.

1797.

2.4.



PERSONNAGES.

MARAT, *Député.*
CHARLOTTE CORDAY.
EUGÉNIE, *amie de Charlotte.*
OCTAVIUS, *Brigand de ce nom, et confident de Marat.*
D'AIGLEMONT, *prétendant à la main de Charlotte.*
ERNEST, *Citoyen de Caen.*
HABITANS de la ville de Caen.
SOLDATS du parti de Marat.
DIX VIEILLARDS de la ville de Caen.

La scene se passe, aux deux premiers actes, dans la ville de Caen, qui est censée déclarée en état de rébellion; et le troisieme acte, au camp des ennemis, qui assiégent la ville.

DÉDICACE

DE L'AUTEUR.

CHARLOTTE, je dédie cet Ouvrage à tes mânes. . . . .

. . . .

PRÉFACE.

LE dévouement de *Charlotte Corday* est un de ces traits dont les enfans de Melpomène enrichiront sans doute un jour le théâtre. On peut appeler l'héroïne de cette tragédie, *la Judith de notre siècle*. Holopherne, peut-être, ne fut pas aussi cruel, aussi sanguinaire que le monstre exécrable dont Charlotte délivra la France. (1) Marat, assassiné dans sa baignoire, ne pouvoit être présenté ainsi sur la scène.

» Ce qu'on ne doit point voir, qu'un récit nous l'expose.
» Les yeux en le voyant saisiroient mieux la chose;
» Mais il est des objets que l'art judicieux
» Doit offrir à l'oreille et reculer des yeux. (2)

C'est pour se conformer à ce précepte de Boileau que l'auteur de ce poëme a traité son sujet comme il a fait. Marat, à l'exemple des mille et un Proconsuls qui ont désolé notre pays, menace les habitans de Caen des châtimens les plus atroces, par ce que cette ville refuse de reconnoître (3) les lois de la république; déjà même il a fait empoisonner les sources qui leur

(1) Marat disoit que la révolution ne pourroit bien se faire qu'en mettant *cinq cents mille têtes à bas*... le scélérat!... le tigre!...

(2) Segniùs irritant animos demissa per aurem,
Quàm quæ sunt oculis subjecta Fidelibus, et quæ
Ipse sibi tradit spectator, etc.... HORACE.

(3) *L'Être suprême* et *l'immortalité de l'ame*; inscription mémorable qui n'est point encore effacée des temples de la Raison.

fournit de l'eau ; le siége est devant Caen comme il l'a été devant Lyon, devant Marseille, Nantes et toutes les villes de la Vendée ; Marat est prêt à se rendre maître de Caen, et à faire égorger tout le monde indistinctement, lorsque Charlotte forme le dessein généreux de sauver ses concitoyens, en plongeant un poignard dans le sein du brigand. Le succès couronne sa haute entreprise, et la gloire immortalise son nom.

Voilà le plan que l'auteur a suivi, et les moyens qu'il a employés à-peu-près pour y joindre l'unité de temps, celle du lieu et d'action. Quelques personnes lui reprocheront, peut-être, d'avoir altéré des faits ; mais une tragédie n'est point la narration fidèle d'un événement ou d'un trait quelconque : il est permis au poëte d'ajouter ou de changer, selon que l'exigent les convenances théâtrales. Si celui de Charlotte Corday fût arrivé il y a deux cents ans, cette observation seroit inutile.

Il est aisé de reconnoître dans d'Aiglemont l'illustre personnage qui fut supposé avoir secondé Charlotte dans l'exécution de son projet.

L'auteur de cette tragédie n'a traité que le dévouement de Charlotte ; il n'y est point encore question du supplice qu'elle a subi ; son interrogatoire, sa mort, feront le sujet d'un autre ouvrage. Il y a de beaux matériaux ; il faut espérer qu'une plume brûlante et hardie s'en emparera, et fera revivre un jour Charlotte Corday dans le cœur de tous les honnêtes gens.

CHARLOTTE CORDAY, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CHARLOTTE, EUGÉNIE.

CHARLOTTE.

JE t'en conjure encor, fuis mes pas, Eugénie.

EUGÉNIE.

Eh quoi! ne suis-je plus cette fidelle amie,
Cette douce compagne à qui, depuis long-temps,
Vous avez confié vos secrets, vos tourmens?
J'en atteste le ciel, si j'ai pu vous déplaire,
Si j'ai fait quelque faute, elle est involontaire.

CHARLOTTE.

Cesse de t'alarmer : hélas; ce n'est point toi
Qui jette dans mon cœur tant de trouble et d'effroi.

EUGÉNIE.

Ah! ne me cachez rien, parlez; que de mon zele
Je puisse vous donner une preuve nouvelle;
Déposez dans mon sein les chagrins et l'ennui
Dont votre ame sensible est atteinte aujourd'hui;
D'un époux bien-aimé peut-être la mémoire...

CHARLOTTE.

Que dis-tu? mon époux est mort couvert de gloire,

Le prince a mille fois éprouvé son amour ;
En combattant pour lui, s'il a perdu le jour
Sans doute ce trépas est trop digne d'envie
Pour que Corday regrette un seul instant sa vie :
Le ciel eut-il lui-même approuvé mes regrets,
Non, mourir pour son roi, c'est ne mourir jamais.

EUGÉNIE.

Avez-vous résolu dans un triste veuvage
De laisser échapper le printemps de votre âge ?
L'intrépide Aiglemont, par ses exploits guerriers,
Déjà, quoique très-jeune, a cueilli des lauriers ;
De nos amis, du peuple, il s'est acquis l'estime,
On dit que pour leur chef, d'une voix unanime,
Tous se sont empressés à nommer ce héros.

CHARLOTTE.

Eh bien! qu'il prouve donc par des exploits nouveaux,
Par un courage unique, un zele infatigable,
S'il est digne en effet de ce choix honorable ;
Aiglemont général!.... et le ciel l'a permis !
Et nos murs sont encore entourés d'ennemis ?
Marat, Marat, ce tigre altéré de carnage,
Ce monstre que l'enfer a vomi dans sa rage,
Ce brigand envoyé pour nous forger des fers,
Ose encor de son souffle infecter l'univers.
Connois donc mes chagrins, ô ma chere Eugénie !
Je vois avec douleur les maux de ma patrie ;
Des traîtres chaque jour en aggravent le poids.

EUGÉNIE.

Les traîtres périront ; je vous l'ai dit cent fois,
Le ciel nous aidera : notre cause est si belle !
Il ne laissera point triompher le rebelle.
D'Aiglemont, dont Charlotte accuse la lenteur,
D'Aiglemont a déjà signalé son grand cœur ; cette nuit...

CHARLOTTE.

Qu'a-t-il fait ?

EUGÉNIE.

Heureuse découverte ;
Notre ville, sans lui, voyoit de près sa perte.
Corrompu par l'argent d'un ennemi cruel,
A la faveur de l'ombre un parti criminel,
De la ville, à Marat, devoit ouvrir les portes,
Et faire entrer soudain de nombreuses cohortes :
Le scélérat régnoit, nous reprenions nos fers,
Et qui sait tous les maux que nous aurions soufferts ?
Madame, Aiglemont seul nous a sauvé la vie,
Ferme et toujours fidèle au serment qui nous lie,
Il a des factieux déjoué les projets ;
Il a su distinguer de rébelles sujets,
Des citoyens zélés prêts à tout entreprendre,
Pour délivrer la ville ou périr sous sa cendre.
Le glaive en ce moment frappe les conjurés.
Quant à quelques esprits qui ne sont qu'égarés,
Du sentier périlleux d'Aiglemont les retire ;
Combien son éloquence a de force et d'empire !
Ce n'est point un mortel, madame, c'est un dieu,
Descendu pour remplir les cœurs d'un nouveau feu ;
L'on admire ses traits, sa majesté, sa taille,
On croit voir votre époux lorsqu'il livroit bataille.

CHARLOTTE.

Ce portrait me rappelle un souvenir bien doux,
Il est devant mes yeux, ce généreux époux,
J'entends encor sa voix ; si douce, si touchante,
Lorsqu'il peignoit l'ardeur de son ame constante ;
Il s'apprête au combat.... il s'arme... je le vois.....

EUGÉNIE.

Vous pleurez....

Il n'est pas temps encor d'écouter sa valeur ;
Avant que des combats l'appareil se déploie....

CHARLOTTE.

Pour suspendre leur marche, Ernest, qui vous envoie?

II.e HABITANT.

D'Aiglemont, et lui-même en ce moment paroît ;
Il doit vous réveler un terrible secret.

SCENE III.

LES MÊMES, D'AIGLEMONT *à la tête de plusieurs habitans ; ceux-ci vont occuper le fond du théâtre ; Charlotte et Eugénie sont à gauche sur le devant, mais placées de maniere que d'Aiglemont au milieu du peuple ne les apperçoit qu'au troisieme vers.*

D'AIGLEMONT.

LE peuple est assemblé : d'un serviteur fidele,
Ou plutôt d'un ami je reconnois le zele :
Charlotte !... en quel moment je la revois, grand Dieu !
Quel étrange hasard l'a conduite en ce lieu ?
Le trouble que mes yeux ont pu laisser paroître,
Vertueuse Corday, vous étonne peut-être ?
Connoissez le motif d'un pareil embarras,
A vous voir près de moi je ne m'attendois pas ;
J'aurois voulu cacher à votre ame sensible
Du plus grand des malheurs la nouvelle terrible :
O peuple ! frémissez !.... mais loin d'être abattu,
Montrez dans l'infortune une fiere vertu.
Connoissez aujourd'hui celui qui vous outrage,
De Marat apprenez jusqu'où s'étend la rage ?
Cet homme sanguinaire et par-tout redouté,
Ne s'est rendu fameux que par sa cruauté,
Et par mille forfaits qu'en vain je voudrois taire.

Plutôt que d'obéir à d'infâmes brigands.

TOUS LES HABITANS.

Nous le jurons.

D'AIGLEMONT.

Le ciel reçoit tous vos sermens,
Qu'il reçoive le mien, comme vous je le jure,
Et malheur, oui, malheur à qui sera parjure!

CHARLOTTE.

Guerre, guerre éternelle à tous ces assassins,
D'un faux voile couvrant leurs perfides desseins;
A tous ces imposteurs que la discorde anime,
Qui prêchent les vertus et commettent le crime.

D'AIGLEMONT.

Ce jour verra tarir la source de nos maux,
Nous vaincrons ou du moins nous mourrons en héros.

CHARLOTTE.

Ordonnez que le bruit des trompettes guerrieres,
De nouveau retentisse et assemble nos freres;
Que l'acier menaçant éclate dans leurs mains,
Et de vos bataillons couvrez tous les chemins.

(D'Aiglemont donne les ordres à Ernest, qui se retire aussi-tôt avec un corps nombreux d'habitans sans armes, ceux qui sont armés restent sur la scene.)

SCENE IV.

Les PRÉCÉDENS, excepté ERNEST et les HABITANS sans armes.

CHARLOTTE, *à Eugénie.*

MON époux, tu le sais, dans les champs de la gloire;
Dix fois sur l'ennemi remporta la victoire;

Apporte ici le fer dont il servit l'Etat,

(A d'Aiglemont.)

Ses armes dans vos mains reprendront leur éclat.

D'AIGLEMONT.

Que faut-il augurer d'un bienfait aussi rare ?
Quels maux ou quel bonheur, madame, il me prépare!
Je sens un nouveau feu dans mon cœur allumé,
Votre époux étoit brave, on dit qu'il fut aimé,
Du plus tendre retour il vous paya sans doute;
Je veux de ce héros suivre aujourd'hui la route,
Qui combat pour l'amour et pour un roi vanté,
Par-tout doit obtenir un succès mérité.

CHARLOTTE.

Le malheur à présent me contraint au silence;
Partez et combattez les bourreaux de la France.

SCENE V.

Les PRÉCÉDENS HABITANS de Caen, ayant à leur tête un drapeau blanc, sur lequel on lit d'un côté : *Guerre aux hommes de sang ;* et de l'autre : LOUIS, JUSTICE, HUMANITÉ.

D'AIGLEMONT, *recevant l'épée des mains de Charlotte.*

LE peuple impatient n'attend que le signal,
Marchons, quelque retard peut nous être fatal,
Guerre aux hommes de sang, voilà notre banniere,
Nous ne la quitterons qu'à notre heure derniere.

(D'Aiglemont part à la tête des habitans; il ne reste que des femmes et des enfans sur la scene.)

SCENE VI.

CHARLOTTE, EUGÉNIE, FEMMES ET ENFANS.

CHARLOTTE.

Vos peres, vos époux, vos enfans, vos amis
Marchent avec fierté contre nos ennemis,
Ah! de les seconder soyons toujours jaleuses,
Tendres meres et vous, vertueuses épouses,
Bannissez la tristesse et les sombres chagrins,
Dont je vois en ces lieux vos visages empreints.
Rallumez dans vos cœurs la force et le courage;
Un ciel pur doit toujours succéder à l'orage;
De vos fronts trop craintifs remplacez la pâleur,
Par ce calme imposant si beau dans le malheur.
Ce ne sont point des cris, des sanglots, ni des larmes;
Qui pourront mettre un terme à vos vives alarmes,
Soyez femmes enfin, sachez employer mieux
D'un temps qui coûte cher le reste précieux.
Si de nos combattans le nombre entier succombe,
Si sous le fer vengeur Marat même ne tombe,
De ce tigre bientôt tous les agens impurs
De leur aspect hideux viendront souiller nos murs.
Traîner devant nos yeux le char de la victoire,
Et promener partout leur insolente gloire.
Grand Dieu! nous souffririons une pareille horreur!
Non, non, n'imprimons point sur nous ce déshonneur,
Apprêtons sur nos tours le soufre et le bithume,
Si le fer ne le vainc que le feu le consume.

FIN DU PREMIER ACTE.

SCENE II.

CHARLOTTE, EUGÉNIE, D'AIGLEMONT, *enchaîné.*

CHARLOTTE.

CHARGÉ de fers!... ô ciel!... en croirois-je mes yeux?
Est-ce vous, d'Aiglemont, que je vois en ces lieux?

D'AIGLEMONT.

Où fuir?... où me cacher?... ô jour que je déteste.

CHARLOTTE.

Je frémis.... d'Aiglemont.... de quel revers funeste,
De quel nouveau malheur sommes-nous accablés?
Hélas! rendez le calme à vos esprits troublés,
Un seul instant au moins, Corday vous en conjure,
Instruisez-la des maux que votre cœur endure.
D'Aiglemont....

D'AIGLEMONT.

O douleur! et je ne puis mourir.
Et la terre sous moi ne pourra s'entr'ouvrir!
Comment, en cet état soutenir votre vue?

CHARLOTTE.

Parlez, toute espérance est-elle donc perdue?

D'AIGLEMONT.

Oui, c'en est fait, les cieux aujourd'hui contre nous,
Viennent de déchaîner leur terrible couroux.
Ils veulent que bientôt ce Marat qui nous cerne,
Riant de nos efforts, triomphe et nous gouverne;
Les chaînes du brigand avilissent ces mains,
Qui n'ont pu le frapper et changer nos destins.
De même qu'un torrent qui tombe des montagnes,
Et d'un déluge affreux menace les campagnes;
Impatiens de vaincre, on a vu nos soldats
Vers le camp ennemi précipiter leurs pas,
De tentes, de chariots et de chevaux couverte;
La plaine, à leurs regards, déjà s'étoit offerte.

Nous touchions au moment d'affranchir l'univers ;
Tout-à-coup un grand bruit retentit dans les airs,
Le ciel est enflammé, de la foudre qui tonne
La terre épouvantée au loin tremble et frissonne,
Les nuages épais qui couvrent l'horison,
Ne laissent du soleil percer aucun rayon,
L'orage à flots pressés va fondre sur nos têtes...
Quel tableau plus affreux ! de leurs sombres retraites,
Tous les vents déchaînés sortent avec fureur,
Et semblent protéger un insolent vainqueur.
Jusqu'aux astres s'éleve un globe de poussiere,
Qui dérobe à nos yeux un reste de lumiere,
C'est alors que d'effroi tous les cœurs sont glacés,
Les rangs sont confondus, les guerriers dispersés,
Et voulant braver tout par un destin barbare,
Moi-même aveuglément je marche, je m'égare;
Le tourbillon fatal s'éloigne enfin de moi,
Mon œil se rouvre... Dieu! qu'est-ce que j'apperçois !
De soldats ennemis une horde cruelle.
Comme l'éclair je fonds, je m'élance sur elle :
Mais seul.... de quoi servoit ce courage effréné,
Mille républicains m'avoient environné,
Et ce nombre bientôt me terrasse sans peine ;
O honte ! désarmé, dans le camp l'on m'entraîne,
Là.... Marat m'interroge..... il m'interroge en vain,
Ma bouche ne répond que par un froid dédain ;
Sa curiosité s'irritant davantage,
Il cherche à me corrompre et me tient ce langage :
« Guerrier, j'admire en toi ce superbe maintien,
» Demeure, si tu veux, dans le camp Parisien,
» Je t'offre des emplois, une fortune immense,
» Abandonne ces murs qu'un excès de démence,
» Vient de précipiter dans les plus grands malheurs :
» Toi-même livre-les à mes jusstes fureurs.

» Les livrer, m'écriai-je, animé de colere,
» Moi tromper des amis, un roi que je révere!
» Sur ma tête tu peux déployer ta rigueur,
» Mais garde-toi jamais de soupçonner mon cœur.
» Ce cœur qui te déteste, enfin trop magnanime
» Pour trahir ses devoirs et se souiller d'un crime.
» Déjà de tes forfaits je vois les instrumens
» Préparer de ma mort les infâmes tourmens,
» Vouloir m'intimider! stratagême inutile!
» Tiens, regarde mon front, il est ferme et tranquille;
» Mon ame accoutumée à braver le trépas,
» S'indigne à leur aspect, mais ne s'alarme pas:
» Bien loin que par la crainte elle soit poursuivie,
» Bourreaux, à l'instant même arrachez-moi la vie;
» Si de la royauté l'édifice pompeux
» Doit bientôt sur ces murs s'écrouler à mes yeux,
» Si rebelle à Louis, je pouvois reconnoître
» Et servir quelque jour d'autre roi, d'autre maître,
» Ah! que dis-je, un brigand peut-il nous asservir?
» Nous l'avons juré tous, ou vous vaincre ou mourir.
» Si ce bras désarmé ne sert point ma vengeance,
» Un autre plus heureux punira ton offense,
» Un autre dans ton flanc enfonçant le poignard
» Apportera ta tête au haut de ce rempart. »
A ces mots prononcés avec ce fier courage,
Qu'inspire aux vrais Français l'horreur du brigandage;
Le camp reste muet, Marat, Marat pâlit;
Mais cachant tout-à-coup l'effroi qui le saisit:
« Je suis maître, dit-il, d'abaisser tant d'audace,
» Pour te prouver combien je crains peu ta menace,
» Retourne, vas creuser toi-même ton cercueil,
» Dans cette heureuse ville où se plaît ton orgueil,
» Je saurai me venger quand je l'aurai soumise;
» Jusques aux pieds des murs, gardes, qu'on le conduise. »

Ses ordres sont suivis, et je viens enchaîné
Vous offrir des guerriers le plus infortuné.

CHARLOTTE.

Je le sens, d'Aiglemont, votre fierté s'irrite
D'avoir fait en ce jour une vaine poursuite,
Mais faut-il qu'à l'espoir nous fermions notre cœur?
Non, nous pouvons encor réparer ce malheur.

D'AIGLEMONT.

Je n'ai plus qu'à mourir après tant d'infortune.

CHARLOTTE.

Bannissez, croyez-moi, cette idée importune.

D'AIGLEMONT.

Que faire? les vieillards, les femmes, les enfans,
Font retentir nos murs de leurs gémissemens.
Avenir trop affreux! qui séchera leurs larmes?

CHARLOTTE *semble tomber dans une profonde rêverie; elle en sort tout-à-coup, et dit à part:*

Le ciel en me créant me donna quelques charmes,
Employons-les pour vaincre un orgueilleux brigand,
Et nous sauver enfin du péril le plus grand. (*à d'Aiglemont.*)
Allez, que de vos mains on arrache ces chaînes,
Dont l'aspect seul redouble en ce moment mes peines,
Invitez dix vieillards à se rendre en ces lieux,
Aussi-tôt que la nuit obscurcira les cieux,
De ces remparts alors éloignez-vous bien vîte,
Et de nos habitans réunissez l'élite. (*D'Aiglemont sort.*)

SCENE III.

CHARLOTTE, EUGÉNIE.

CHARLOTTE.

Toi qui sais compâtir à mes plus noirs soucis,
Ecoute quel projet occupe mes esprits;
Du féroce Marat il assure la chûte.
Caen est bientôt sauvé si mon bras l'exécute.
Aide-moi, tendre amie, à suivre sur-le-champ

L'ordre que me prescrit un être tout-puissant,
De tenter à mon tour une affreuse conquête ;
Il faut quitter ce deuil, il faut orner ma tête
De fleurs, de diamans, de rubis précieux,
De ces frivolités qui fascinant ses yeux,
Contre Marat enfin me prêterent des armes.

EUGÉNIE.

Eh quoi ! vous oseriez sur la foi de vos charmes...

CHARLOTTE.

Marcher cette nuit même au camp des ennemis.

EUGÉNIE.

Courir mille dangers sur de secrets avis.

CHARLOTTE.

Notre salut le veut, le ciel me le commande,
Ma vertu m'y contraint et mon roi le demande.
Ne me détourne point du généreux dessein,
Que leur amour sans doute a versé dans mon sein.
Loin de vouloir l'éteindre augmente cette flamme,
Ce feu pur et sacré qui brûle dans mon ame,
Cette haine qu'inspire un cruel plébéien.
Pour frapper un coup sûr, va, ne néglige rien ;
Que l'éclat emprunté d'une riche parure ;
Que l'art ajoute encore aux dons de la nature.

EUGÉNIE.

Hélas ! Charlotte au moins ne refusera pas
Qu'au milieu du péril j'accompagne ses pas. *(Elle sort.)*

SCENE IV.

CHARLOTTE *seule.*

Tendre amour ! Dieu puissant ! malheureuse patrie !
Je vous entends, j'entends votre voix qui me crie,
Qui m'ordonne d'user du pouvoir de mes yeux.
Ou Charlotte bientôt ne verra plus les cieux,
Ou le monstre cruel, le bourreau de nos peres,

N'étendra plus sur nous ses fureurs sanguinaires;
Ce bras aura plongé le poignard dans son sein,
J'aurai puni du moins un féroce assassin,
Protégé par des lois qui bien loin de l'atteindre,
L'enhardissent au crime et par-tout le font craindre.

SCENE V.

CHARLOTTE, DIX VIEILLARDS DE CAEN.

CHARLOTTE.

INFORTUNÉS vieillards, ce n'est pas sans douleurs
Que de vos yeux ici je vois couler des pleurs;
Mais hélas! de nos maux quelque soit la mesure.
Quelque revers enfin que notre ville endure,
Soumettez-vous toujours aux décrets éternels,
Et soyez malheureux sans être criminels.
Le ciel entre mes mains remet votre vengeance,
Vos vertus vont bientôt trouver leur récompense:
Au camp des ennemis je porterai mes pas,
Je braverai la mort au milieu des soldats,
Je saurai pénétrer dans l'infâme repaire
De ce vil proconsul, le fardeau de la terre,
Et ma main vengeresse, en arrêtant ses coups,
Servira la justice et vous vengera tous.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente l'intérieur de la tente du proconsul; l'entrée en est gardée par deux satellites, et laisse appercevoir une partie du camp des républicains.

SCENE PREMIERE.

MARAT.

EH quoi! se pourroit-il? ce peuple téméraire
Ne craint point les effets de ma juste colere!
Le précipice affreux qui s'ouvre sous ses pas,

Loin de le subjuguer ne l'intimide pas.
Les noms de roi, de Dieu sont toujours dans sa bouche,
Et le nom de Marat ne le rend que farouche.
Mais pourquoi différer à répandre son sang ?
A punir de Louis le dernier partisan ?
Cette pitié m'étonne, et je sens que mon ame
Trop foible jusqu'ici n'est digne que de blâme :
Collot, Carrier, Lebon, tous ces républicains,
Dont le meurtre a cent fois ensanglanté les mains,
Ne verroient dans Marat qu'un homme sans courage !
Sans force, sans audace, ennemi du carnage.
Si je ne les surpasse en cruautés, en mal,
Prouvons-leur que je suis tout au moins leur égal.
Je t'invoque, ô S.-Just, Lebas et Robespierre !
Inspire-moi, Chaumette, ingénieux Barrere !
Et toi dont j'admirai le pinceau plein de feu,
Peindre l'horreur d'un roi et le mépris d'un Dieu
Hébert, remplis mon cœur de ta philosophie !
Qu'en te rivalisant j'illustre ma patrie.

SCENE II.

MARAT, OCTAVIUS.

MARAT.

Mon cher Octavius !... tout est-il préparé?
Pouvons-nous....

OCTAVIUS.

Tout ira, j'espere, à votre gré;
Ou la fortune, hélas ! sera bien inhumaine;
Mais à présent vers vous un autre objet m'amene,
Avant que dans ces murs votre ressentiment
D'un peuple mutiné ne répande le sang,
A la beauté, Marat, accordez audience.

MARAT.

Comment ? explique-toi.

OCTAVIUS.

De votre impatience,
Modérez un instant les transports furieux;
Une femme a quitté le parti factieux,
Pour venir à vos pieds, abjurant cette race,
Fléchir votre courroux et demander sa grace.

MARAT.

Une femme, dis-tu?....

OCTAVIUS.

Quel objet enchanteur!
Quels charmes! quels regards perçans jusques au cœur!
Ah! je voudrois en vain essayer de la peindre,
Je dois me contenter seulement de la plaindre,
Et d'accuser le sort qui sans doute eût compris
Cette belle victime avec nos ennemis.

MARAT.

Je brûle de la voir, qu'on l'amene à ma tente.

OCTAVIUS.

J'obéis, mais...;

MARAT.

Mon cœur ne peut souffrir l'attente;
Va, ne differe plus. *(Octavius sort.)*

SCENE III.

MARAT, *seul.*

(Après avoir gardé un moment de silence, il paroît sombre et se promene à grands pas dans sa tente, enfin il s'arrête:)

Je frissonne et pourquoi?
Quel trouble dans mon cœur s'éleve malgré moi!
A mes pieds, a-t-il dit, cette belle étrangere
Voudroit se prosterner pour fléchir ma colere:
De me livrer la ville a-t-elle le dessein?...
Ou vient-elle plutôt pour me percer le sein?
Que je suis malheureux! le soupçon m'environne:
Moi-même à la terreur souvent je m'abandonne,

Cependant.. si d'un songe il faut croire l'avis..
Cette nuit, par l'effroi mes sens sont poursuivis.
Je cherchois le repos et le goûtois à peine,
Qu'un spectre m'a rempli d'une frayeur soudaine,
Qui sait si cette femme.... il faut la prévenir.
Ah !.. faudra-t-il toujours ou trembler ou punir.
Mon cœur sans cesse en proie à son inquiétude
Du crime, par degrés, se fait une habitude;
Toujours foible et cruel, mais jamais rassuré,
Plus je verse de sang, plus j'en suis altéré;
Interdit à l'aspect de quiconque m'approche,
Je crois lire en ses yeux la haine ou le reproche.
Luttant contre moi-même et contre mes remords;
Pour étouffer leurs cris je fais de vains efforts.
A cet état affreux ne puis-je me soustraire!
J'entends du bruit... on vient... arrête, téméraire,
Qui que tu sois, ici, ne porte point tes pas.

(Il revient sur le devant de la scene.)

Sans l'entendre pourtant ne la condamnons pas.

SCENE IV.

MARAT, CHARLOTTE, EUGÉNIE, SOLDATS du parti de MARAT.

CHARLOTTE, *(à part.)*

DIEU! soutiens ma vertu, c'est-elle qui t'implore;
Je dois feindre d'aimer un brigand que j'abhorre.

MARAT.

(Il veut prendre un air menaçant, mais peu-à-peu, son front se déride, et ses yeux, où la fureur étoit peinte, deviennent moins effrayans.)

Quel aspect imposant et que de majesté!
Quel feu déja circule en mon sein agité?
Où fuir?... mais vainement je veux m'éloigner d'elle,
Un sentiment plus fort sur ses pas me rappelle.

(Il s'étoit éloigné de Charlotte, il s'en rapproche, il veut

lui parler, les expressions lui manquent, et il n'exprime son étonnement que dans l'à-parte suivant.)

Que j'aime de son teint la timide pâleur !
Ses graces, sa beauté... cette douce langueur...
Des témoins importuns peut-être la présence
L'empêche de me voir avec plus d'assurance...

(Il fait signe à tous ceux qui l'entourent de se retirer, et il reste seul avec Charlotte ; Eugénie, en se retirant aussi, suit son amie des yeux et leve les mains vers le ciel, comme pour le prier d'exaucer les vœux de Charlotte.)

SCENE V.

MARAT, CHARLOTTE.

MARAT.

Nous voilà seuls, madame....

CHARLOTTE, *à part.*

O terrible moment !

MARAT.

Que votre cœur enfin s'épanche librement,
Parlez, instruisez-moi : jusqu'à présent j'ignore
Quel nom je dois donner à l'objet que j'adore !

CHARLOTTE, *(après un moment d'incertitude, elle se jette enfin aux genoux de Marat.)*

C'est Charlotte Corday qui baise vos genoux !...

MARAT, *(il paroît interdit un moment, puis tout-à-coup il s'écrie)* :

Corday !... qu'ai-je entendu ?.. Corday... relevez-vous...
Avant que vers ces murs on ne tournât les armes,
De Charlotte, en effet, l'on m'a vanté les charmes,
A répéter son nom je trouvois du plaisir,
Et mon ame formoit alors plus d'un desir ;
Que vous dirai-je enfin ! j'aimai sans vous connoître.

CHARLOTTE.

Eteignez en vos sens ce feu que j'ai fait naître,

À mes charmes, Marat, attachez moins de prix;
Si de quelques attraits vous pouvez être épris,
Votre rang de l'amour exige un sacrifice.

MARAT.

Non, mon amour n'est point l'effet d'un vain caprice;
Gardez-vous à ce point de soupçonner mon cœur,
Et du vôtre, Charlotte, appaisez la rigueur.
La beauté parmi nous fut toujours adorée,
Dites-moi quel dessein vous amene à l'armée!
Venez-vous demander quelque chose à mon bras?
Il est prêt à venger vos célestes appas.
Témoignez hardiment le desir qui vous presse,
Rien ne sauroit coûter à ma vive tendresse:
Demandez le pardon de tous les factieux,
En vous obéissant je remplirai mes vœux.

CHARLOTTE.

O Marat! que ton nom dans tous les siecles vive!
Quand je ne serois point aujourd'hui ta captive,
Cette auguste bonté, cette rare faveur,
Par la reconnoissance attacheroient mon cœur.
Ah! si nos habitans connoissoient ta clémence!
Qu'ils priseroient l'honneur d'être sous ta puissance.
Que leur aveuglement les rend infortunés,
Qu'à juste titre enfin tu les as condamnés!
J'ai voulu leur fermer l'abîme qui s'entr'ouvre,
Arracher de leurs yeux le bandeau qui les couvre,
Mais ayant méprisé mes fideles avis,
J'ai reçu ceux d'un pere et je les ai suivis;
Il me fait éloigner d'une ville déserte,
Qui résiste à son bien, qui s'obstine à sa perte,
D'un peuple trop ingrat, préférant mille fois
Les horreurs de la soif à tes prudentes loix.

(Toute cette tirade doit être dite d'une maniere ironique; mais que Marat prend pour la vérité.)

MARAT.

Corday, je leur prépare un plus cruel supplice.

CHARLOTTE.

Je veux t'aider moi-même et te faire justice,
Ecoute mes projets, vois s'ils sont généreux :
Tu vas par mon secours vaincre les factieux,
En vain tu penserois les forcer par tes armes,
Leur Dieu, leur souverain pour eux ont trop de charmes,
L'enfer, pour les punir, vient de choisir mon bras....
C'est un profond secret, ne m'interroge pas !...
Avant que le soleil, parcourant sa carriere,
N'ait trois fois sur ton camp répandu la lumiere,
Tu les verras soumis et tremblans devant toi,
Implorer leur pardon, en abjurant leur loi.

MARAT.

Sans porter un seul coup, je verrois les rebelles
Embrasser le parti des jacobins fideles.
Me trompez-vous, Corday ?

CHARLOTTE.

Quel soupçon plein d'horreur ?
Lisez bien dans mes yeux, vous connoîtrez mon cœur.
(*Les deux vers suivans doivent être dits en à-parte, mais de maniere qu'ils soient entendus par Marat : Charlotte leve les yeux vers le ciel.*)
Tu sais s'il fut jamais coupable d'imposture. (*à Marat.*)
Le soupçonner, Marat, seroit lui faire injure.

MARAT.

Que ne puis-je sur lui dans cet heureux moment
Remporter la victoire aussi facilement !
Votre bouche se tait, et votre œil qui se baisse...
Corday, soyez ici souveraine maîtresse.

CHARLOTTE.

Tant de gloire m'accable ! ah ! Marat, par pitié,
Laissez-moi ma vertu, cédez à l'amitié.

MARAT.

Eh bien ! je veux vous rendre encor plus fortunée ,
De vous seule aujourd'hui dépend ma destinée.
Voyez à vos genoux un proconsul puissant ,
Pour vous , de sa grandeur , Marat , Marat descend
(Il se met aux genoux de Charlotte , qui détourne la vue.)
Acceptez en ce jour sa main qu'il vous propose.
(Il se releve et reprend le ton despote.)
Si j'éprouve un refus , il n'est rien que je n'ose ,
D'un amant rebuté craignez le désespoir.

CHARLOTTE.

Tant d'honneurs à-la-fois !... devois-je le prévoir !
Agréez les transports de ma reconnoissance ,
Et soyez sûr , Marat , de mon obéissance.

MARAT, *se radoucissant.*

Je ne commande point , mon amour trop ardent
S'est expliqué peut-être un peu trop vivement.
Vous devez pardonner au zele qui transporte ;
Mais pressons notre hymen , permettez que je sorte ,
Que j'aille de la pompe ordonner les apprêts :
Demain , sans différer....

CHARLOTTE.

Suspendez vos bienfaits.
Une grande victoire ici vous est promise ,
Attendez le succès de ma haute entreprise.

MARAT.

C'est votre volonté , je n'insisterai pas.
Mais aux yeux des mortels dérobons tant d'appas ;
Ce pavillon nous offre une sûre retraite ,
A l'abri des regards d'une foule indiscrette ,
J'y vais faire servir un repas où l'amour
Doit , avec la gaité , présider en ce jour ;
Si Charlotte consent au plus doux tête-à-tête ,
Je rejoindrai bientôt mon aimable conquête. *(Il sort.)*

SCENE VI.

CHARLOTTE, *seule.*

Enfin ce fier brigand, ce Marat est dompté,
De son pays Charlotte aura bien mérité.

SCENE VII.

CHARLOTTE, EUGÉNIE, D'AIGLEMONT *déguisé en soldat républicain.*

CHARLOTTE, *à part.*

C'est à présent sur-tout qu'il faut de la prudence,
Grand Dieu! sois mon soutien... mais gardons le silence,
Un soldat ennemi vers moi porte ses pas....

D'AIGLEMONT.

Sous cet habit, Corday ne me reconnoît pas !...
Vous voyez d'Aiglemont....

CHARLOTTE.

D'Aiglemont !

EUGÉNIE.

C'est lui-même !...

CHARLOTTE.

O ciel !...

D'AIGLEMONT.

Je vous revois, mon bonheur est extrême.

CHARLOTTE.

Sous ce déguisement que cherchez-vous ici ?

D'AIGLEMONT.

Je viens me délivrer du plus affreux souci,
Depuis votre départ il consume mon ame,
J'ai voulu m'assurer par moi-même, madame,
Si le juste destin a respecté vos jours ;
Mais pardonnez.... de quoi servent ces longs discours,
Je vous revois, Charlotte, et je suis plus tranquille ;
Abandonnez pourtant ce dangereux asyle,
Fuyez, chere Corday, je conduirai vos pas,
Dans des paisibles lieux, loin de ces scélérats...

CHARLOTTE.

Quand la félicité bientôt nous est offerte,
Lorsque Marat, ce tigre, enfin touche à sa perte;
Quand ce fier proconsul a rencontré l'écueil
Qui doit dans un instant voir briser son orgueil,
Je pourrois, d'Aiglemont, renoncer à la gloire,
Aux fruits si consolans d'une telle victoire!...
Non, mon pays le veut... et dans ce doux moment
Je saurai, s'il le faut, périr en le sauvant.

EUGÉNIE.

Cessez votre entretien... (*à d'Aiglemont*) éloignez-vous bien vîte.
On vient....

D'AIGLEMONT.

C'est à regret, Corday, que je vous quitte.

EUGÉNIE.

Partez....

D'AIGLEMENT.

J'ai rassemblé nos bataillons épars,
Sur le camp nous allons fondre de toutes parts,
Et de ces vils brigands achever la ruine. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

EUGÉNIE, CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

IL faut nous reposer sur la bonté divine,
Sur ce Dieu créateur qui punit les forfaits,
Et comble la vertu de ses riches bienfaits...

SCENE IX.

EUGÉNIE, CHARLOTTE, OCTAVIUS.

OCTAVIUS *à Charlotte.*

MADAME, on vous attend.... tout est prêt, tout vous presse.

EUGÉNIE.

Je frissonne... je tremble.... ô ma chere maîtresse!

SCENE XII ET DERNIERE.

Les mêmes, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, *tenant encore à la main un poignard ensanglanté, sort du pavillon et s'écrie :*

VOYEZ-LE baigné dans son sang.
Il meurt....

LES HABITANS DE CAEN.

Il meurt, et la France est sauvée!
Que sa tête à l'instant sur nos murs élevée,
Soit l'effroi de tout oppresseur.

LES HABITANS DE CAEN.

Nous voilà rendus au bonheur,
Corday, recevez notre hommage.

D'AIGLEMONT.

La crainte est encor dans mon cœur,
Charlotte, achevez votre ouvrage.

CHARLOTTE.

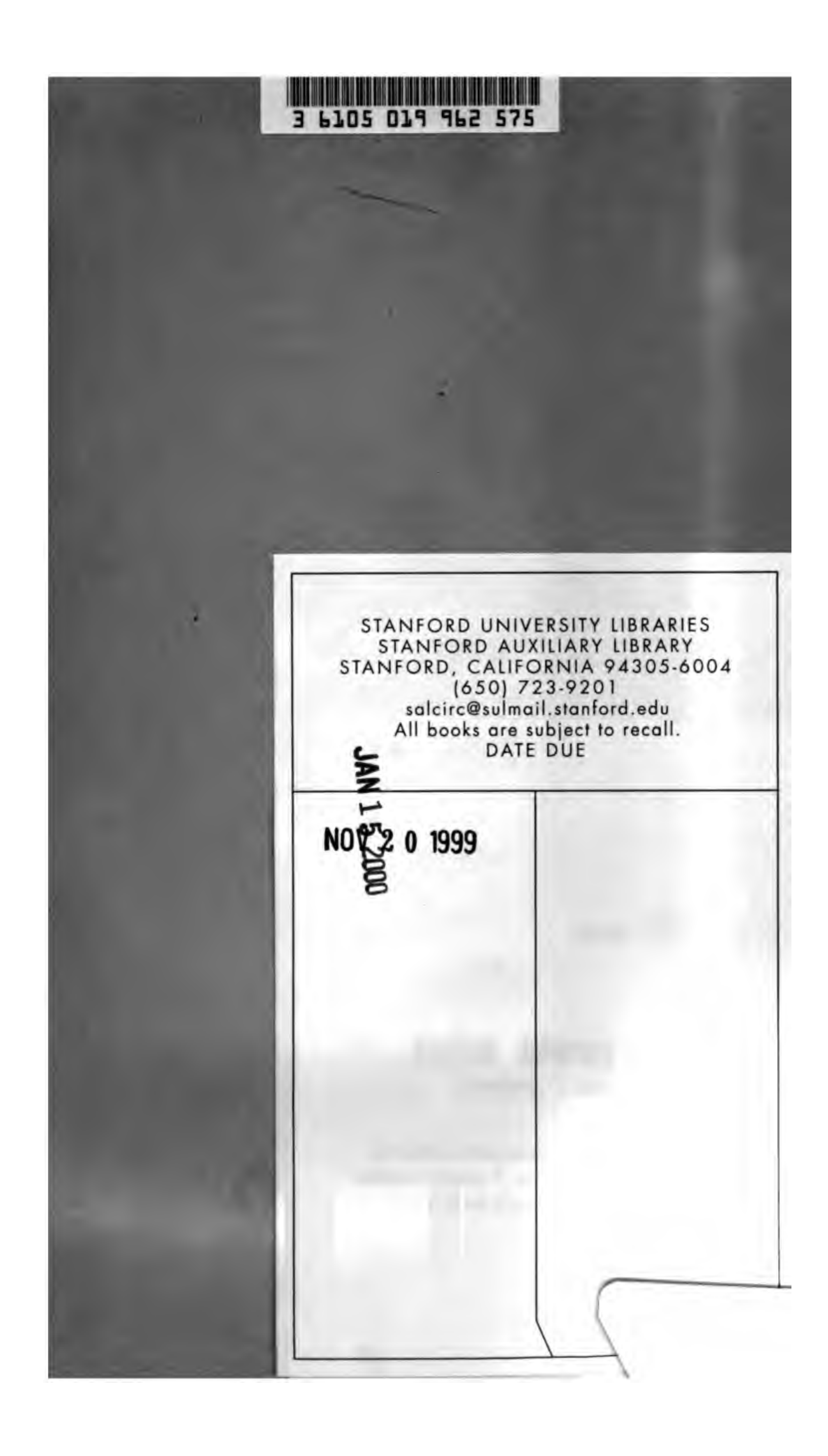
Que l'hymen en ce jour,
Récompense votre courage,
Récompense votre amour.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Quel beau temps succede à l'orage!
Nos malheurs ont passé de même qu'un nuage;
Nous allons jouir de la paix,
Charlotte vivez à jamais
Pour recevoir notre hommage.

Fin du troisieme et dernier Acte




3 6105 019 962 575